U d'/of OTTAWA
39003004244199

6762
3

CARILLON

DANS UN YACHT

La Bibliothèque Moderne

EDMOND ROUSSEAU

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

DEUX RECITS

A CARILLON

DANS UN YACHT

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

MONTREAL :
DECARIE, HEBERT & BEAUCHESNE.
1608 [illegible]e Notre-Dame

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année mil neuf cent trois, par Edmond Rousseau, au bureau du ministère de l'Agriculture à Ottawa.

FC
386
.R65
1903b

A CARILLON

I

AUTREFOIS ! AUJOURD'HUI !

O temps ! épargne-nous. Sois-nous doux [et clément,
Maigre faucheur qui vas effrayant tout le [monde.
L'égoïste au cœur froid ainsi que l'être [aimant.....
Laisse l'espoir bercer notre jeunesse [blonde.

C'est l'abbé Ferland — croyons-nous — qui a écrit quelque part dans le "Foyer Canadien" ces paroles remarquables: "Si vous n'avez pas visité la Côte de Beaupré, vous ne connaissez ni le Canada, ni les Canadiens!" Et plus loin : "Entrez dans ces hospitalières maisons blanchies à la chaux; vous y trouverez le paysan normand du seizième."

Ce qui existait à l'époque où Derland publiait ces lignes a bien changé de nos jours. Sans aucun doute, le temps n'a pu détruire ces magnifiques paysages, dignes de la Suisse, qu'on rencontre un peu partout dans cette partie du littoral qui commence au Sault Montmorency pour se terminer au Cap Maillard (1) La rivière Cazault et le Sault à la Puce, à Château-Richer, les sept Chûtes de la rivière Ste-Anne de Beaupré, le Petit Cap, surmonté du cap Tourmente, à St-Joachim, font encore de nos jours les délices du touriste étranger en lui offrant au regard ce que la nature peut produire de plus coquet à côté de spectacles pleins de grandeur et de majesté.

Mais, par malheur, il en est tout autrement du caractère de ses habitants. Depuis quelques années, on n'y rencontre peu ou point "ce paysan normand du seizième siècle dans les hospitalières maisons blanchies à la chaux."

Par suite de cet esprit de jouissance et de luxe effréné qui a envahi, non-seulement la Côte de Beaupré; mais toute la province de Québec, la maison de ville—où il ne manque pas même la sonnette argentée, sans compter les beaux meubles en crin et le piano, s'il vous plaît — la maison de ville, disons-nous, a remplacé "ces hospitalières maisons blanchies à la chaux"

(1) Un parcours d'à peu prés 25 milles anglais.

dont la vue réjouissait tant l'œil et le chœur de l'abbé Ferland, et que nous regrettons aussi.

Le luxe, en y ajoutant l'ivrognerie, a changé tout cela. La tuque en laine rouge, grise ou bleue—l'antique "fourolle" de nos frères—ne se voit plus que dans de rares endroits, et le dernier vieillard qui prisait si haut, sa belle "couette" de longs cheveux qu'ornait, le dimanche et les jours de fêtes, un soyeux ruban noir, et la semaine une lanière de peau d'anguille, dort depuis plusieurs années de son dernier sommeil.

On ne se prête plus, de la main à la main, des sommes importantes; il faut maintenant un bon papier portant hypothèque, ce qui n'empêche pas cependant—ce qui aide à les créer peut-être —les procès, cette autre plaie, cette nouvelle source de ruines parmi nos compatriotes.

Avons-nous gagné au change? En élégance, oui; mais si l'on consultait les régistres de nos bureaux d'enregistrement, on constaterait avec douleur que pour se procurer ce luxe et cette élégance, le cultivateur ajoute l'hypothèque à l'hypothèque, jusqu'à ce ce qu'un bon matin, ou plutôt un jour néfaste et malheureux, ce bien-être momentané aille s'effondrer dans un désastre irréparable.

Nous avons en ce moment sous les yeux quelques statistiques d'une éloquence terrifiante à l'appui de nos affirmations. Nous en prenons une au hasard. Tout le monde sait la différen-

ce du chiffre de notre population à Québec comparé à celui de la province d'Ontario. On s'accorde également à reconnaître la même différence entre la province sœur et la nôtre sous le rapport de la fortune des cultivateurs. Nous constatons, dans cette statistique officielle, qui remonte à plus de dix ans, sur un seul article, les voitures de maîtres, qu'il a été vendu à Québec 130,000 voitures de plus qu'à Ontario, c'est-à-dire qu'ici, "l'habitant" qui n'aurait pas son "quatre roues couvert" se croirait en quelque sorte déshonoré.

Mais trève de morale et de statistiques. Aussi bien, notre intention, en écrivant ces lignes, n'est-elle pas de poser en socialogue ou en redresseur des torts: le rôle n'est pas à notre taille. Nous désirons tout simplement faire part au lecteur bienveillant d'un triste épisode de notre histoire qui remonte à plus d'un siècle et dont la Côte de Beaupré fut le théâtre.....

....
....
....

Vers 1755 vivait à la grande rivière Ste-Anne de Beaupré, sur une ferme assez considérable pour le temps, et que l'on appelait l' "Oseraie", Réné Bolduc,—vieillard assez vert en dzpit des années—et sa fille Marie-Louise, blondinette de 18 ans, la joie du foyer, la providence de tous les pauvres du canton.

Réné Bolduc—ou plutôt Réné Chevett de Baulduc, puisque tel était son nom véritable — descendait de Louis Chevert de Baulduc, seigneur de St-Servais, en France, que des revers de fortune avait forcé à prendre du service et qui vint au Canada en 1665 avec le régiment de Carignan. Commo on le sait, une partie de ce régiment fut licencié au pays, et si notre mémoire est fidèle, ce qui forme aujourd'hui le district de Richelieu fut concédé aux officiers de ce régiment dont les soldats devinrent ainsi les censitaires.

Par suite de quelles circonstances Louis Chevert de Baulduc, seigneur de St-Servais, s'établit-il dans la Côte de Beaupré? C'est ce que nous ignorons et nous n'avons pas à le rechercher ici. Qu'il nous suffise de savoir que celui que nous désignerons désormais sous le simple nom du père Bolduc, naquit à Château-Gicher le 5 mars 1684 et se maria trois fois. Les deux premiers mariages, à son grand désespoir, furent stériles. Marie-Louise vit le jour d'une troisième union avec Marguerite de Malbeuf, fille d'un procureur du roi établi dans la colonie vers 1717.

La naissance de Marie-Louise marqua deux époques dans la vie de Réné Bolduc, l'une de joie, d'allégresse, Dieu lui donnant un enfant, l'objet de tous ces vœux; l'autre de douleur, parce que cet enfant coûta la vie de sa mère.

Ses deux affections se confondirent sur la tête

de l'orpheline au berceau et il y mit toutes ses complaisances. Il devint l'esclave des caprices de ce petit être vagissant et plus tard le compagnon dévoué et toujours satisfait des faits et gestes de la jeune fille.

Une telle éducation devait fatalement amener des résultats déplorables. Il n'en fut rien cependant, grâce à deux circonstances que nous signalerons.

Il est des natures si heureusement bien douées, que le mal semble ne pouvoir les atteindre ; or Marie-Louise était une de ces natures-là. René Bolduc, que distinguait au moral un rare bon sens, se dit cependant avec raison que les meilleures natures finissent par se perdre, et que Marie-Louise suivrait la loi commune, s'il ne chargeait des personnes moins faibles, moins prévenues en faveur de son enfant de former son cœur à la vertu et d'orner son esprit.

A l'âge de dix ans, la fille de René Bolduc fut donc confiée aux dames Ursulines de Québec, et au moment où nous faisons sa connaissance, elle n'est de retour au foyer paternelle que depuis deux années.

Rien de pur, de suave comme cette jeune fille.

Avez-vous remarqué quelquefois, à l'époque des moissons, ces reflets dorés des épis mûrs ployant sous la brise? Telle était la couleur de son opulente chevelure blonde. S'il lui arrive de sourire à son image se formant dans l'eau limpide du ruisseau, en jetant un regard curieux

fils.
par-dessus son épaule, nous admirons deux grands yeux d'andalouse et un visage d'un pur oval.

La bouche est peut-être un peu grande; mais le sourire est charmant et laisse apeecevoir deux rangées de perles d'une blancheur éclatante.

Le buste est bien proportionné et aux formes si mignonnes, si sveltes, que

> La taille de cette ingénue,
> Entre dix doigts seralt tenue !

Nous l'avons laissé entrevoir: Marie-Louise joignait à un physique remarquable, une intelligeice vive et un jugement que l'on aurait été lon d'attendre d'une aussi jeune fille.

Depuis sa sortie du couvent, tantôt auprès de son père, que sa qualité de cultivateur n'avait pas empêché d'acquérir de grandes connaissances, tantôt auprès d'un oncle de sa mère, à la ville, ancien officier de marine en retraite, que l'on citait pour son érudition, cette existence n'avait pu que contribuer à l'ornement d'un esprit assez rare. D'un caractère rêveur et un peu mélancolique, la jeune fille faisait ses délices de longues promenades au bois, seulette, n'ayant pour unique compagnon qu'un gros terreneuve, gardien fidèle et redouté, prompt à répondre au moindre appel de sa jeune maîtresse.

II

OU L'ON FAIT DE NOUVELLES CONNAISSANCES.

Ils sont venus frapper chez moi,
Sourds aux dédains, surtout tenaces
Par mes efforts, par mes menaces
J'ai cru les mettre en désarroi.

Mais sans colère, sans effroi,
Ils m'ont dit : En vain tu te lasses ;
Pourquoi lutter ? Quoi que tu fasses
Nous saurons bien rentrer chez toi....

(CHARLES LEXPERT),

Les forts Beauséjour et Gaspareaux venaient de tomber aux mains des Anglais, grâce à l'ineptie, ou plutôt à la trahison de Vergor, créature de l'infâme Bigot; c'était signe précurseur de la perte totale de toute la Nouvelle-France.

A Québec, un fléau des plus grands, celui de la faim, ravageait la population. On en était à quatre onces de pain par jour et les Acadiens ne se nourissaient que de vieux chevaux et de viande en partie gâtée.

"Comme effet de la boucherie, dit Ferland, et de la boulangerie en général, on payait pour le pain dix sous la livre, pour le bœuf vingt sous."

Le 18 septembre 1757, M. de Montcalm écri-

vait en France les lignes suivantes: "Manque de vivres, le peuple est réduit à un quarteron de pain... Peu de poudre, point de souliers"...

Le 26 février 1758, à son tour, M. Doreil s'exprmait en ces termes: "Le peuple périt de misère les acadiens réfugiés ne mangent, depuis quatre mois, que du cheval et de la morue sans pain; "il en est déjà mort plus de trois cents." Le peuple canadien en est toujours réduit, ainsi que nous, au quart de livre de pain par jour. A l'gard de la viande, on oblige ceux qui sont en état d'en manger, de prendre moitié cheval à six sous la livre. Nos soldats sont à la demi-livre de pain par jour depuis le premier novembre, trois livres de cheval, trois livres de bœuf, deux livres de pois et dix livres de morue par huit jours. "Ils prennent leur mal en patience."

Ils prennent leur mal en patience! Ces simples mots empruntent le caractère d'une éloquence navrante, quand l'on songe surtout que ces humbles d'une bravoure qui fit l'admiration de l'ennemi, souffraient ainsi en silence parce qu'ils le croyaient nécessaire à la conservation du pays.

D'un autre côté, on sent le sang bouillonner dans ses veines, l'indignation saisir le cœur et le dégoût monter aux lèvres, quand on lit dans l'histoire que les magasins du roi, sous la garde du traître Figot, regorgeaient de provisions, que l'on faisait bombance et que l'on jouait des sommes folles au palais de l'intendance.

Lisez ce qu'en dit Ferland:

"Cependant au milieu de cet état de souffrance et de gêne, les officiers trouvaient moyen de passer le temps assez agréablement. Au palais de l'intendant, les bals et les repas se succédaient; le jeu y était si violent, qu'il arrivait quelquefois qu'un seul coup de dé y faisait perdre mille louis. "On a joué ici, écrivait M. Do-"reil, chez M. l'intendant, jusqu'au mercredi des "Cendres, un jeu à faire tomber les plus déter-"minés joueurs, au quinze, au passe-dix, au "trente-et-quarante. Heureusement pour ceux de "nos officiers qui ont joué, que M. Bigot, qui "est en état de perdre, a bien fait les honneurs "de cette partie: il lui en coûte environ deux "cent mille livres."

"Pendant que les vivres étaient si rares, ajoute Ferland, les gens de la compagnie étaient dévorés par quelques hommes rapaces, qui, au nom du roi, enlevaient les bestiaux à bas prix, et les revendaient fort cher. Pris au nom du roi, un bœuf se payait quatre-vingt livres; mais il était revendu douze cents livres par ces mêmes hommes. Malgré ces vexations, les braves et honnêtes canadiens se plaignaient peu. Leur modération. "Le roi peut prendre tout ce que nous avons, répondaient-ils, pourvu que le Canada soit sauvé."

Le 24 décembre 1758, à la nouvelle que la colonie serait attaquée au printemps sur tous les points à la fois, M. de Vaudreuil adressa aux

commandants des postes les instructions suivantes: "Tout exige, disait-il, que nous prenions les plus justes mesures pour nous mettre en état d'opposer la même résistance aux forces considérables que les ennemis emploient de tous côtés, sitôt que la saison leur permettra d'entrer en campagne; nous ne saurions, par conséquent, pourvoir assez tôt à des objets aussi importants, de la célérité desquels le salut de cette colonie dépend essentiellement."

Dans cette même lettre il annonçait un recensement général, et il ordonnait aux hommes de seize à soixante ans de se tenir prêts à marcher au premier appel.

Déjà, l'été précédent, la plus grande partie des hommes valides avait été obligée de marcher à la frontière. La culture des champs, laissée aux femmes et aux vieillards, n'avait donné qu'une bien faible récolte, bonne aubaine pour Bigot, qui en profita pour taxer le blé à douze francs le minot pour le roi, de trente-six à quarante francs pour les particuliers. Pour mettre le comble à ces exactions, les habitants des campagnes furent forcés de loger et nourrir les troupes moyennant la faible rémunération de quinze francs par homme et par mois.

Ceci nous explique la présence d'un détachement de soldats du régiment du Berry, sous le commandement d'un jeune officier, dans la paroisse de Ste-Anne de Beaupré vers la fin de décembre 1758.

Ce soir-là, de gros flocons de neige, poussés par un vent violent de l'est, fouettaient les vitres des fenêtres de "l'Oseraie."

Les bâtimènts de la ferme de Réné Polduc consistaient en un long parallélogramme en pierre blanchie à la chaux, assez étroit, divisé sur la largeur en égales moitiés par un mur de refend qu'une porte basse faisait communiquer. Le carré de la maison, peu élevé, était surmonté d'un toit très-haut et d'une forme aigü, comme on construisait alors. On remarque encore quelques échantillons de cette architecture dans la Côte de Beaupré. Le chaume remplaçait le bardeau, inconnu à cette époque. Une large cheminée, ces bonnes cheminées où nos pères engloutissaient des arbres presque entiers, ornée de sa crémaillière—on disait "une potence" en ce temps-là — ou plutôt deux cheminées, adossées l'une à l'autre, et placées au mur de refend, fournissaient par le feu de l'âtre la chaleur nécessaire au logis et servaient en même temps à la cuisson des aliments.

La partie est de la ferme était vaste. Dans un coin de la salle, un rouet à filer et un métier à tisser. En face, la huche, le traditionnel coffre bleu aux petites pattes et un immense banc-lit où une demi-douzaine de garçons de labour auraient certainement trouvé place. La table était confectionné de telle sorte, qu'en renversant le dessus, arrangé en coulisse, on avait un beau fauteuil, un peu dur, il est vrai, mais

si profond qu'on pouvait y coucher au besoin. N'oublions pas un grand Christ au-dessus de la porte et un long fusil, "un grenadier" disait-on à cette époque, suspendu sur deux perches au-dessus du manteau de la cheminée, en compagnie d'une paire de raquettes, de la corne à poudre et du sac à balles.

Après le repas du soir, c'est en face de ce Christ que s'agenouillaient le propriétaire de la ferme et ses employés, et que la blonde Marie-Louise demandait à Dieu, au nom de la famille réunie, la paix du cœur, le triomphe des armées du roi, la rosée qui fait germer les grains et le soleil qui dore les moissons.

En pénétrant dans la seconde partie de cette tranquille demeure, nous constaterons la présence habituelle d'une femme qui connaît les jouissances du luxe. Ainsi le parquet est recouvert d'assez beaux tapis; quelques ouvrages de tapisserie et deux ou trois pastels sur les murs, chassent ce cachet de nudité que l'on remarque dans l'autre pièce. A côté de cette espèce de salon se trouve la chambre à coucher du père Bolduc et celle de sa fille. Le lit de celle-ci est orné de rideaux en mousseline blanche qui donne à cette pièce un cachet virginal. Nous remarquons aussi une guitare ou mandoline et plusieurs volumes sur une étagère, ce qui indique que Marie-Louise n'a pas perdu son temps chez les dames Ursulines de Québec.

Et de fait, la blondinette charme souvent les

loisirs de son père en lui chantant ces naïves chansons d'autrefois en s'accompagnant sur sa mandoline. Elle n'en est pas moins simple dans ses goûts et ses aspirations.

Ce soir-là, après la prière faite comme d'habitude en commun, la vieille Gertrude— une tante pauvre recueillie à la ferme—et une fille de service tricotaient à lueur d'une lampe fumeuse suspeadue au plafond de la cuisine, tandis que Marie-Louise lisait dans la seconde pièce. Le père Bolduc, entouré de ses serviteurs, fumait philosophiquement sa pipe près de l'âtre en devisant des travaux du lendemain.

On entendit crier tout à coup au dehors sur la neige durcie le pas de plusieurs hommes et quelques instants après, on frappa à la porte de la ferme. A peine le père Bolduc avait-il donné la permission d'entrer, qu'un jeune officier, portant l'uniforme du régiment du Berry se présenta sur le seuil suivi de trois ou quatre soldats.

Le père Bolduc, major dans la milice de la Côte de Beaupré, le père Bolduc qui avait échangé souvent avec bravoure le coup de feu avec l'Anglais, ne pouvait que faire le meilleur accueil à des militaires. Il s'empressa de leur offrir la plus gracieuse hospitalité.

Pendant que le jeune officier fait honneur à un copieux dîner arrosé d'un vin généreux dans la "chambre de compagnie" (1), et que tante

---

(1) C'est ainsi que nos ancêtres désignaient un salon. L'expression est encore imitée en certains endroits.

Gertrude prend soin des soldats à la cuisine, nous allons faire plus ample connaissance avec un des personnages les plus importants de cet humble récit.

C'était un bon et beau jeune homme que Michel de la Muette, lieutenant au régiment du Berry, et allié aux premières familles du pays. Par les femmes, il comptait au nombre de ses ancêtres Alphonse de Tonty, Baron de Paludy, marié à Isabelle de Liette, qui fut commandant à Détroit en 1649.

Son grand'père, Gabriel Jalot de la Muette devait ses quartiers de noblesse à un moment de bonne humeur du roi Louis XIV.

Un jour de chasse à courre dans les bois de Marly, le grand roi s'étant égaré, avait mis pied à terre. Après un repos de quelques instants, il faisait en vain des efforts pour se remettre en selle, quand il aperçut à quelques pas une espèce de roturier assez bien mis accompagné d'une fillette d'une quinzaine d'années.

—Holà! mon brave, lui cria le roi, viens me tenir l'étrier.

Jallot ne se fit pas prier et saisissant le roi par la ceinture, le remit en selle.

—Quelle pogne! fit Louis XIV.

En ce moment apparurent quelques courtisans qui se découvrirent et saluèrent de leur chapeau en s'inclinant respectueusement sur l'encolure de leurs chevaux. Jallot comprit qu'il avait rendu service au roi et se découvrant à son tour:

—Sire, dit-il, cette pogne sera toujours au-service de Votre Majesté! ...

—Tu me connais donc?

—Qui ne reconnaîtrait les traits augustes du roi soleil, ne les eût-il jamais contemplés!

Le compliment plut à Louis XIV. Un sourire se dessina sur ses lèvres et s'adressant de nouveau à Jallot.

—Dis-moi ce que tu désires et je te l'accorderai.

—Sire, je voudrais être noble, répondit le roturier.

—Parole de roi ne se dédit pas. Comment t'appelles-tu?

—Gabriel Jallot.

—Le nom sonne mal; nous en ajoutetons un plus ronflant. N'est-ce pas, la belle enfant ? continua-t-il en se tournant vers la jeune fille.

—Sire, ma fille est muette, fit Jallot.

—Eh! bien, tu t'appelleras Gabriel Jallot de la Muette, fit le roi en souriant.

Et saluant de la main et du sourire avec sa grâce habituelle, le roi s'éloigna au galop, suivi de ses courtisans.

Voilà pourquoi dans les armes de notre héros figurait une tête de femme un doigt sur les lèvres.

Un peu grand, mais d'une taille si bien prise que personne ne songeait à le lui reprocher, Michel de la Muette avait une tête magnifique qui frappait dès le premier abord. Le front était

haut, large et couronné de cheveux noirs qui se rejetaient naturellement en arrière; des yeux bruns d'une grande douceur, mais profondément enfoncés sous des sourcils puissants; un nez fièrement arqué dont les ailes fines frémissaient à la moindre émotion; une bouche un peu large et des dents charmantes; une moustache noire, épaisse et brillante, qui encadrait de belles lèvres rouges sans les cacher; un teint à la fois brun et rose, couleur de travail et de santé. Sa voix, au timbre musical, prenait parfois des intonations brèves comme toutes les voix accoutumées au commandement.

D'une bravoure éprouvée, d'un commerce facile, quoique d'un esprit un peu inquiet, à vingt quatre ans, Michel de la Muette était déjà remarqué de ses chefs, de M. de Montcalm surtout dont il était le favori, et promettait un avenir plein des plus belles espérances. Ses camarades l'estimaient pour ses qualités du cœur et l'aimaient pour ses bons procédés à leur égard et son humeur égale dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

Tel était le jeune officier qui venant un soir du mois de décembre 1758 demander l'hospitalité à la ferme de l'Oseraie.

—Encore un peu de ce pâté, lieutenant, disait le père Bolduc à son hôte, et ensuite, tandis que ma fille enlevera le couvert, nous causerons des affaires du pays. A cette saison de l'année, les nouvelles se font rares dans nos parages.

— Vous me gâtez, mon cher amphytrion, répondit le jeune officier. Me voilà repu et tout prêt à vous donner la réplique. Malheureusement les nouvelles que je vous apporte ne sont pas gaies. Ma présence ici, et la dispersion de nos troupes chez les habitants de nos campagnes vous prouvent que la misère ne saurait augmenter davantage et qu'elle en est rendue à son paroxysme.

—La lettre de M. de Montcalm, dont vous êtes l'heureux porteur, m'en dit un mot. Il ne me cache pas non plus la cause principale de tant de détresse.

—M. l'intendant? fit Michel d'un ton interrogatif.

—On ne nous délivrera donc pas de ce vampire? s'écria le père Bolduc en frappant sur la table.

Le silence, un silence de tristesse, régna pendant quelques instants entre les deux interlocuteurs. Ce fut Michel qui le rompit.

—Vous me paraissez au mieux avec notre brave général de Montcalm, dit-il, du moins si j'en juge par le ton de sa lettre.

—Vous savez, répondit le père Bolduc en s'arrachant à ses pénibles réflexions, que le vaisseau qui portait M. de Montcalm à son arrivée au pays, fut retenu par le calme plusieurs jours à quelques lieues en bas d'ici. Anxieux d'arriver à Québec, notre général décida de s'y rendre en chaloupe. Un fort vent de l'ouest le força à se

réfugier dans la grande rivière Ste-Anne. C'était à l'époque de l'année où les chemins sont presque impraticables. J'eus l'honneur de lui accorder l'hospitalité pendant quelques heures et de le conduire ensuite à Québec avec ma voiture. On ne compte que neuf lieues d'ici à la ville. Malgré cette courte distance, nous fûmes forcés de coucher au Château-Gicher, chez M. Duburon, le curé de l'endroit, qui nous fit les honneurs de son presbytère avec sa grâce accoutumée. (1). A une réceotion du gouverneur, où je conduisais ma fille, je le rencontrai de nouveau et sur ma pressante invitation, je le reçus une deuxième fois à la ferme, en compagnie de M.
maque, quelques jours avant son départ pour le pays qui a été le théâtre du combat de Carillon.

—Vous portez le bel uniforme de Berry, M. l'officier, fit Marie-Louise d'une voix timide; votre régiment s'est distingué à cette bataille, m'a-t-on dit, y étiez-vous donc?

— J'ai eu ce bonheur, mademoiselle, répliqua le jeune homme. J'ai combattu ce jour-là sous les ordres immédiats de M. de Montcalm en qualité d'aide-de-camp.

—Enfin! s'écria le père Bolduc, je vais donc avoir un récit circonstancié de ce beau fait d'armes de la bouche même d'une personne qui y a pris part.

(I) Historique.

—Mon Dieu, répliqua Michel, je vous avoue candidement que je suis un piètre conteur et...

—Oh! monsieur, je vous en prie! interrompit la jeune fille avec un empressement qui la fit raugir. Puis se reprenant: Mon père et moi nous vous en prions...

— Enfin, puisque vous semblez y tenir beaucoup, mademoiselle, dit le jeune officier en s'adressant à Marie-Louise, je vais m'exécuter le mieux qu'il me sera possible.

III

O Carillon ! je te revois encore !
Non plus hélas ! comme en ces jours bénis,
Où dans tes murs, la trompette sonore,
Pour te sauver, nous avait réunis.
Je viens à toi quand mon âme succombe
Et sent déjà son courage faiblir.
Oui, près de toi, venant chercher ma tombe,
Pour mon drapeau, je viens ici mourir.

(" *Le drapeau de Carillon.)* OCTAVE CRÉMAZIE.

—Je n'ai pas besoin de vous faire connaître l'état de nos affaires au printemps dernier, reprit le jeunè homme après s'être recueilli quelques instants et vous savez quelle rage a créé à Londres et à Boston nos succès de l'année nière, notamment la prise des forts Oswego et William-Henry.

"Mais si ces victoires ont été glorieuses pour nos armes, il ne faut pas se dissimuler, d'un autre côté, combien elles furent épuisantes, la mère-patrie restant sourde à tous nos appels de secours.

"Et cependaat nous avions à faire face dans un avenir prochain à trois invaïions à la fois, plus formidables les unes que les autrès: invasion contre Louisbourg, invasion du côté du

fort Duquesne, la plus redoutable peut-être, invasion contre Carillon.

"Je passe sous silence, la prise de Louisborug par une flotte de vingt vaisseaux portant une armée de quatorze mille soldats, sous le commandement de l'amiral Boscawen et du général Amherst; la marche du général Forbes, à la tête de six mille hommes, chargé de prendre le fort Duquesne. Je m'arrêterai à l'expédition du général Abercromby sur Carillon, à la tête d'une armée de quinze mille quatre cents hommes pris dans les meilleures troupes.

"Le jour de notre arrivée à Carillon, le 30 juin au soir, le général de Montcalm, que j'accompagnais en qualité d'aide-de-camp, je crois vous l'avoir dit, n'avait pas 3,000 hommes pour repousser cette terrible invasion. (1).

—Mon ami, interrompit le père Bolduc, avant d'entrer dans les détails de la bataille, afin que je saisisse les péripéties de la lutte, faites-moi donc connaître la topographie des lieux.

—C'est ce que j'allais faire, répliqua le jeune officier.

—Notre position paraissait sans issue, continua-t-il, et vous en jugerez par vous-même à l'heure.

"Carillon est un petit fort peu redoutable si-

(1) Les renseignements qui vont suivre ont été puisés dans la monographie la plus complète qui ait été publiée sur cette épopée de notre histoire, travail dû à la plume de l'hon. Ths Chapais.

tué à la tête du lac Champlain. Celui-ci porte à cet endroit le nom de rivière St-Frédéric, et reçoit la décharge d'un autre lac, plus au sud, que nous appelons le lac St-Sacrement et que les Anglais désignent sous le nom de lac George. Cette décharge s'appelle la rivière à la Chûte. Le fort a été construit sur une pointe de terre, au confluent de la rivière à la Chûte et de cette partie du lac Champlain qu'on appelle rivière St-Frédéric, ainsi nommée parce qu'elle conduit au fort de ce nom, situé à cinq lieues plus haut que Carillon.

"Afin d'être plus intelligible dans mon récit, au lieu de rivière "St-Frédéric", je dirai tout simplement le lac "Champlain."

"La péninsule de Carillon est un rocher plat entouré de bas terrains qui cotoient, à gauche, le lac Champlain, à droite, la rivière à la Chûte. Le fort, bâti à l'extrémité de la péninsule, dont la pointe regarde le sud-est, chose étrange et qui dénote chez ceux qui ont présidé à sa construction peu de connaissances de la stratégie, n'occupe point la partie la plus élevée du plateau. A l'ouest, en avant du fort, le terrain, après une légère déclivité, remonte graduellement et atteint sa plus grande hauteur, à un demi-mille de la place environ; puis il s'abaisse encorè, de sorte que le plateau est couronné d'une crête qui le traverse entièrement entre les deux pentes très raides conduisant aux terrains bas.

"J'ajouterai que ce fort, comme tous les forts du Canada, est mal construit et peu résistable. Les murs n'ont que deux pieds d'épaisseur, sans terre plein, ni fossés, ni chemin couvert, ce qui est suffisant à la rigueur lorsqu'on fait la guerre contre des sauvages ou des partis sans artillerie; aujourd'hui les nombreuses forces l'ennemi et ses canons nous obligent à changer de système et par conséquent la défense de nos frontières. (1).

"La position peut donc se résumer ainsi. Le général de Montcalm avec trois mille hommes environ sous les murs délabrés de Carillon. Devant lui, la rivière à la Chûte, longue de quatre milles descendant du lac George. Plus loin, le lac George lui-même, d'une longueur de 36 milles, étendant ses eaux jusqu'aux ruines de William-Henry, où se dressaient les tentes des quinze mille hommes du général Abercromby, avec son artillerie et ses nombreux bateaux.

';Si nous ne pouvons arrêter l'ennemi, c'est l'invasion complète du pays, c'est la marche sans coup-férir des troupes du général anglais jusqu'à Montréal, c'est-à-dire au cœur même de la colonie. Mais le marquis de Montcalm sera à la hauteur du péril.

—Et je vois déjà les mesures extrêmes qu'il va prendre, dignes de son génie militaire, interrom-

---

(1) Lettre de M. de Pontleroy au ministre de la guerre du 28 octobre 1758.

pit le père Bolduc dont les yeux lancent des éclairs; au lieu de rester sur la défensive, il va marcher tout droit au danger?

—Du moins en apparence, reprit Michel de la Muette. A l'endroit où la rivière à la Chûte cesse d'être navigable, à deux milles du fort, les Français avaient construit un moulin à scie. C'est là, le premier juillet, que Montcalm établit son camp, ne laissait à Carillon que le second bataillon de mon régiment, sous les ordres de M. de Trécesson.

"Le bataillon de Royal-Roussillon et le troisième du Berry sont placés à la droite de la rivière et les bataillons de la Sarre et de Languedoc, à la gauche; la tête du Portage — car la rivière redevient navigable jusqu'au lac George, à un mille à peu près — la tête du Portage, disais, sera confiée aux bataillons de la Reine, de Béarn et de Guyenne, sous le commandement du général Bourlamaque.

"Cette manœuvre eût pour conséquence de retarder la marche de l'ennemi en lui laissant croire que Montcalm disposait de forces beaucoup plus considérables qu'il en avait en réalité.

"Cependant, le 4 juillet l'armée anglaise s'embarquait sur 900 bateaux, 135 chaloupes, sans compter les radeaux pour le transport de l'artillerie.

"Le débarquement de ces troupes ne commença sur la rive gauche que le lendemain à neuf

heures du matin. Trois piquets placés en poste avancé à cet endroit étant trop faibles pour résister, M. de Germain, leur commandant donna l'ordre de se replier sur M. de Bourlamaque. Celui-ci, avec ses trois bataillons effectua à son tour sa retraite sur M. de Montcalm en détruisant les ponts derrière lui.

"Pendant ce temps-là, notre général en chef envoyait l'ordre à M. de Pontleroy, resté à Carillon, d'abandonner ses travaux, de venir faire des retranchements et des abatis sur le terrain choisi le premier du mois; à M. de Trécesson d'y faire travailler le second bataillon de Bèrry avec les drapeaux; à 200 hommes des troupes colonie arrivés la veille, de venir le rejoindre sur les hauteurs de la Chûte.

"L'armée anglaise s'ébranla vers midi et se perdit d'abord dans les bois. Un détachement de trois cents hommes, envoyé à la découverte par Montcalm, la rencontra malheureusement et six officièrs furent tués, parmi lesquels le commandant, M. de Trépézée, et cent quatre-vingt-sept soldats. Mais l'ennemi, de son côté, y perdit lord Howe, le véritable commandant de l'armée anglaise, s'il faut en croire nos prisonniers. Cette perte jeta la consternation dans les rangs de l'armée anglaise, ce qui fut cause probablement des nombrèuses fautes qu'elle commit, fautes, dont Montcalm, avec son habileté ordinaire, sut profiter.

"Dès les premières nouvelles de la marche de

l'ennemi, notre général avait expédié courrier sur courrier à M. de Gaudreuil lui demandant du secours. Celui-ci, contre l'avis de M. de Montcalm, préparait alors une expédition du côté de la rivière Mohawk, sous le commandement de M. de Lévis, privant ainsi Carillon d'un renfort de deux mille hommes.

"En apprenant l'imminence du péril, M. de Vaudreuil donna contre-ordre et nous envoya 300 réguliers, sous le commandement de M. Pouchot. M. de Lévis devait suivre avec 100 hommes. M. Pouchot n'arriva au camp que le 6 juillet et M. de Lévis le lendemain matin avec M. de Senezergues.

"Grande était l'anxiété dans notre camp, quand on battit la générale à la pointe du jour du 8 juillet, date à jamais mémorable; mais en revanche pas l'ombre d'un sentiment de défaillance n'entra dans nos cœurs quand, vers midi, nous vîmes déboucher sur Carillon les gros bataillons anglais. Ah! c'est que la crainte est chimère, quand on a le bonheur de combattre sous les yeux d'un général comme le marquis de Montcalm...

—Je comprends votre enthousiasme, mon jeune ami, fit le père Bolduc, je le partage. Buvons donc un verre de vin à la santé du roi et du sauveur de la colonie.

—Entrez, mes amis, continua-t-il en s'adressant aux soldats et aux employés de la ferme restés dans la cuisine, et dont on voyait les sil.

houettes attentives au récit du jeune officier dans l'encadrement de la porte, entrez mes amis, et venez aussi boire à la santé du brave marquis de Montcalm!

Est-il besoin d'ajouter que cette invitation fut acceptée avec empressement et la santé bue avec enthousiasme?

— Maintenant, nous vous écoutons de toutes nos oreilles, fit le père Bolduc après avoir trinqué avec son hôte. Si vous doutiez des sentiments de votre auditoire, voyez l'animation du visage de ma fille.

En effet, Marie-Louise semblait suspendue aux lèvres de Michel. Surprise par le regard de ses yeux noirs, elle baissa la tête en rougissant davantage, en dépit du sourire bienveillant du jeune homme, peut-être même en raison de ce sourire.

—Nous voici au moment suprême, fit le lieutenant en reprenant son récit.

"Un coup de canon donne à nos troupes le signal de laisser tomber la hache du bûcheron, et de se former en bataille. Pendant ce temps, l'armée anglaise s'avance dans un ordre admirable. Se sont d'abord les éclaireurs de Rogers, l'infanterie légère, et les bateliers de Bradstreet, qui ouvrent un feu de tirailleurs. Puis on voit défiler les provinciaux se déployant de gauche à droite. Enfin paraissent les réguliers, qui s'avancent en masses rouges sous le soleil éclatant; ils passent dans les intervalles des régiments

provinciaux; ils s'engagent dans l'abatis. Devant eux se dressent les retranchements silencieux, au-dessus desquels on ne voit rien paraître, si ce n'est les drapeaux ondulants des bataillons français. A l'endroit où flotte l'enseigne d'ordonnance de Royal-Roussillon, rouge et bleue, se tient Montcalm, tête nue et habit bas. Lévis commande la droite, et Bourlamaque la gauche. Trois lignes de blancs uniformes bordent le retranchement, en arrière, chaque bataillon a sa compagnie de grenadiers et ses piquets en ordre de bataille, prêts à porter secours. Montcalm a défendu de tirer un seul coup de feu sans son ordre.

"Les colonnes anglaises avancent toujours au son du fifre et de la cornemeuse; elles sont engagées dans l'enchevêtrement de l'abatis; leur mot d'ordre est d'enlever la position à la baïonnette, "avec une vivacité digne des meilleures troupes". Pas une balle n'a encore été échangée, et les anglais touchent presque aux retranchements de gauche défendus par la Sarre et le Languedoc. Le moment est solennel. Soudain une voix vibrante se fait entendre: — "Feu"! La crête du mamelon se couronne de flammes, et trois mille fusils vomissent la mort dans les rangs ennemis. La bataille était commencée.

Labourées, décimées par cet ouragan de fer et de plomb les colonnes anglaises vacillent, hésitent un instant, puis reprennent leur marche avec une admirable intrépidité, en répondant au

feu de nos bataillons. La mort semble planer sur ces abatis sanglants. N'importe; grenadiers, montagnards, se pressent, se poussent, enjambent les troncs d'arbres, laissant des lambeaux de leurs uniformes et de leurs chairs aux branches tranchantes comme des glaives, et montent d'un même élan vers ces retranchements meurtriers. Mais au pied de la ligne française se dressent les arbres "appointés" comme autant de chevaux de frise; la tempête infernale fait rage; une grêle de balles tombe des sommets où flottent les drapeaux de la France dans le brouillard rouge de la fusillade; et les feux croisés des saillants balaient le revers de la hauteur.

"Enfin l'ennemi recule: "La position est imprenable" s'écrient les soldats anglais. Mais Abercromby, qui se tient à un mille et demi en arrière, au moulin de la Chûte, envoie l'ordre de recommencer l'attaque. Et les intrépides colonnes reprennent leur élan. Scène épique: des masses d'hommes rendus furieux par le carnage, se précipitent dans un effroyable enchevêtrement d'obstructions, tombant, se relevant, s'embarassant dans les branches aiguës, foulant aux pieds des cadavres, criant, jurant, et s'avançant toujours vers la hauteur fatale d'où semble pleuvoir le trépas!

"Ah! ce fut une rude et radieuse journée! Pendant sept heures, [illegible] déployant une valeur à laquelle il faut rendre hom-

mage, s'acharnèrent sur nos lignes. Elles furent constamment repoussées. Au début de la bataille, notre aile gauche fut la plus chaudement attaquée. Deux colonnes anglaises l'assaillirent ensemble. Le brave Bourlamaque, à la tête des bataillons de la Sarre et du Languedoc, y fit des prodiges de valeur. Vers trois heures, une balle lui brisa l'omoplate, et il dut céder le commandement à M. de Senezergues qui le remplaça dignement. La troisième colonne attaquait presque en même temps le centre, où étaient Royal-Roussillon et Montcalm. Le général, à la fois capitaine et soldat, volant du centre à la gauche et de la gauche à la droite, communiquait partout l'ardeur guerrière dont débordait son cœur vaillant, et semblait porter avec lui l'assurance de la victoire. La quatrième colonne anglaise dirigeait ses efforts contre notre droite entre Béarn et la Reine; M. de Lévis leur servit une chaude réception. Partout l'armée française montrait un front impénétrable.

"A un certain moment, nous entendons une vive fusillade, en arrière de nos positions, vers le sud-est. Qu'y a-t-il? Les ennemis auraient-ils tourné le retranchement? Telles sont les questions qui se pressent sur nos lèvres anxieuses. Mais non; Montcalm a tout prévu. Abercromby a bien tenté cette manœuvre, en envoyant des barques chargées de soldats sur la rivière à la Chute, espérant faire débarquer ceux-

ci sans coup-férir. Mais les volontaires de Bernard et Duprat sont à leur poste, et les reçoivent à coups de fusil. Le canon de fort se met de la partie; deux barques sont coulées à fond, le reste prend la fuite.

"Au milieu de la bataille, il arriva un singulier incident. M. de Bassignac, capitaine au Royal-Roussillon, avait attaché un mouchoir rouge au bout de son fusil, et il s'amusait à le faire flotter. Les Anglais croient que c'est un drapeau parlementaire, et que nous voulons nous rendre. Ils courent vers le retranchement, tenant leurs fusils à deux mains au-dessus de leur tête et criant: "Quartier, quartier". En même temps, nos soldats s'imaginent que les ennemis veulent mettre bas les armes, cessent de tirer et montent sur le retranchement pour les recevoir. Heureusement M. Pouchot, dont la compagniè manquait de balles, arrivait en ce moment pour en demander à M. de Fontbrune, commandant de Guyenne. "Il s'y trouve dans "l'instant de l'événement. Surpris de voir ces "soldats perchés sur le retranchement, il aper-"çoit aussitôt le mouvement des ennemis en a-"vant. Dans ce temps M. de Fontbrune criait à "ses soldats: "Dites-leur de quitter leurs ar-"mes et qu'on les recevra". M. Pouchot, qui "jugeait à l'allure des ennemis qu'ils pensaient "bien différemment et qu'ils ne voulaient que "joindre le retranchement, cria avec transport "aux soldats: "Tirez! tirez! ne voyez-vous pas

"que ces gens-là vont nous enlever!" Aussitôt "nos soldats obéissent, et cette décharge pres-"que à bout portant renverse près de trois "cents assaillants." (1).

"Cependant les colonnes anglaises s'acharnaient toujours à l'attaque. Furieuses d'être tenues en échec par une poignées d'hommes, elles s'élançaient à l'assaut avec une rage concentrée. Nos soldats, très gaulois, se permettaient parfois de montrer leurs chapeaux au-dessus des parapets, et de faire tirer l'ennemi sur des mannequins. Il y eut des moments critiques: les retranchements prirent feu à plusieurs reprises. Mais aussitôt les piquts de réserves apportaient des barriques pleines d'eau, et l'on allait noyer l'incendie au milieu des balles.

"La bataille était commencée depuis quatre heures. Nos troupes épuisées, mais pleines d'enthousiasme et de fièvre guerrière, se battaient aux cris de: "Vive le roi! vive notre général!" Montcalm semblait être partout à la fois; Lévis faisait des merveilles. Il était à peu près cinq heures.

"Soudain une puissante rumeur éclate vers notre droite. Deux colonnes ennemies se sont réunies pour tenter contre ce point un effort désespéré. C'est l'élite de l'armée anglaise qui se rue sur nos retranchements, défendus par la

(1) Pouchot, mémoires, p. 153, Tome 1.

Reine, Béarn et Guyenne. Le formidable 42ème est là. Les montagnards d'Ecosse, reconnaissables à leurs jambes nues et à leur costume bizarre, combattent avec une impassible bravoure d'une froide ténacité.

"Rien ne les arrête; ils vont, ils franchissent l'abatis, ils avancent toujours, semant leur route de cadavres et de sang; ils sont au pied des retranchements. Toute l'armée sent que l'heure décisive est arrivée. "A droite, à droite, tirez à droite!" crient nos soldats. Lévis voit le danger sans trembler. Montcalm, tête nue, les yeux pleins d'éclairs, accourt avec ses grenadiers. Les baïonnettes étincellent. Un rempart de flammes de fer et d'acier enveloppe le retranchement. Les montagnards géants tombent par centaines; mais les blessés crient à leurs compagnons de marcher en avant et de faire triompher le drapeau. Leur major, Duncan Campbell s'affaisse frappé à mort. Le capitaine John Campbell, suivi de quelques braves, parvient à escalader le parapet et tombe au milieu de notre armée où tous ces preux sont passés au fil de la baïonnette. La victoire définitive est encore incertaine.

"Tout-à-coup, à l'extrême droite, un cri se fait entendre: "En avant, Canadiens!" Lévis a ordonné une sortie aux compagnies coloniales; ce sont les nôtres, non les moins vaillants, commandés par MM. de Raymond, de St-Ours, de

Lanaudière, de Gaspé, sortant des retranchements, qui fondent sur le flanc de l'ennemi comme une avalanche. En même temps le feu de front redouble Levis reçoit deux balles dans son chapeau. Montcalm semble invulnérable, et combat comme le dernier de ses soldats, dont il enflamme le courage jusqu'à l'héroïsme. Enfin, assaillis de face et de côté, décimés et sanglants, les preux écossais reculent; les deux colonnes anglaises se reforment un peu plus loin, font une tentative au centre contre Royal-Roussillon et un dernier effort à gauche. Mais elles sont repoussées partout. Deux de leurs régiments se fusillent même dans la fumée, ce qui achève de jeter la confusion au milieu d'eux. A sept heures, toute l'armée d'Abercromby est en pleine retraite vers la Chûte. Près de deux mille Anglo-Américains gisent au pied de ces retranchements pourtant si fragiles.

"Quelle joie immense envahit nos cœurs! Quelles actions de grâce nos âmes adressent au ciel! Quelle ivresse rayonne sur le front de nos généraux et du plus humble soldat!

"Accompagné de M. de Lévis, M. de Montcalm parcourut nos lignes qui retentissaient d'acclamations délirantes, et, par son ordre, on distribua aux soldats vainqueurs de la bière et du vin.

"Il était impossible de songer à poursuivre 14,000 hommes, quelque grande que fût leur dé-

faite. Toute la nuit l'armée travailla à perfectionner les retranchements, au cas d'un retour offensif des Anglais. Mais le lendemain, nos éclaireurs rapportaient la certitude que la défaite s'était transformée en déroute, et que l'ennemi avait repris le chemin du lac St-Sacrement."

—Et quelles étaient les pertes de part et d'autres? fit le père Bolduc.

—Nous évaluons les pertes des Anglais à deux mille hommes tués, blessés ou prisonniers. (1) De notre côté, nous avions 506 tués, blessés ou tombés entre les mains de l'ennemi dans les deux journées du 6 et du 8 juillet. (2).

—Merci de votre brillant récit, mon hôte, fit le père Bolduc. Et maintenant, avant d'aller prendre un repos bien gagné, adressons une prière pour ceux des nôtres tombés en héros sous les murs de Carillon.

Tous s'agenouillèrent, la voix claire au timbre musical de Marie-Louise, s'éleva dans la nuit récitant le "De Profundis".

Quelques instants après, le silence de cette tranquille et patriarcale demeure n'était troublé que par le pétillement de la buche qui brûlait dans l'âtre de la cheminée.

---

(1) 1945 hommes tués et blessés, écrivait Abercromby à Pitt, le 12 juillet 1758.

(2) Montcalm au maréchal de Belle-Isle, 12 juillet 1758.

IV

LA PREMIERE RENCONTRE

Comme resplendit, dans la nuit profonde,
Une folle étoile au-dessus des bois,
Chaste, douloureuse et gaie à la fois,
Scintille au lointain votre beauté blonde.
(GABRIEL VICAIRE).

Il était tard, le lendemain matin, quand Michel de la Muette fit son apparition dans la grande salle de la ferme. Le père Bolduc avait attendu le réveil de son hôte avant de vaquer à ses occupations journalières, afin de lui fairè les honneurs de sa table. En prenant le café, on s'occupa du cautionnement des soldats.

—La lettre dont j'étais le porteur, fit Michel, a dû vous apprendre à quelles mesures les autorités de Québec se sont arrêtées pour la subsistance des troupes?

—Oui, on m'apprend que nos pauvres habitants sont chargés de les nourrir moyennant quinze francs par tête. Enfin, nous ferons ce sacrifice-là avec les autres pour le roi.

Je suis plus riche que les voisins qui m'entou-

rent, ajouta-t-il; il est de mon devoir de leur alléger le fardeau. Je garderai donc ici les soldats qui vous accompagnent. Quand à vous, mon cher lieutenant, n'êtes-vous pas ici chez vous, quoique je n'aie eu l'honneur de vous rencontrer qu'une seule fois. Vous le rappelez-vous?

—Ma mémoire serait bien ingrate, si je l'avais oublié, répondit le jeune homme. D'ailleurs, le souvenir charmant de mademoiselle votre fille serait là pour me le renouveler, si je l'avais oublié.

—Vous êtes galant, mon officier!...

—Uniforme oblige, Major.

....
....

Un beau soir du mois de juillet de l'année 1756, Bigot donnait au palais une de ces fêtes brillantes dont madame de Péan faisait les honneurs et auxquelles ne craignaient pas d'assister les familles les plus respectables de la ville et des environs.

Nous l'avons dit ailleurs; Bigot réservait pour le théâtre de ses orgies son château de Charlesbourg où il ne recevait que ses familiers. Au palais de l'intendance, quoiqu'on y jouât gros jeu, il se montrait homme du monde, cavalier sans reproche et la bonne compagnie pouvait figurer à ses réceptions sans se compromettre.

Réné Bolduc, retenu à Québec depuis quelques

jours par des affaires, payait l'hospitalité d'une vieille tante ce soir-là bien cher, puisqu'il faisait violence à tous ses goûts, en l'accompagnant au palais avec Marie-Louise qui sortait du couvent.

Bigot leur fit l'accueil le plus charmant.

Comme d'habitude, l'on dansa et l'on joua beaucoup. On était au moment de passer dans la salle brillamment illuminée des rafraîchissements, quand il se fit une certaine rumeur parmi les invités: un jeune officier, portant avec élégance l'uniforme du régiment de Berry, venait d'apparaître. Il arrivait pour annoncer, disait-on, une heureuse nouvelle, celle de la prise des forts Ontario et Chouayen sur les Anglais.

La nouvelle était vraie et la gaieté des convives s'en accrut. On but à la santé du roi, de notre brave armée et des belles dames; le jeune officier, après quelques instances de la part de celles-ci, donna quelques détails sur ce beau fait d'armes, auquel il avait pris part, avec une modestie qui lui gagna tous les cœurs, et la danse reprit avec plus d'entrain.

On comprendra l'impression que dût faire sur une jeune imagination de dix-huit ans, un peu romanesque de sa nature, dans de telles circonstances, l'entrée en scène de ce jeune officier, beau de sa personne et entouré de l'auréole de la gloire.

Etrangère au plaisir bruyant de la danse, Marie-Louise s'était retirée dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte masquée par un épais rideau, près d'un massif en fleurs. Rêvèuse, à quoi songeait-elle? Interrogée sur ce point, certainement elle n'aurait su que répondre.

Elle était là depuis assez longtemps, insensible à tous les amusements qui l'entouraient, quand la voix aigre de Bigot vint la réveiller.

—Mademoiselle, disait-il avec cette galanterie tout sucré et un peu surannée de l'époque, si mon devoir de maître de maison ne m'appelait ailleurs, je ne voudrais laisser à personne la tâche aimable de vous distraire. — Je dis "distraire", parce que vous semblez vous ennuyer ici?—Mais puisque je me trouve privé de ce bonheur pour la raison que je viens de vous dire, permettez-moi de me faire remplacer par M. Michel de la Muette que je vous présente avec l'assentiment de M. votre père, un de nos officiers de l'avenir, que M. de Montcalm envoie au gouverneur, porteur heureux de la bonne nouvelle. Tout à votre service, je lui promets un coup d'épée s'il ne fait revenir le sourire sur cette jolie bouche.

La jeune fille s'était levée devant le salut respectueux de Michel, et Bigot, pirouettant sur ses talons rouges, les laissa seuls.

—Me pardonnez-vous ma hardiesse, mademoi-

selle? fit le jeune homme après quelques instants d'un silence embarrassant.

—Laquelle, monsieur? répondit Marie-Louise d'un air étonné.

—Mais celle,—moi, un inconnu, un intrus plutôt puisque j'arrive au milieu d'une fête—d'avoir sollicité l'honneur de vous être présenté?

—Monsieur, répliqua-t-elle un peu confuse, je ne refuse à personne ce droit quand mon père n'y voit aucun mal.

Michel se tenait à une distance respectueuse, et jouait avec la dragonne de son épée. Le silence regna de nouveau entre les deux jeunes gens. Enfin relevant la tête et regardant la jeune fille:

—Moi, mademoiselle, fit le jeune officier, je ne sais pas mentir. Et vous?...

—Mais moi non plus, monsieur, répondit-elle en souriant.

—Est-ce parce qu'on m'a dit que vous aviez perdu votre mère bien jeune et que moi je n'ai pas connu la mienne? Est-ce parce que j'ai été privé des joies de la famille et que je trouve une espèce de similitude entre nos existences que j'ai été attiré vers vous? Je ne saurais le dire. Mais à table, tout à l'heure, quand une personne près de moi faisait votre éloge et répondait à mes nombreuses questions sur vous et vos parents—me pardonnerez-vous cette indiscrétion ? —j'ai senti comme un [illegible] être pré-

senté, j'ai prié M. Bigot d'en obtenir la permission, et me voilà...

—Moi, non plus, monsieur, je n'ai pas connu ma mère, ma sainte mère... Oh! comme je l'aurais aimée pourtant!... Mais vous, si la vôtre était là, combien elle souffrirait de voir son fils exposé à ces grands dangers de la guerre. Il me semble, que si j'avais un frère à l'armée, je ne vivrais plus.

—Ce frère,, mademoiselle, serait bien heureux, bien consolé dans ses misères, ses souffrances, ses dangers, quand il saurait qu'il existe là-bas un être charmant, une sœur aimée qui pense à lui, qui prie pour lui, qui s'intéresse à son sort et qui l'aaime.

—Si vous ne pouvez avoir cette sœur, n'avez-vous pas des amis?

—Je serais un ingrat, si je disais le contraire. Mes chefs me portent un vif intérît et mes camarades m'estiment et je leur rends bien. Mais qu'est-ce au fond que cette amitié? de la bienveillance de la part des premiers parce que je fais mon service avec exactitude; de l'estime des seconds parce que je suis adssi brave qu'eux en face de l'ennemi. Les plus jeunes m'aiment sans aucun doute; mais pas plus qu'on ne le peut quand on ne rêve toujours que feux et combats. Lès plus vieux ne sont pas de mon âge et possèdent d'ailleurs une famille sur laquelle se résument déjà leur affection.

—Qui vous empêche de vous en créer, une famille qui...

La jeune fille rougit de ces paroles échappées inconsciemment de ses lèvres et se tut.

Michel respecta son silence et son embarras. Puis voyant qu'elle continuait à se taire:

—J'ai pensée à me créer cette famille, dit-il. Mais quelle est la femme qui consentirait à lier son sort à un pauvre soldat de fortune dont le patrimoine est bien modeste? Pourrais-je demander à celle qui sera ma femme de se claquemurer dans son intérieur, la priver des plaisirs de son temps et de voir le monde que je suis souvent forcé de fréquenter, bien malgré moi, je vous l'assure, ce monde où elle ne rencontrerait qu'embuches et dangers?

—Voyez continua-t-il en lui indiquant de la main plusieurs grandes dames qui dansaient un menuet, voyez ces brillantes toilettes, ce luxe fou qui vous entourent quand nos pauvres soldats meurent de faim, cet or qui roule sur les tables de jeu dans les appartements voisins, voyez, disais-je, et dites-moi si un tel spectacle est bien fait pour amener au mariage un jeune homme honnête et sérieux...Et si vous l'ignorez, je vous l'apprends: C'est là le ton de notre société.

—Mais, monsieur, toutes les femmes ne sont pas de notre temps.

—Heureusement pour notre temps.

—Il en est dont les goûts sont modestes, qui se contentent de peu.

—Je sais qu'il existe encore dans notre société des femmes bonnes, vertueuses, que ne se grisent pas de ce luxe brillant, mais éphémère; mais où les trouver? Comment les chercher quand l'ennemi nous retient sans cessè sous les armes, quand, à peine arrivé, il faut repartir....

—Vous retournez donc à la frontière? fit la jeune fille avec vivacité.

—Ma mission est terminée; dès demain soir, je pars pour rejoindre mon régiment.

Marie-Louise devint rêveuse et un sentiment de tristesse dont elle n'aurait su se rendre compte et qui lui aurait été impossible d'analyser surtout, envahit son âme.

En ce moment, les derniers accords de l'orchestre se faisaient entendre et Bigot se présenta devant les deux jeunes gens.

—Mademoisellè, dit-il, en s'adressant à la jeune fille, je suis envoyé en ambassadeur. Madame de la Corne St-Luc vient de nous signaler votre talent pour la musique, et les dames, ravies d'avoir l'occasion de vous entendre, me dépêchent auprès de vous. Voulez-vous vous asseoir au clavecin? Ce joins mes instances aux leurs, et sans aucun doute M. de la Muette va faire de même.

Le jeune homme se levant, s'inclina en signe d'acquiescement et porta la main sur son cœur.

Marie-Louise ne fit que poser légèrement sa main sur le bras de Bigot, et tous les deux se dirigèrent vers le clavecin qui occupait un des coins du vaste salon.

La jeune fille n'était pas une de ces brillantes musiciennes de nos jours qui font consister l'art dans une gymnastique qui inspire des craintes sérieuses et pour les cordes du piano, et pour l'engorgement de leurs poignets; mais elle jouait avec un goût exquis.

Elle se sentit intimidée d'abord par tous ces regards qui pesaient sur elle; mais reprenant son assurance, elle attaqua les touches de l'instrument avec autant de résolution et de fermeté que si elle avait été seule. Peu à peu, cependant, son jeu s'attendrit malgré elle. Elle sentit que ses doigts se ranimaient; alors le motif changea de caractère. Brillant d'abord, il se ralentit ensuite et finit dans une mélodie douce et voilée comme un souffle du zéphir.

Les applaudissements éclatèrent dans toutes les parties de la salle. Seul, Michel, adossé près d'une cheminée, oublia d'applaudir et resta rêveur.

—Hélas! se disait-il, je pars demain et je ne pourrai la revoir ce soir, puisque madame de St-Luc vient de donner le signal du départ; mais je la reverrai! j'en suis sûr! Je la reverrai! mais quand?

Et il quitta le palais de l'intendance.

Quelques instants après, madame de St-Luc et Marie-Louise, suivies de Réné Bolduc, sortaient aussi des salons de Bigot, non sans que la jeune fille eût cherché du regard sans l'avoir aperçu Michel de la Muette.

Elle s'éloignait avec une sorte de regret mêlé de sentiments qui la troublaient d'une façon délicate et délicieuse.

Sans comprendre encore ce qui se passait dans son âme, elle éprouvait des sentiments tout nouveaux pour elle et sous l'effort desquels il lui semblait qu'elle se transformait.

Comme Michel, et presque à la même minute, elle murmura:

—Je le reverrai!

Au moment de se mettre au lit, après avoir prié et recommandé son père à la bonne Vierge, son père au nom duquel se mêla celui du jeune homme, Marie-Louise se répéta plusieurs fois:

—Je le reverrai! je le reverrai!

Puis elle se sentit rougir, se glissa sous les couvertures, et bientôt elle s'endormit d'un sommeil virginal et pur comme celui des anges.

V

LA GRAPPE AUX AMOURS

Ta voix m'est agréable, enfant de la nuit :
Car les fantômes n'effraient point mon âme.
Ta voix est charmante à mon Cœur.
(Chant ossianiques).

Comme nous venons de le constater dans le chapitre précédent, Michel de la Muette n'était pas un inconnu auprès des habitants de l'Oseraie. Nous pourrions aussi affirmer, sans crainte de nous tromper, que le hasard seul n'avait pas fait diriger sa compagnie vers ces parages et qu'il y aida certainement auprès de ses chefs.

L'accueil bienveillant qu'il reçut à la ferme et son amour grandissant pour Marie-Louise n'étaient pas de nature à lui faire regretter son séjour loin de la ville. Aussi voyait-il venir avec chagrin le moment où il faudrait quitter ses hôtes pour reprendre le chemin du théâtre des hostilités qui recommenceraient certainement au printemps avec une recrudescence de vigueur.

Quelle vie charmante pourtant que celle du jeune officier à la ferme, entre un être adoré qui lui devenait plus chère de jour en jour, et ce brave Bolduc qu'il aimait comme un père! Quelles jouissances, quand, de retour d'une chasse à l'orignal dans la forêt, la raquette au pied, il revenait, le soir, fatigué de corps, mais dispos d'esprit, s'asseoir au coin du feu dans la chambre de compagnie près de ses hôtes!

Tandis que Marie-Louise s'occupait d'aider au soin du ménage ou de quelques travaux d'aiguille, il devisait avec le père Bolduc des luttes glorieuses du passé, du présent, ou griffonnait quelques pages pour charmer les loisirs de sa bien-aimée, ou encore lui faisait part de ses lectures.

Michel possédait un véritable talent de conteur servi par de nombreuses lectures. Il improvisait même quelquefois, et ce soir-là, il était en verve.

Le père Bolduc sommeillait sur sa chaise et le silence régnait depuis longtemps dans la salle, quand le jeune officier s'adressant à Marie-Louise qui semblait très attentive à son ouvrage:

—Sur les bords du Danube où j'ai séjourné quelques semaines dans mon enfance, fit-il tout-à-coup, fleurissent mille traditions charmantes. Je me permettrai de vous signaler celle-ci. On croit, par exemple, que Dieu créé toujours à la fois deux âmes, qui se séparent en tombant de ses mains, parfois pour ne se retrouver qu'au

ciel, parfois aussi pour se rencontrer sur la terre. Dans l'un ou l'autre cas, c'est l'amour, c'est le bonheur, c'est le paradis.

Il va sans dire que, dans ces deux âmes, il y a toujours l'âme d'un garçon et l'âme d'une jeune fille.

Michel s'était arrêté sur ces derniers mots.

—Après? fit Marie-Louise.

—Après? que dites-vous de cette croyance?

—Je dis qu'elle est charmante et que je voudrais bien savoir la fin.

—C'est une histoire que vous me demandez?

—Si vous voulez.

—Je veux bien, quoiqu'elle soit un peu longue, mais à une condition.

—Et cette condition?

—Que vous en tirerez la morale.

—Si c'est au-dessus de mes forces?

—Il n'y aura qu'à vouloir et à consulter un peu votre cœur.

Marie-Louise rougissante baissa son regard sous celui du jeune homme.

—Est-ce entendu? reprit-il.

—J'essaierai du moins, répondit-elle.

—C'était donc sur les bords du Danube. (1). Comme je le disais tout à l'heure, on croit que Dieu crée deux âmes à la fois, deux âmes jumel-

---

(1) Imité des ballades allemandes. Chs. Deslys.

les qui s'échappent de ses mains pour tomber sur la terre et qui doivent se retrouver ici-bas.

"Seulement, hélas! comment se retrouver, se reconnaître, se marier à coup sûr! Voilà la grande difficulté. On se trompe souvent; c'est là ce qui fait les mauvais ménages.

"Eh bien! sur les bords du Danube on connaît une recette pour ne jamais se tromper; on sait l'art d'évoquer l'autre moitié de soi-même, de faire connaissance avec son âme jumelle, d'apprendre avec l'ombre l'amour de la vérité.

"En hiver, il suffit de deux amendes blotties dans la même coquille; au printemps, on se sert de deux cerises confondues comme les deux lèvres d'un sourire d'enfant; en été, avec deux épis ne formant qu'une seule et même aigrette; en automne enfin avec deux grappes blanches soudées ensemble par sept grains noirs, ni plus, ni moins.

"Mais il est à remarquer cependant qu'avec les cerises, les amandes, les épis on peut mal voir et peut-être même ne pas voir du tout: avec la merveilleuse grappe blanche, il n'en est pas ainsi. Tout est certain et on marche à coup sûr.

"Dès que l'heure de l'évocation a sonné, que la conjuration est faite, tout devient visible et palpable, l'objet aimé se dégage d'un nuage parfumé au milieu d'une harmonie digne des concerts célestes. Et remarquez que c'est bien un être en chair et en os qui parle, qui sourit,

qui marche que l'heureux porteur ou l'heureux propriétaire de la fameuse grappe voit apparaître, et non pas une simple image, une futile incantation.

"Si le fantôme, le sosie plutôt est étranger, en personne bien apprise et prévoyante, il donne son nom et même son adresse; il se montre tout de suite, si c'est un enfant du village.

"Dans cette dernière hypothèse, pas n'est besoin de plus amples explications; mais dans la seconde, le bien-aimé se met immédiatement en route, quelque fois même la jeune fille, dans son empressement, fait la moitié du chemin, de sorte que la rencontre a lieu plus tôt.

"Aucunes considérations de fortune, aucuns préjugés de naissance ne peuvent empêcher le mariage. En vain les grands parents s'y opposeraient-ils de toutes les forces de leur âme, il faut que cela se fasse, et cela se fait!

"Du reste, que pourraient-ils y faire? des fiancés du ciel!...

"Il serait oiseux d'ajouter que des mariages arrêtés sous de tels auspices sont toujours heureux, et voici pourquoi: amandes, cerises, épis, grappes blanches sont précieusement conservés dans de la mousse verte. Lè plus petit nuage conjugal apparaît-il à l'horizon, vite on sort le précieux talisman de l'amour, et tout de suite le nuage se dissipe et le soleil du ménage reparaît de nouveaux radieux.

"Cette année-là, on était aux vendanges au

village de Badschlag, époque la plus facile pour trouver la grappe blanche.

"Vendangeurs ou vendangeuses, sous la conduite du bourgmestre, comme qui dirait le premier citoyen de l'endroit, l'administrateur de la justice, une espèce de sénéchal enfin,—n'avaient qu'une pensée, qu'un désir, celui de trouver le fameux talisman.

"Hélas! les ombres du soir commençaient à se répandre sur la commune et rien n'avait encore été trouvé, quand on entendit tout-à-coup un cri de triomphante allégresse poussé par une blonde vendangeuse de seize ans, couverte de háillons, et que, pour cette raison, ses compagnes avaient tenu à distance toute la journée.

"Tous les ceps s'arrêtèrent et l'on accourut. Etait-il donc possible que le sort s'égara à ce point? Comment! une pauvresse de cette sorte tomber sur la précieuse grappe! Quelle ironie!

"Cependant, il fallut bien se convaincre de la vérité de cette trouvaille; car c'était en effet la blancheur dorée des chasselas muris par le soleil. Rien n'y manquait: ni la soudure végétale, ni les sept grains noirs.

"Qui pourrait redire la fureur des jeunes filles et le dépit des farauds du village!

"Il est vrai de constater cependant que la colère des premières l'emportait sur la rage des seconds, pour la bonne raison, qu'entre toutes, la pauvresse était la plus jolie.

"Elle avait des yeux bleues qui valaient les

plus précieuses turquoises, un teint d'opale, des lèvres de corail, des sourcils de jais, une chevelure dorée, de petits pieds d'albâtre qui auraient chaussé la pantouffle de Cendrillon, et l'air si bon, si pur, qu'on aurait dit un petit ange descendu du ciel; enfin, une foule de ces trésors que Dieu seul a le droit de répandre; car ils ne peuvent être donnés que par Dieu lui-même.

"Mais hélas! si Bouton d'Or était riche sous le rapport de la gentillesse, de la beauté,quel dénûment, quelle pauvreté sous celui des avantages terrestres: une hutte ouverte aux quatre vents pour tout logis, quelques haillons pour toilette, un seau rempli d'eau pour miroir, pas même une chêvre, pas même un nom puisqu'on l'appelait "Bouton d'Or", en raison de sa chevelure blonde.

"Cependant les paroles amères allaient leur train parmi vendangeurs et vendangeuses.

—Ainsi, le talisman étroit à celle qu'on ne saurait prendre pour femme, grommelait un vigneron grêlé comme un écumoir.

—C'est indigne! pleurnichoit la fille de bourgmestre, une grosse margaton aux pieds plats et larges comme des battoirs. Pour sûr, il y a tricherie; la grappe ne peut appartenir à celle qui ne saurait prétendre à un mari.

"Garçons excitant fillettes, fillettes montant la tête aux garçons, on se groupa sous la présidence du bourgmestre à quelques pas de Bou-

ton d'Or et l'on délibéra sur les mesures à prendre.

"Celle-ci ne disait rien. Elle regardait la grappe d'un regard triste et des larmes s'échappaient de ses jolis yeux bleus comme une rosée de diamants.

—Adieu, ma belle grappe! s'écria-t-elle avec une voix douce comme un chant d'oiseau, fuis l'abandonnée et va porter le bonheur à plus digne que moi... Va belle grappe, adieu!...

"La pauvresse prévoyait bien qu'on ne la laisserait pas en possession paisible de ce trésor.

"Et de fait, la délibération des partis belligérantes étant terminée, on s'approcha de Bouton d'Or, on l'entoura, et le gars qui avait déjà manifesté son indignation prit la parole au nom de tous.

—Pauvrette! nous avons décidé, dit-il, que ta trouvaille ne pouvait être qu'une ironie du sort; c'est pourquoi nous allons la tirer au sort. Il est bien entendu cependant que, comme tu as été l'instrument du hasard, nous te dédommagerons; les filles te donneront un sac de noix, et nous, les garçons, nous porterons demain à ta hutte un tonneau de cidre.

—Ce qui est gage d'amour ne se vend pas, répondit l'enfant; je vous le donne, mon talisman, mais faites vite.

"Tous les noms, à l'exception bien entendu de celui de Bouton d'Or, furent écrits sur des feuil-

les de vigne que l'on déposa précieusement dans le chapeau, vaste comme une cuve, du bourgmestre. On compta et recompta ces feuilles, et le tirage commença.

"Vous voyez d'ici l'anxiété de toutes ces figures penchées sur le respectable couvre-chef du digne magistrat, la surveillance active et inquiète de tous ces garçons et filles se croyant chacun et chacune l'heureux héritier de la précieuse grappe.

"Enfin le bourgmestre, avec cette dignité, cette gravité qui distingue un personnage sûr de produire son effet, déplia la première feuille, et parcourant du regard tous les assistants:

—Voici le nom gagnant! dit-il.

—C'est le mien, sans aucun doute! gémit sa fille.

—Non, c'est le mien! fit l'orateur de l'assemblée.

—Mais, ne poussez donc pas tant! souffla un autre dont l'appendice nazal caressait le dos de son voisin.

—Lisez, mais lisez donc! glapirent plusieurs voix.

—Bouton d'Or! cria le bourgmestre.

—Vous vous trompez...

—Il y a erreur...

—Recommencez...

—Passez à une seconde feuille...

—Il y a supercherie...

—Vous vous moquez..

—Au Danube, le bourgmestre...

—Continuez, continuez...

—Faites le signe de la croix pour chasser le mauvais esprit; car, décidément, le diable s'en mêle...

"Telles sont quelques-unes des mille aménités qui assaillirent le pauvre bourgmestre tout essoufflé, tout ahuri.

"Cependant il continuait le dépouillement des feuilles de vigne. La troisième portait encore le nom de Bouton d'Or, la quatrième aussi, et toutes les autres jusqu'à la dernière.

"Le tumulte dégénéra en émeute; des mains furibondes tourbillonnaient au-dèssus de la tête de la pauvresse, dont le petit cœur battait à tout rompre. On parlait de lui faire un mauvais parti, de la maltraîter, de la brûler même comme une sorcière, chère et douce colombe, quand retentit soudain au pied de la colline une bruyante fanfare de trompettes.

"Comme le simoun du désert détruisant dans ses tourbillons des caravanes entières, tout ce monde vociférant tomba la face contre terre, le bourgmestre aussi, en dépit de sa dignité. Bouton d'Or seule resta debout.

"Rien d'étonnant. On était en l'an mil. Or, de grands savants dont les noms finissaient en "us", comme tout savant vui se respecte, avaient prédit la fin du monde pour la fin des vendanges de cette année-là. A chaque fanfare, toute la population entrevoyait déjà la si

houette des anges sonnant aux quatre coins du monde le jugement dernier.

—Je vous ennuie? fit Michel en s'arrêtant.

—Mais non, je vous assure, répliqua la jeune fille en souriant; au contraire, vous devenez de plus en plus intéressant.

—Alors je continue, reprit le jeune homme.

"Garçons et fillettes étaient donc le nez dans la poussière, saisis d'une terreur folle, d'une peur à mourir, sans en excepter le bourgmestre. Seul Bouton d'Or était restée plus surprise qu'effrayée.

"Quelques minutes s'écoulèrent dans un silence sépulcral sans que nul n'osât risquer même un coin de l'œil.

"Mais cette tereeur devint du délire, quand les garçons sentirent sur leur échine les caresses peu gracieuses et pas du tout rassurantes de manches de pertuisanes. Heureusement qu'à l'instant même, car autrement il y aurait eu mort d'hommes, une voix caverneuse s'écria:

—Tas d'idiots, voulez-vous bien vous relever!

"Fut-on Badschlageois, on comprend très bien que des anges, des archanges, ou des séraphins, même exterminateurs, doivent se servir d'un langage un peu plus poli.

"Nos poltrons clignèrent de l'œil et constatèrent avec ravissement qu'ils avaient tout bonnement affaire à des trompettes militaires, ou pour employer le langage de ce temps-là, des hérauts d'armes.

—Qui de vous m'indiquera le village Bäuchlag? demanda celui qui paraissait le chef de la troupe.

—C'est nous! firent les fillettes en esquissant leur plus belle révérence.

—C'est nous! dirent les garçons avec des rires plus ou moins bêtes.

—Arrière les culottes! vociféra le chef, nous n'avons besoin que de la présence du beau sexe.

"Le sourire des garçons se transforma en grimace et tous se retirèrent prudemment et absolument vexés.

"Le chef, avec cette galanterie qui distingue tout disciple de Minerve, pria les fillettes, dans un langage digne de M. de Florian, de se ranger sur une seule ligne.

—Le portrait! fit-il ensuite d'un ton respectueux.

"Alors un jeune fifre s'avança et sortit de sa sabretache une boîte en or ornée de diamants du plus grand prix. Il l'ouvrit et présenta à son chef le portrait d'une jeune fille d'une beauté si suave, si vaporeuse, qu'on aurait dit une fée, un ange descendu des voutes éthérées.

"Et la revue commença. A chaque joli visage, le galant soldat poussait un soupir à faire virer un moulin à vent qui semblait dire: "C'est bien dommage." Mais à toutes les laides figures, il se contentait de friser son énorme moustache et passait vite à une autre.

"Bref, rendu à la dernière, il remit le portrait au petit fifre et d'un ton découragé:

—Nous n'avons plus rien à faire ici, dit-il, en route.

—Mais pardon! fit observer le fifre; j'aperçois derrière ces vignes la silhouette d'une jeune fille. Peut-être est-elle aussi de ce village?

—Dame! faisons notre devoir jusqu'au bout, répliqua le chef, peu attiré par les haillons de l'enfant. Approchez voir ça!

"Bouton d'Or, tremblante comme la colombe sous la serre du vautour, se présente. Mais à peine fut-elle en lumière, que le vieux militaire, tout rouge, tout déconcerté, s'écria d'une voix de stentor:

— A genoux! toute la troupe; c'est elle, c'est la bien-aimée de notre maître!...

"Qui pourra redire et décrire la fureur et le dépit des vendangeuses, l'hébêtement des vendangeurs, leurs figures longues d'une aune, et surtout la surprise, la stupéfaction de Bouton d'Or!

"Cependant les soldats se relevant, vinrent déposer aux pieds de l'enfant trois immenses cassettes qu'ils ouvrirent. La première était remplie d'or, la seconde de pierreries, et la troisième de magnifiques toilettes dignes d'une impératrice.

—C'est pour moi toutes ces belles choses? s'écria Bouton d'Or. Qui peut donc s'intéresser ainsi à une humble fille comme moi?

—Madame, répondit respectueusement le chef de l'escorte, il vous l'apprendra lui-même demain; car il s'est réservé ce bonheur. Quant à nous, notre rôle se borne à vous offrir ces présents en son nom et à veiller sur votre personne.

"Palpitante, émue, Bouton d'Or se taisait et se contentait de regarder les trois cassettes.

"Il en était tout autrement parmi les Badschlageois et les Badschageoises.

—Ces bonheurs n'arrivent qu'à des propres à rien, à des va-nu-pieds, disaient les filles.

ce, ajoutait la grosse maritonne du bourgmes-

—Il faut n'avoir connu ni père, ni mère, être une traîneuse de chemins pour avoir de la chantre.

—Quel guignon! soufflaient les garçons. Bouton d'Or est maintenant le plus beau parti du canton, et ne pas avoir cru au bonheur qui lui arrive. C'est à se casser la tête sur la borne du chemin.

"Mais à l'instar de la masse des humains qui adorent toujours le soleil levant, chacun dissimula son envie, et tous de s'écrier en chœur:

—Vive Bouton d'Or! Honneur à Bouton d'Or!

"Cependant la reine du jour se demandait si elle était bien éveillée, si son bonheur n'allait pas se dissiper comme un beau rêve. Pour s'en assurer, elle puisa de ses petites mains deux poi-

gnées de pierreries qu'elles jeta à ses compagnes et que celles-ci attrapèrent au vol.

"On la laissa faire.

"Enhardie, elle prit deux poignées d'or qu'elle lança à la tête des garçons. Ceux-ci moins habiles, furent obligés de les ramasser à quatre pattes en se bousculant. Le bourgmestre y attrappa même un œil au beurre noir.

"On la laissa faire encore.

"Puis prenant dans la troisième cassette la plus belle robe de satin, elle l'offrit à M. le curé en le priant d'en recouvrir la madone de la modeste église du village.

—O ma fille! lui dit le vieillard, sois bénie dans la nouvelle fortune qui t'arrive. Tu t'èn montreras digne si tu en fais toujours un si noble usage!

"La fillette s'inclina respectueusement sous la bénédiction du bon curé, et jetant un regard attendri sur la grappe blanche:

—O mon précieux Talisman! murmura-t-elle, je n'aurai de mari que celui que tu sauras m'indiquer:

"Puis redressant noblement la tête, elle fit signe aux hérauts d'armes de la suivre à sa hutte avec les trois cassettes.

"Le cortège disparaissait dans les vignes, que les filles coururent aux garçons pour leur reprocher leur infidélité. Mais ceux-ci leur tournèrent le dos bel et bien, et s'en allèrent au bord

de l'eau rêver au moyen de substiliserBouto d'Or.

"La chose était difficile, puisque celle-ci éta bien décidée de suivre la tradition, c'est-à-di de ne se livrer qu'à celui dont l'ombre lui appa raîtrait dans l'évocation dont je vous parlera tout à l'heure. Mais un badschlageois ne dou de rien.

"Cependant comment atteindre à pareil résu tat?

"Parbleu! en jouant à l'apparition au m ment de l'évocation de l'orpheline, en s'introdu sant subrepticement à minuit dans la hutte e se présentant comme le bien-aimê attendu.

"Pourquoi la ruse ne réussirait-elle pas? Qu pouvait dire qu'elle n'avait pas même déjà réu si lorsqu'un seul galant tentait l'aventure ave une fillette naïve et crédule?

Cependant tous les farauds du village qui s vantaient "in petto" d'être individuellemen l'heureux inventeur de ce projet avaient tous e la même idée.

"Hélas! restait à trouver le plus difficil c'est-à-dire la forme, le travestissement sous l quel se présenterait l'ombre.

"Il est curieux de constater jusqu'à quel poin les bons Badschlageois réalisèrent cet aphori me: Tous les hommes sont susceptibles des m mes idées! Dans cette grave circonstance, tou se rencontrèrent sur le même terrain, celui d mettre à contribution les lumières d'une vieill

ûcheronne édentée que l'on considérait comme ne sorcière, et qui l'était probablement un peu.

"Les villageois, à l'insu les uns des autres, fu-ent la consulter. Il n'en manqua pas un, pas même le bourgmestre, un veuf de cinquante ans humatisme que distinguait au moral un idio-isme très prononcé.

et plus, un vieux galant cacochyne, cousu de

"La sorcière, ce soir-là, recueillit la plus grande partie des écus d'or, que leur avait rap-porté la munificence de Bouton d'Or.

"Les avis de la sybille varièrent avec les indi-vidus. Aux uns, elle conseilla de se déguiser en antôme blanc, en spectre noir, en mage d'Ara-bie; aux autres d'adopter le costume de cheva-ier ou de troubadour. Mais elle réserva ses plus intimes confidences pour le gros bourg-mestre qui lui donna deux écus d'or et reçut en retour l'avis important de s'accommoder en an-ge-gardien, avec deux grandes ailes blanches.

"Voyez, admirez la puissance de l'argent. On allait ainsi se risquer en l'an mil dans des tra-estissements hétéroclites quand on pouvait l'un instant à l'autre se présenter au tribunal le Dieu.

"Cependant la fillette s'était retirée dans sa utte avec les trois cassettes, tandis que les sol-ats s'installaient dans une grange contigüe au ur mitoyèn de laquelle ils pratiquaient des eurtrières afin de mieux veiller le trésor con-é à leurs soins.

"Que peut faire une fille d'Eve qui n'a jamais possédé que des haillons en face d'une caisse remplie des plus belles toilettes? Poser la question, c'est trouver la réponse. Vous devinez donc que Bouton d'Or n'eut rien de plus presser que de les essayer tour à tour. A chaque toilette nouvelle, la pauvresse de tantôt se mirait dans son seau d'eau claire et se trouvait de plus en plus charmante.

"Le satin avait succédé au moire antique, le moire antique au brocard, quand la jeune fille aperçut, au fond de la malle, une tunique en mousseline si belle, si diaphane, qu'elle semblait tissée avec des fils de la Vierge, une couronne et un bouquet.

"Elle eut bientôt mis de côté ce luxe brillant pour se revêtir de cette simple tunique, et alors elle apparut la vivante image du portrait présenté par le jeune fifre qu'elle vit par une crevasse du mur soupant mélancoliquement au clair de la lune.

"L'idée lui vint de demander à ce jeune garçon l'explication de tout ce qui lui arrivait, le mot de l'énigme enfin.

—Madame, lui répondit l'imberbe musicien en s'approchant avec respect, nous sommes envoyés par un prince charmant qui a consulté la grappe des amours. Depuis trois mois, parce que chez nous les vendanges se font plus tôt, nous cherchons la jeune fille qui lui apparu et dont il est fou. Cette ombre, dont il a lui-mê-

me retracé les traits, lui a dit qu'elle habitait le village de Badschlag et...

"A ce moment, la voix rauque du vieux chef se fit entendre et il ne put en dire davantage.

"La fillette cependant en savait assez pour satisfaire sa curiosité et faire battre plus vite son petit cœur.

—Prince ou non, se dit-elle avec une moue charmante, si la grappe ne me dit point de l'aimer, il en sera pour un voyage inutile (et trois cassettes confisquées.) Mais voici l'heure de l'évocation..... Vite, vite, ô ma belle grappe ! ajouta-t-elle en l'embrassant.

"Alors approchant au milieu de son pauvre réduit un vieux bahut, elle y plaça son unique nappe blanche, sur cette nappe trois feuilles de vigne, sur ces trois feuilles la grappe aux amours.

"Puis elle fit sept signes de croix, puis elle se tourna vers l'orient, puis, les bras croisés sur la poitrine, elle chanta de sa voix d'oiseau:

Rêve éphémère,
A ma prière,
Descends du ciel pour éclairer mon cœur
Viens, je t'espère,
Esprit, mon frère,
Ame, ma sœur !

(CHARLES DESLYS).

"Minuit sonnait en ce moment.

"Au douzième coup retentissant au clocher du

village, la lune se déroba derrière un nuage noir et la hutte se trouva précipitée dans l'obscurité, ce qui fit grand'peur à Bouton d'Or, d'autant plus peur, qu'à l'instant elle entendit des bruits de pas à gauche, des bruits de pas à droite, des bruits de pas de tous les côtés à la fois.

—Mon Dieu! murmura-t-elle en pleurant, combien mon mari a-t-il donc de pieds?

"A peine avait-elle prononcé ces mots, que la lune reparut. Elle aperçut avec terreur des fantômes blancs, des spectres noirs, de grands chapeaux à plumes, et que sais-je encore! De terreur, elle allait se couvrir les yeux de ses mains pour se dérober à ce spectacle, quand elle vit s'agiter deux grandes ailes blanches.

—Mon bien-aimé qui vient me protéger contre tous ces fantômes! s'écria-t-elle.

"Et la pauvrette se précipita à la rencontre de cet ange d'une nouvelle espèce.

"Horreur! elle reconnut le bourgmestre.

"La déception fut telle, que l'enfant tomba évanoui en jetant aux échos d'alentour un cri d'épouvante. Ce cri éveilla les soldats endormis et le petit fifre jugea d'un coup d'œil de la situation. ...

—Caressons un peu l'échine de tous ces malotrus avec le manche de nos pertuisanes! s'écria-t-il.

—Ils ne méritent pas même cet honneur, répliqua le vieux capitaine; j'ai mieux que ça dans mon sac.

Sans répondre directement à celui-ci, le chef retournant vers ses hommes:

—Quoi donc? fit le petit fifre.

—Sonnez, trompettes! beugla-t-il d'une voix qui n'avait rien d'humain.

—Hein? Qu'y a-t-il? fit le père Bolduc qui s'éveillait en ce moment.

Les deux jeunes gens eurent un moment de gaieté en voyant l'air ahuri du vieillard.

—Rassurez-vous, l'ennemi n'est pas à nos portes, du moins pas encore, dit en riant le jeune officier.

—Mes enfants, il se fait tard; il faut se coucher pour ne pas troubler le repos des domestiques.

Et comme pour donner l'exemple, le père Bolduc se dirigea vers sa chambre à coucher.

—Encore quelques instants, mon père, fit Marie-Louise, le récit de M. de la Muette est charmant ce soir.

—Ce qui veut dire que je ne le suis pas toujours.

—Je n'ai pas dit cela.

—Mais vous l'avez pensé...

—Et nous arrivons au dénouement?

—Dans quelques minutes.

—Vous allez m'empêcher de dormir, mes enfants, dit le père Bolduc en se glissant sous les couvertures.

—Ça ne sera pas long, mon père, répliqua Marie-Louise. Je vous écoute, monsieur, ajouta-t-elle en s'adressant au jeune homme.

—Le vieux chef, reprit Michel, avait donc hurlé à ses hérauts d'armes:

—Sonnez, trompettes!

"Et la fanfare éclata avec un vacarme vraiment infernal.

—Oh! ciel! le jugement dernier! s'écrièrent tous les galants travestis.

"Et ils prirent la fuite épouvantés, poursuivis par les hérauts d'armes sonnant toujours les trompettes.

"Ce fut une course folle, fantastique, une course que l'on pourrait comparer à celle d'une sarabande de sorciers dont le sabbat aurait surpris par le lever de l'aurore. Dans sa précipitation, l'ange-gardien y perdit même ses deux ailes blanches, puis plus lourd que ses compagnons fit une chute et tous les fuyards lui passèrent sur le corps. On le transporta chez lui moulu, courbaturé où il ne put sortir de plusieurs mois.

"Et les trompettes sonnaient toujours.

"Tout-à-coup apparut un beau jeune homme qui se précipita vers la jeune fille évanouie. Tirant un flacon d'or de son pourpoint de velours lamé d'argent et constellé de pierreries les plus précieuses, il lui souleva la tête et le lui fit respirer.

—O ma bien-aimée, disait-il, t'ai-je cherché si longtemps pour te voir expirer sous mes yeux !

—Oh! mon Dieu! soupira bientôt l'enfant, mon Dieu! comme il a la voix douce et musicale!

"Le beau jeune homme lui prit la main pour l'aider à la relever.

—Mon Dieu! murmura-t-elle d'un ton plus rassuré, comme il a la main douce pour un bourgmestre!

"N'aurions-nous pas le droit d'accuser la lune de (polissonnerie), si, en pareil occurrence, elle avait refusé d'éclairer cette scène gentille de ses plus beaux rayons argentés? Rendons-lui cette justice qu'elle se montra à la hauteur de sa position et de la meilleure compagnie.

'A sa pâle clarté, Bouton d'Or aperçut le beau jeune homme qui tenait dans sa main grappe aux amours et qui chantait d'une voix de rossignol:

Rêve éphémère,
A ma prière.
Descends du ciel pour éclairer mon cœur.
Viens, je t'espère,
Esprit, mon frère,
Ame, ma sœur!

—Un bourgmestre, fut-il le bourgmestre de Badshlag, aurait-il la voix si mignonne? murmura Bouton d'Or. Un bourgmestre a-t-il figure si bonne et si belle?... Non, non, c'est l'ombre de mon bien-aimé que j'aime déjà.

"Et la fillette rougissante se couvrit pudiquement le visage de ses deux petites mains.

—Oui, c'est moi, Bouton d'Or, s'écria le prince charmant, c'est moi qui t'adore et qui vient pour t'épouser. Reste à la garde de mes fidèles soldats jusqu'à ce que le bon curé vienne à l'aurore bénir notre union!

—Et nous lui donnerons une belle châsse pour la Madone, et une niche pour le petit enfant Jésus!

—Et je serai ton gentil mari!...

—Et je serai douce, aimante et dévouée à mon seigneur et maître!

....

....

....

—En voilà des drôles qui ne demanderont pas la monnaie de leur pièce fit en ce moment le vieux chef qui arrivait tout essouflé.

—Quelle punition pour tous ces cafards! siffla le petit fifre.

—Manquer de respect à notre maîtresse! ajouta une trompette.

—On a insulté ma belle aimée! s'écria le prince furieux. La punition n'est pas assez forte. Par la toute puissance de la grappe aux amours et en honneur des sept grains noirs, je veux que tous ces idiots restent affublés de leurs déguisements sept vendanges de suite.

—Le bourgmestre aussi?

—Le bourgmestre plus que tous les autres en raison de sa dignité; j'ordonne que ses belles ailes blanches d'ange-gardien se transforment en ailes de chauves-souris!...

"La tradition rapporte que le pauvre bourgmestre contracta une jaunisse dont il mourut et que le spectacle de gaillards faisant les vendanges en costume de troubadour, de chevalier, de

mage d'Arabie, de fantômes et spectres noirs, jeta un grand discrédit sur la contrée.

....

....

—Et la grappe des amours? fit Marie-Louise.

—On la conserva religieusement dans la famille du prince, reprit Michel, et Bouton d'Or la contemplait souvent avec tendresse et reconnaissance. Il arriva cependant un jour qu'un arrière-petit-fils du prince, la tradition de la grappe se perdant quelque peu dans la famille, la prit, parce qu'elle avait conservé toute sa fraîcheur, pour du raisin de corinthe et la croqua.

"Depuis, sur les bords du Danube, on ne trouve plus la grappe blanche aux sept grains noirs, mais on raconte toujours la légende.

Marie-Louise avait écouté ce récit avec intérêt. Le silence du jeune homme lui fit relever la tête.

—Et c'est tout, mademoiselle! dit Michel en souriant.

—Et la morale promise? ajouta-t-il.

—Mon Dieu, répondit-elle, je ne sais... je suis fort embarrassée..... si ce n'est qu'il faisait bon au temps où il existait des princes charmants, des cœurs aimants et bons.

—Il n'existe plus de princes charmants, mademoiselle, répliqua le jeune homme en se levant ; mais je sais des cœurs aimants comme au temps de la grappe des amours... Si vous vouliez vous

apercevoir un peu de la tendresse pour vous qui déborde du mien, je serais bien heureux...

Et sans attendre la réponse de la jeune fille, presque honteux de n'avoir pas su garder le secret de son cœur, Michel sortit de la chambre.

Marie-Louise, au trouble qui envahit son cœur à ces paroles du jeune homme, comprit qu'on ne vit pas impunément pendant plusieurs semaines auprès d'un officier jeune et beau.

Si celui-ci connut ce soir-là les douleurs de l'insomnie par suite de l'anxiété qui régnait dans son âme, en revanche la jeune fille fit des rêves d'or et ne dormit pas.

VI

LA DEBACLE

Je suis le frêle esquif qui roule la mer [verte,
Ballotté sans espoir sous un ciel sans [soleil.
Lors qu'un des matelots vient de crier ["Alerte !"
Apercevant la mort comme une tosse [ouverte,
Où va bientôt dormir leur suprême [sommeil.

(CHARLES DURANTIÈRE).

Il y aurait bien des pages à écrire sur les amours de Marie-Louise et de Michel; mais nous ne visons en aucune façon au romanesque, attendu que les faits dont nous sommes le modeste conteur sont véridiques en tous points. Qu'il nous suffise de dire que le jeune homme demanda la main de Marie-Louise et que le père Bolduc la lui accorda.

Il fut convenu que Michel de la Muette, qui était à la veille de son départ pour l'armée, reviendrait à l'automne, si les circonstances le permettaient, pour épouser sa fiancée, qu'il donnerait alors sa démission pour se consacrer à la culture de la ferme de l'Oseraie.

Le jeune homme eût bien quelques hésitations à renoncer à une carrière qu'il aimait; mais le père Bolduc faisant de son refus d'accepter cette condition une cause de rupture, il céda.

—Je vous donne une bien grande preuve de l'ardeur de mes sentiments, disait le jeune officier à Marie-Louise, à l'heure de la causerie du soir; pour vous posséder, je brise ma carrière, je fais violence à tous mes goûts, à mes plus chères aspirations.

—Le regretteriez-vous? répondit la jeune fille.

—Je mentirais si je vous affirmais le contraire, reprit-il. Plus que cela; je serais un ingrat moi, un orphelin sans famille, presque sans relations, qui ai trouvé à l'armée des pères dans la personne de mes chefs, des frères parmi mes camarades, si je les quittais sans regrets. Ce n'est donc pas sans tristesse que je leur dirai adieu. Mais je vous aime tant, Marie-Louise, que je vous sacrifie ces amitiés sans arrière-pensées, que dis-je? avec bonheur plutôt, parce que j'y trouve l'occasion de vous manifester la profondeur de ma tendresse.

—Mon ami, vous me jugeriez bien mal, vous comprendriez peu mes sentiments si vous croyez mon père. Ah! sans doute, l'égoïsme d'une âme tendre, toute à vous, se réjouit à la pensée que je ne serai plus exposé à vous voir revenir ici pâle et sanglant ou—spectre qui hantera toutes les nuits mon imagination tant que vous serez absent—qu'une balle anglaise vous ravisse

à mon amour et que j'ignore même l'endroit où je devrais aller prier pour vous.

Mais, mon ami, fille de soldat moi-même, je n'oublie pas ce que tout homme de cœur doit à la patrie, ce que vous devez à la vôtre, pauvre agonisante que la vaillance seule de ses enfants pourra sauver et sauvera, n'en doutons point.

Je vous aime, Michel; mais je vous l'affirme solennellement, au nom de cet amour même, n'était la ferme détermination de mon père, jamais je ne vous aurais demandé le sacrifice que vous êtes prêt à me faire, du moins tant que la patrie aurait eu besoin du secours de votre bras.

—Oh! merci de ces paroles, Marie-Louise! reprit le jeune homme. Elles me rendent le sacrifice plus facile. Vous le dirais-je? je n'aurais pas vu sans douleur que vous l'acceptiez avec cette espèce d'égoïsme dont vous parliez tout à l'heure. Mais ne l'oubliez pas, il faudra m'aimer beaucoup pour compenser le sacrifice.—Mon ami, après Dieu et la bonne Vierge, vous seul régnerez en maître dans mon cœur!.....

Mais il se fait tard, et vous allez courir l'orinal demain. Je vais moi aussi, comme vous le savez, en compagnie de mon père et de "Castor" à la cabane à sucre du vieux Jacques. Rentrez chez vous.

—Pourquoi ne voulez-vous donc pas que je vous accompagne à cette cabane du vieux Jacques.

—Non, mon ami, vous froisseriez nos voisins qui comptent sur vous.

—Vous avez à traverser la rivière et la glace est bien mauvaise. Je ne vous verrai pas partir sans inquiétude.

—Pourquoi ces craintes chimériques, puisque mon père m'accompagne?

—Il est bien vieux.

—Mais "Castor" ne l'est point.

—Ce n'est qu'un chien.

—Qu'avez-vous donc, ce soir? Vous savez pourtant que le danger, si danger il y avait, ne m'effraie point.

—Je sais que vous êtes une vaillante fille, une vraie canadienne... Cependant, pour me rassurer, dites-moi que vous prendrez garde.

—Tant que vous voudrez. Et sur ce, bonsoir

....

....

Bienveillants lecteurs, aimables lectrices, vous avez pris sans aucun doute plus d'une fois le chemin de la Bonne Ste-Anne de Beaupré. Si de nouveau votre dévotion à la grande thaumaturge vous porte à renouveler votre pélérinage et que vous soyez amateurs de la belle et grandiose nature, suivez le conseil que voici: rendez-vous à deux milles plus bas, à la grande rivière Ste-Anne, où vous trouverez bon gite, bonne table et un guide sûr qui vous conduira aux Sept Chûtes.

La rivière Ste-Anne est la ligne de démarca-

tion à son embouchure entre les paroisses de Ste-Anne de Beaupré et St-Joachim, à l'est, et St-Joachim et St-Féréol au nord, dans les montagnes. Ce sont même les habitants de St-Joachim qui ont fourni les premiers colons de St-Féréol en établissant leurs fils sur l'extrémité de leurs terres, ce qui explique que celles-ci n'aient pas une profondeur d'une lieue et demie, comme dans toutes les autres paroisses de la seigneurie de Beaupré!

A quelques arpents de la rivière Ste-Anne, on rencontre une première cascade. Au pied, dans un immense bassin, on y prend de jolis saumons.Cette partie de la rivière est propriété privée, et la pêche ne rapporte pas un revenu considérable à son heureux propriétaire, puisque, de son propre aveu, chaque saumon pris lui coûte en moyenne une dizaine de louis, fantaisie, plaisir de millionnaire.

Plus loin, à une demi-heure de marche, trois chûtes, ou plutôt trois nouvelles cascades, encadrées dans un paysage des plus agrestes, charment votre regard. La troisième, en montant, est la plus considérable, et la plus remarquable surtout. Les eaux de la rivière coulent entre deux murailles à pic, taillées dans le roc vif, assez élevées et si rapprochées, que l'on peut sautèr de l'une à l'autre.

La tête vous tourne et le vertige s'empare de vous en regardant couler quelques instants, avec la rapidité du torrent, ces eaux blanches d'écume.

En temps de sécheresse, les abords de la rivière se découvrent et laissent à sec de beaux bassins naturels remplis de truites. Mais ne vous y attardez pas cependant, et observez bien l'état du ciel au nord; car pour peu que vous négligiez ce conseil et que le plaisir de la pêche vous absorbe, cerné tout-à-coup par les eaux de la rivière qu'auront grossies un orage lointain, le flot augmentant vous entraînera dans l'abîme sans qu'il soit humainement possible de vous secourir.

On raconte encore à la veillée la fin dramatique d'un respectable citoyen de St-Joachim qui périt de cette façon sous les yeux de son fils, il y a quelque cinquante ans. Celui-ci s'était mis à la poursuite d'un gibier dans le bois environnant. En retournant sur la berge de la rivière, il constata que l'eau avait coupé la retraite à son vieux père. En vain tenta-t-il les efforts les plus désespérés, ...il le vit bientôt disparaître dans les flots pour toujours.

Encore plus loin, à une lieue en amont, trois chutes plus considérables, celles-ci dans l'endroit de la paroisse de St-Féréol appelé "La rivière des Roches", forment le complément des Sept Chutes de la rivière Ste-Anne.

Sans nous perdre dans une description longue et imagée, qui serait du reste au-dessus de nos forces, nous nous bornerons à inviter le touriste à visiter ces parages; il y trouvera, à côté de la nature mignonne et coquette, un spectacle plein de grandeur et de majesté.

Pour l'intelligence des faits qui vont suivre, les quelques explications qui précèdent seront suffisantes.

Le lendemain du jour dont il a été question dans la première partie de ce chapitre, tout monde avait été matinal à la ferme du père Bolduc.

Tandis que Michel de la Muette s'enfonçait dans les bois à la poursuite d'un orignal que les voisins lui avaient signalé la veille, Marie-Louise, conduite par son père et le fidèle "Castor", chaussait la raquette et se dirigeait vers la cabane à sucre du vieux Jacques, un des garçons de la ferme.

A cette saison de l'année — la mi-avril — les chemins ordinaires dans cette partie du pays les roulements s'accentuaient et prenaient des encore un peu la même chose de nos jours.

Placée dans la paroisse de St-Joachim, il ne restait d'autre alternative pour se rendre à l'érablière du vieux Jacques que de traverser la rivière sur la glace, quelques pas plus haut que la troisième chute.

Le père Bolduc remarqua bien la couleur jaune de la rivière; mais la gelée du matin l'avait raffermie, et c'est sans aucune appréhension que, dans l'après-midi, il permit à sa fille, suivie de "Castor" de prendre seule le chemin du logis.

Marie-Louise cotoya la rivière pendant quelques instants. Pensive, rêvant à son bien-aimé,

à la douleur d'une séparation prochaine, elle était étrangère à tout ce qui l'entourait. Elle ne remarquait pas même les allures singulières, inquiètes de son chien, et certains craquements qui se faisaient entendre à ses côtés.

Un coup de feu retentit dans la montagne.

Des échos s'emparèrent de cette détonation pour la renvoyer aussitôt avec un bruit croissant sur les murailles de granit. En sorte que ce modeste coup de fusil prit en quelques secondes les proportions d'une décharge d'artillerie.

—C'est mon bien-aimé qui revient de la chasse! se dit Marie-Louise. Il va nous rejoindre. Que je suis heureuse, il va m'acccompagner.....

La jeune fille n'eût pas le temps de compléter sa pensée. Le phénomène — phénomène de la débacle, le lecteur l'a déjà deviné—suivait sa marche régulière.

Ce furent d'abord des crépitements semblables à une fusillade de guerre, puis le bruit grandit et s'enfla peu à peu.

Déjà dans la gorge et le long des murailles, les roulements s'accentuaient et prenaient des proportions terrifiantes.

—Mon Dieu! je suis perdue! s'écria la jeune fille.

En ce moment, le bruit s'était centuplé. On eut dit le heurt de cent tonnerres. Dans l'intervalles des détonations, qui ressemblaient aux décharges de canons, on percevait des mugissements étranges.

Tout-à-coup, le vacarme brutal s'éleva jusqu'au paroxysme et la jeune fille vit tourbil-

lonner des morceaux de glaces rompues qui se formaient en colonnes et se tassaient à mesure, avançant dans le sens de la rivière, menaçantes, terribles!

Marie-Louise comprit alors tout le péril.

Par malheur elle se trouvait en ce moment sur un sentier étroit, près des murailles, dans l'impossibilité de fuir.

D'ailleurs que pouvait une enfant, une faible jeune fille de 20 ans? Il n'y avait pas dans sa jeune âme assez de décision pour agir énergiquement et prendre résolument un parti.

Elle se jeta à genoux en criant: Bonne Ste-Vierge, sauvez-moi! O ma mère, qui êtes au ciel, priez pour moi!

Les glaces se heurtèrent bientôt à une roche bizarre qui surplombait la muraille de droite et une partie de cette masse tourbillonnante dans l'abîme. On entendit quelque chose de semblable à un hurlement sinistre, inoui, sans nom! Puis il y eût un instant de silence solennel, tel qu'il n'aurait pas été plus profond si la terre eut été réduite en poussière: ce qui restait de la débacle venait de s'arrêter sur les murailles et d'obstruer le canal de la rivière.

En jetant ses regards en amont, Marie-Louise aperçoit de nouveaux morceaux de glaces isolées qui semblent s'attirer les unes vers les autres, se réunissaient et centuplant ainsi l'effroyable fléau. Alors elle se sent saisie par le vestige. L'abîme qui est devant elle l'attire. L'idée lui

vient qu'elle va être frappée horriblement et que sa mort sera précedée de tortures affreuses.

—Pourquoi résisterai-je? pense-t-elle, je suis perdue!

A l'instant même en effet, de nouveaux morceaux de glace arrivent et passent si près, qu'elle est renversée par l'air déplacée. Elle a vu la mort prête à la saisir; mais il lui reste une minute de répit. Le gros de la débacle n'est pas encore là. Elle se relève. Elle ose même regarder en face l'ennemi qui va l'emporter. Tout est confusion devant elle. Mais c'est maintenant à chaque seconde que passent à ses côtés d'énormes banquises qui se brisent sur les murailles, balaient celles déjà amoncelées et tombent avec fracas dans la chute.

Qu'elle soit touchée seulement et elle est morte. Elle entend retentir en même temps à côté d'elle des hurlements affreux comme on dit qu'ils s'en échappe du fond de l'enfer, auxquels se joignent les gémissements de son chien. Il lui semble que toutes les forces désagrégées de de la nature s'abattent sur elle pour l'engloutir.

Cette fois, la terreur l'envahit toute entière et elle s'y abandonne. Ses bras, ses mains, ses lèvres s'agitent en un tremblement convulsif. Encore un peu, et ses jambes sans force se déroberont sous le poids de son corps.

Elle envoie une dernière pensée à tous ceux qu'elle aime. Elle donne son cœur à Dieu et elle recommande son âme à la divine Marie. C'en est fait la mort est là.

Un cri suprême s'échappe instinctivement de ses lèvres; elle se cache le visage de ses deux mains pour ne pas voir arriver la mort et..... elle se sent saisir avec une force surhumaine et emportée!

—Ah! mon Dieu! ayez pitié de moi! s'ecrie-t-elle.

Alors au milieu du formidable bruit, une voix haletante résonne à ses oreilles.

—Ne résistez pas! Ne résistez pas!

Une lueur d'espoir a brillé dans son âme; elle a reconnu la voix de son bien-aimé.

—Sauvé par lui ou mourir ensemble! murmura-t-elle.

....
....
....

En effet, c'était bien Michel qui avait tiré le coup de feu dont les échos s'étaient répercutés aux oreilles de Marie-Louise.

Le jeune homme et ses compagnons de chasse avaient en vain battu tout le jour les environs à la recherche de l'orignal signalé.

Rèndu sur une éminence qui domine le cours de la rivière, poussé par un secret pressentiment Michel, qui s'était séparé des autres chasseurs, s'arrête et promène ses regards sur les alentours. C'était au moment où de sourds craquements annonçaient l'approche de la débâcle. Il aperçoit Marie-Louise et il comprend qu'elle est perdue s'il n'arrive à temps. Alors on le vit descendre de la montagne dans une

course désordonnée, sans se soucier des sentiers et des obstacles. Il atteint le côté opposé de la rivière. Il lui faut la traverser pour secourir la bien-aimée de son cœur. Il jette loin de lui fusil, raquettes, tout ce qui peut le gêner dans ses mouvements, s'engage sur les glaçons mouvants et enlace de son bras droit la jeune fille au moment où elle va tomber dans le précipice. Une branche d'arbre lui permet d'atteindre une infructuosité de la muraille avec son précieux fardeau où "Castor", très prudent de sa nature, a déjà trouvé place.

Cependant la débacle continuait et faisait rage. Mille projectiles, troncs d'arbres, blocs de glace, monceaux de neige se détachant des bords de la rivière tombent, rebondissent, s'écrasent, se heurtent, se brisent, se renouvellent et sillonnent rageusement la rivière.

Chaque seconde est accompagnée d'un coup sourd d'un déchirement effroyable. Le bruit, qui paraissait arrivé à son paroxysme, grandit, grandit toujours. Le précipice est là sous les yeux des deux enfants. Il suffit d'un fêtu pour les y pousser.

En se hissant dans l'espèce de niche qui va leur offrir le salut pour quelques instants, une branche de l'arbre, en se rompant, a frappé Michel au front et le sang lui coule sur les yeux. Du revers de sa manche il s'essuie. Il est frappé de nouveau par une pierre, et l'émotion, le coup reçu et le désordre des éléments le troublent. Ses forces sont à bout.

Que va-t-il se passer?

Mais c'est une nature énergique que celle du sauveur de Marie-Louise. Il se raidit contre la douleur; il chasse par la force de sa volonté le sentiment de défaillance qui est près d'envahir son âme et il se prépare à la lutte. Il regarde avec effarement autour de lui. Hélas! le danger est grand. Aura-t-il la force de le vaincre?

—Oh! sauvez-moi! murmure en ce moment la jeune fille qui s'est instinctivement suspendu à son bras.

—Je suis ici pour cela! répondit-il en souriant afin de rassurer sa compagne, n'ayez pas peur.

—Entendez-vous? Michel, c'est la fin du monde!

—Voyons, écoutez-moi, soyez courageuse ou nous sommes perdus tous les deux. Obéissez-moi surtout.

—Vous obéir?

—Oui. Tenez, faites comme "Castor" que son instinct sert mieux que mon intèlligence. Imitez-le et blottissez-vous comme lui près de la muraille, comme si vous vouliez enfoncer le rocher.

—Et vous?

—Si la glace revient, je saurai bien l'éviter.

La jeune fille obéit.

Michel achevait à peine de prononcer les derniers mots, quand ce fut au-dessous d'eux un as-

sourdissement épouvantable. Involontairement, Marie-Louise se dressa sur ses genoux et fit le signe de la croix.

—Pour l'amour de Dieu, s'écria le jeune homme, renfoncez-vous, ne bougez pas, il y va de la vie!...

En ce moment paraissait à l'effleurement de la niche et hurlaient, des blocs de glace, des arbres dont les branches se cassaient en se heurtant aux aspérités de la muraille. ...

A chaque bruit plus saillant, Michel et Marie se figurent que leur dernière minute a sonné.

Il avait pourtant une âme ferme, ce jeune soldat; car, à diverses reprises, il serra chaudement la main de sa compagne pour lui inspirer un peu de courage.

Et les rugissements de la débacle les enveloppaient toujours. Cela ne cessait pas. On ne se figure pas, sans l'avoir éprouvé, combien le temps est long dans un danger.

Que faire cependant? La mort dans une catastrophe pareille exaspère Michel que les balles ont épargné tant de fois sur le champ de bataille. Il est jeune, fort et brave; il a près de lui la femme qu'il aime et qu'il doit épouser ; le bonheur lui sourit, toutes raisons suffisantes pour ne pas renoncer à l'espérance.

Dans son âme d'artiste cependant, il ne peut s'empêcher d'admirer la grandeur du spectacle qu'il a sous les yeux, et un moment il s'écrie:

—Dieu que c'est beau et triste à la fois!...

Une dernière masse de glaçons vient de se précipiter dans l'abîme et il ne reste plus bientôt au-dessous des deux jeunes gens que les eaux bouillonnantes de la cataracte.

Sauvés de la débacle, la position de Michel et de Marie n'en était pas moins encore précaire et périlleuse. En effet on se rappelle que la muraille était taillée à pic et que l'eau de la rivière gonflée leur coupait la retraite de tous les côtés. Restait un seul moyen de salut: atteindre le sommet du rocher. Mais comment grimper sur ce roc sans un secours prompt et efficace? Ce secours viendrait-il? S'il ne venait pas, c'était des souffrances sans nom, le froid, la faim, le désespoir, une mort plus affreuse que celle dont ils étaient menacés tout à l'heure.

Michel avait bien pendu à sa ceinture une corne, espèce de conque dont se servent les chasseurs pour s'appeler dans les bois; mais à quoi lui servira-t-elle? A supposer qu'il y ait un être humain dans les environs, entendra-t-il ses appels au milieu du bruit de la chute?

Toute précaire qu'elle soit, Michel n'a pas le droit de négliger cette dernière planche de salut. Pendant une heure, il renouvelle en vain ses appels. Ce qui ajoute à son désespoir, c'est qu'à l'endroit où ils se sont réfugiés, il est impossible de les apercevoir de la rive, et que les personnes qui se mettront tôt ou tard à leur recherche, à moins d'y être conduites par un miracle, passeront auprès d'eux sans les trouver.

Le miracle se fera-t-il?

Marie-Louise cependant grelottait dans ses habits trempés. Bientôt la fièvre la gagne et elle a des hallucinations. Elle se croit à l'église du village et elle entend le son joyeux des cloches. Le prêtre bénit son union avec Michel, et elle est heureuse.

—Mon bien-aimé, dit-elle, nous ne nous quitterons plus. La sainte Vierge est bonne et elle a exaucé nos vœux puisqu'elle nous a donnés l'un à l'autre. Oh! nous l'aimerons bien, n'est-ce pas?... Que nous serons heureux!..... Dis, veux-tu? Nous lui élèverons dans le bocage, près du pont, un magnifique oratoire. A la saison nouvelle, quand la terre reprendra son manteau de verdure, à l'heure où la nature semble se réveiller, que le rossignol égrène ses notes les plus douces, tous les deux, la main dans la main, la joie au cœur, la chanson aux lèvres, nous irons la remercier!...

Puis elle parut s'affaisser, un tremblement convulsif parcourut tous ses membres charmants et elle s'évanouit.

Il nous serait impossible de peindre le désespoir du jeune homme en face de son impuissance. Il se demanda s'il ne valait pas mieux prendre dans ses bras cette enfant qu'il aimait et se précipiter avec elle dans l'abîme afin de mettre un terme à ses souffrances. Mais Michel était chrétien et cette pensée mauvaise ne fit que passer dans son esprit..

—Non, se dit-il, ce serait un crime qui me séparerait pour l'éternité de mon Dieu et de cette ange de vertus.

Il se mit à prier et un peu de calme entra dans son âme. La pensée lui vint de s'adresser à la Bonne Ste-Anne qui, alors comme aujourd'hui, était en grande vénération au Canada. Il fit un vœu et il attendit, la tête plongée dans ses mains et abîmé dans ses douloureuses réflexions.

Tout-à-coup il entendit un coup de feu. L'écho de l'explosion arriva bien faible à son oreille; mais sans doute que le bruit de la cataracte en affaiblissait l'effet et que cette détonation pouvait bien partir de bien près. Il saisit sa corne et lança plusieurs appels désespérés.

Une seconde explosion retentit et il crut distinguer le cri de plusieurs voix humaines. Il réunit toutes les forces de ses poumons et renouvela ses appels.

Quelvues instants après, son nom prononcé au-dessus de lui d'une voix de stentor lui fit relever la tête, et il aperçut la bonne figure du vieux Jacques.

—Sauvés! Merci, Bonne Ste-Anne! s'écria-t-il.

Des cordes étaient indispensables pour les hisser et les sortir de leur dangereuse position. Le vieux Jacques heureusement, en homme de précaution, avait eu le bon esprit de s'en prémunir.

Voici ce qui était arrivé. En entendant le bruit de la débacle, le père Bolduc et le dévoué vieux Jacques, inquiets à bon droit, s'étaient empressés d'accourir au secours de Marie-Louise. La distance à parcourir, l'exploration de

deux rives de la rivière expliquent qu'ils ne soient arrivés plus tôt sur le lieu du danger.

Une heure après, la jeune fille était transportée à la ferme toujours évanouie. Grâce à sa jeunesse et à sa bonne constitution, grâce aussi aux bons soins du chirurgien Arnoux, que l'on fit descendre de Québec, Marie-Louise, après avoir secoué une forte fièvre était sur pied un mois après, et pouvait vaquer de nouveau à ses devoirs de maîtresse de maison.

Les troupes dispersées dans les campagnes avaient été rappellées à Québec vers la fin d'avril. Michel demanda et obtint la permission de prolonger son séjour à la ferme jusqu'à la convalescence de sa douce fiancée.

La veille de son départ, la gentille malade était étendu sur une chaise longue entre son père et son fiancé. Les senteurs printanières, ces odeurs de verveine et de lilas en fleur qu'apporte le mois de mai, entraient par la fenêtre ouverte et venaient caresser le visage pâle et amaigri, mais toujours charmant, de la jeune fille.

Une espèce de langueur maladive, mais qu'augmentaient le spectacle de cette belle nature à son réveil et les exhalaisons de la brise du soir, rendait la jeune convalescente mélancolique et rêveuse.

Son père et Michel se taisaient.

—Mon ami, fit tout-à-coup Marie-Louise, c'est demain que vous nous quittez définitivement?

—Oui, ma douce fiancée.

—Ce départ est irrévocable? Il le faut?

—Mon congé est expiré. Je ne pourrais d'ailleurs le prolonger sans lâcheté, puisque l'ennemi s'approche.

—Je vous aime trop, mon ami, pour vous engager à forfaire à l'honneur. Partez, puisqu'il le faut, mais je suis bien malheureuse...

—Je pars, Marie-Louise, mais avec la grâce de Dieu, je reviendrai.

—Hélas! je ne voudrais pas vous enlever votre courage, Michel; mais il me semble que je ne vous reverrai plus que là-haut.

Et la jeune fille indiqua le ciel de sa main diaphane.

—Chassez ces pensées amères et importune mon adorée, reprit le jeune homme. Je sais bien que la lutte sera terrible, que l'ennemi est plus fort que jamais; mais pourquoi désespérer avant le temps? A Carillon, la lutte aussi était désespérée, et pourtant j'en suis revenu...

—Oh! mon ami, que vous dirais-je? Ce n'est pas pour vous que je crains. Quelque chose me dit que vos jours ne sont pas en danger.

—Douteriez-vous de ma fidélité?

—Je ne vous fais pas cette injure. Et pourtant, à la pensée que vous allez vous éloigner, je sens un déchirement dans tout mon être parce que j'ai la conviction que je ne vous reverrai plus.

—Que craignez-vous donc? Vous voilà sauvée, puisque le bon chirurgien Arnoux, l'ami de votre père, répond de vous.

—Ma chère enfant, fit le père Bolduc, tu es encore bien faible, et tu le sais, les convalescents sont un peu chimériques. Chasse ces sombres pensées qui ne sont que la conséquence de cet état de faiblesse.

—Oui, Marie, chère Marie, écoutez la raison qui parle par la bouche de votre père et ramenez sur vos lèvres ce sourire qui fait notre bonheur à tous les deux.

—Je le veux bien, mes chéris, reprit la jeune fille en souriant avec effort. Aussi bien, je ne veux pas que vous emportiez un triste souvenir de votre fiancée.

—Oui, mes enfants, dit le père Bolduc, les adieux les plus courts sont toujours les moins douloureux. Michel part au lever du jour et il tient à ne pas troubler ton repos, ma fille... Mon fils, ajouta-t-il en s'adressant au jeune homme, embrassez pour la première fois votre fiancée, je vous le permets...

Michel, ému et ravi en même temps, posa ses lèvres sur le front pur de la jeune fille.

—Adieu! ou plutôt au revoir, ma douce fiancée! dit-il.

—Adieu! répondit Marie-Louise, et revenez bien vite, s'il plaît à Dieu. Mais quoiqu'il arrive, Michel, à vous pour toujours!

Le lendemain, au lever de l'aurore, le jeune officier, conduit par le père Bolduc, prenait le chemin de la ville.

VII

La campagne de 1759 s'annonçait décisive et fatale pour la Nouvelle-France.

M. de Montcalm ne se faisait pas illusion sous ce rapport; car, dès le mois de novembre précédent il adressait au ministre en France la lettre suivante:

"La situation de la colonie, écrivait-il, est des plus critiques; la paix est nécessaire. Les Anglais ont eu, indépendamment de leur armée de Louisbourg, trente mille hommes pour agir au Canada..... Nous n'avons que huit bataillons, douze cents soldats de la colonie; le surplus dans les forts de la Belle-Rivière. Les Canadiens pourront fournir trois mille hommes pour toute la campagne; cependant nous n'en

avons eu cette année que douze cents en campagne..... Les Canadiens, bons pour des courses, ne savent pas rester cinq mois en campagne; les sauvages encore plus. J'écris la vérité comme citoyen, résolu de m'ensevelir sous les ruines de la colonie.

Nous avons raconté ailleurs cette campagne de 1759, lutte homérique, combat d'une poignée de Titans contre un ennemi, non sans valeur et dix fois plus nombreux, drame en 2 actes dont le premier se termina par une défaite au mois de septembre 1759 et le second par une éclatante victoire au mois d'avril 1760. Qu'il nous suffise aujourd'hui de rappeler en quelques mots les faits saillants auxquels se trouve mêlé l'humble récit consigné dans ces pages.

Michel de la Muette ne fit que passer à Québec et se rendit à Carillon pour rejoindre son régiment et celui de la Reine chargés, sous les ordres de Bourlamaque, d'arrêter la marche de l'armée ennemie, commandée par le général Amherst.

Cependant l'avant-garde de la flotte anglaise mouillait à l'île aux Coudres le vingt mai et n'était ralliée à cet endroit par le gros de la flotte, composée de trois cents voiles, portant douze mille hommes de débarquement, aux ordres de Wolfe, Monckton et Townsend, que le 23 juin.

A Québec, le gouverneur de Vaudreuil se préparait à bien recevoir l'ennemi. Par un ordre

général donné le dix juin, M. de Ramezai fut chargé de commander la garnison, composée de six cents miliciens. L'artillerie était placée sous les ordres de M. le Mercier et les vivres déposées aux endroits les plus commodes.

M. Vauquelin eut le commandement des quelques vaisseaux en état de combattre et il fut entendu qu'à mesure que ceux-ci deviendraient inutiles, les équipages grossiraient la garnison et aideraient au service des batteries.

M. de Montcalm, qui était à Montréal, revint à Québec, le vingt-deux mai et M. de Vaudreuil le vingt-cinq. Le vingt-neuf, M. de Lévis amena les régiments de la Sarre, Royal-Roussillon, Languedoc, Guyenne et Béarn.

Nous ajouterons pour mémoire que l'armée du général Amherst était victorieuse sur toute la ligne.

On appela aussitôt toutes les milices au camp retranché de Beauport.

Le père Bolduc ne fut pas le dernier à répondre à l'appel, suivi de tous les hommes valides de la Côte de Beaupré.

Le vingt-cinq juin, la flotte anglaise arriva au bas de l'île d'Orléans et le vingt-sept, elle débarqua une partie de ses troupes vers le haut de la paroisse St-Laurent. Le 31 juin, la moitié des troupes ennemies traversa à la pointe Lévis, vis-à-vis Québec.

Le douze juillet, dans la nuit, cinq mortiers et dix grosses pièces de canon ouvrirent un feu

BIBLIOTHECA

très-vif sur les maisons de la ville qui, pendant deux mois, ne se ralentit pas un seul instant.

Le trente; un vaisseau de soixante canons et deux frégates de vingt s'embossèrent vis-à-vis la gauche des retranchements français de Beauport. Les ennemis démasquaient en même temps sur les hauteurs du Sault Montmorency, du côté de la paroisse de l'Ange-Gardien, un peu en bas de l'endroit où se trouvent aujourd'hui comme un monument de l'ineptie humaine les piliers du pont suspendu qui s'abîma dans la chute avec trois personnes, une nouvelle batterie de vingt canons et de six mortiers.

En même temps, les Anglais tentaient un mouvement agressif vers la droite du camp français, contre les postes de M. de Repentigny.

M. de Vaudreuil, à la tête des troupes des gouvernements de Québec et de Trois-Rivières, commandait à la droite du camp, près de la rivière St-Charles; M. de Montcalm au centre avec M. de Senezergues et les cinq bataillons; à la gauche, près de la chute, M. de Lévis avec les soldats de marine, les miliciens de Montréal, les volontaires à pied et à cheval.

C'était donc M. de Lévis qui avait à soutenir le fort de l'attaque.

En voyant le mouvement des ennemis, il dépêcha immédiatement les volontaires de Duprat avec les grenadiers de Royal-Roussillon, qui furent rappelées une heure après, les Anglais

ayant jugé plus prudent de s'embarquer dans leurs chaloupes pour rallier les vaisseaux.

"Sur les quatre heures, dit Ferland, les berges commencèrent à se rapprocher de leurs vaisseaux échoués. L'artillerie ennemie faisait un feu terrible sur la gauche, qui se tînt dans ses retranchements. Vers 5 heures, le sieur de Bougainville eut ordre de conduire à la gauche les piquets de Royal-Roussillon, Guyenne et Languedoc; les deux premiers bataillons y marchèrent aussi dans le même temps, la marée étant basse. De leur côté, les Anglais s'ébranlèrent ; leurs troupes campées près de Montmorency descendirent en colonnes, passèrent à gué au-dessous du saut et vinrent se joindre à celles de la pointe Lévis, qui débarquaient sous la protection de leurs frégates, et se rangeaient en bataille. Onze compagnies de grenadiers et quatre cents volontaires s'avancèrent pour attaquer une redoute que M. de Lévis venait d'abandonner, gravirent une partie de la hauteur, et montèrent courageusement vers les retranchements. Alors commença le feu des Français; de part et d'autre l'on combattait courageusement, lorsqu'une grosse pluie, accompagnée de tonnerre et d'un vent violent, vint interrompre le combat."

M. de Montcalm arrivait en ce moment sur le théâtre de l'action avec une partie des troupes de la droite. Michel, arrivé la veille de Montréal pour annoncer la perte du fort Niagara, accompagnait le général en qualité d'ordonnance.

Dès que l'orage fut passé, les Anglais se retirèrent, partie dans les berges, partie au-delà de la rivière Montmorency, après avoir mis le feu aux frégates embossés près de la côte.

L'ennemi avait perdu six cents hommes et tiré trois mille coups de canon, sans compter les bombes et les grenades.

Tel est, en peu de mots, ce brillant fait d'armes connu dans l'histoire sous le nom de "bataille de Montmorency."

....
....

Au commencement du mois d'août, fatigué, humilié de se voir tenu en échec devant Québec par une poignée de braves, comparativement aux forces dont il disposait, Wolfe prit la résolution de s'illustrer par de faciles et glorieux exploits.

Le 4 au matin, à l'aurore d'un beau jour d'été, un vaisseau armé partait de la rade renfermant dans ses flancs tsois cents montagnards écossais et grenadiers anglais, sous le commandement du major Gorham, spécialement chargé de ravager les deux rives du fleuve, mais plus particulièrement les établissements de la côte nord, de la Malbaie au saut Montmorency.

Gorham débarqua ses troupes à la Baie St-Paul et fut chaudement reçu par quelques valétudinaires canadiens qui se défendirent pendant deux heures dans des retranchements dont

on voit encore de nos jours les derniers vestiges, et qui se retirèrent ensuite dans les bois.

Peu touchés d'un tel courage, les Anglais brûlèrent le village et se rendirent ensuite à la Malbaie, où ils détruisirent également toutes les habitations laissées à la garde des femmes, des enfants et des vieillards de quatre-vingts ans pour permettre aux hommes valides de se rendre au camp de Beauport.

Afin de se conformer aux ordres qu'il avait directement reçus de Wolfe, Gorham détacha deux compagnies de grenadiers et une compagnie de montagnards écossais, sous les ordres du capitaine Malcolm Fraser, pour brûler les établissements de la Côte de Beaupré.

Ce détachement s'embarqua dans trois chaloupes, espèce de baleinières, le 15 août. Un tion: une des chaloupes se brisa au commencement des Caps sur les rochers, quelques soldats fort vent du sud-ouest mit en danger l'expédise noyèrent et la plus grande partie des poudres se trouva avariée. Une compagnie de montagnards d'Ecosse fut ainsi obligée de prendre la voie de terre.

Nous avons raconté dans le "Château de Beaumanoir" comment le curé de St-Joachim, M. de Portneuf, un vaillant, fut massacré à la tête des vieillards et des enfants par les soldats de cette compagnie, l'incendie de toutes les habitations du Petit Cap au Sault Montmorency.

A la ferme du père Bolduc, Marie-Louise était restée à la garde d'une vieille tante.

Le jour où la lueur des incendies lui apprenait la marche des troupes anglaises par la Côte, signalée du reste depuis quelque temps, elle suivit dans les bois ses voisines, les vieillards infirmes et les petits enfants.

Nous disons "vieillards infirmes" et "petits enfants" à dessein, parce que, quoique dans son appel aux armes, le gouverneur ne désignât que les hommes de 20 à 60 ans, l'on vit des vieillards de 94 ans et des enfants de 13 années se présenter au camp de Beauport et revendiquer l'honneur et le droit de prendre part à la défense de la patrie.

Les habitants de la Côte de Beaupré vécurent dans la forêt jusqu'au mois d'octobre.

Cependant on était sans nouvelles et sans nourritures depuis trois jours. La faim, cette souffrance sans nom, se faisait cruellement sentir. Qui va se risquer pour aller à la découverte et s'assurer du départ des troupes? Personne n'ose, tant on redoute cet ennemi, ces Anglais aux habits rouges ou au costume bizarre et sauvage qui brûlent, massacrent tout sur leur passage. Qui donc viendra au secours de ces mères infortunées qui voient agoniser sur leurs genoux leurs petits enfants chéris?

Marie-Louise est la plus forte et elle se dévouera; sa nature bonne, et vaillante tout à la fois, s'émeut à la vue de ce spectacle.

Un peu avant la chute du jour, accompagnée seulement d'un petit garçon d'une douzaine d'années, armé d'un fusil, Marie-Louise se rend sur le côteau qui avoisine le chemin royal, qui était alors bordé de grands sapins.

Le silence sépulcral règne aux alentours et la confirme dans sa conviction que les troupes sont parties.

Blottis dans un fourré, la jeune fille et l'enfant écoutèrent pendant quelque temps. Tout-à-coup Marie-Louise vit se lever son jeune compagnon et, avant qu'elle put se rendre compte de son intention, épauler son arme et faire feu.

Un cri de rage répond à la détonation et elle entend un bruit de branches cassées.

—Malheureux! qu'as-tu fait! s'écrie la jeune fille, vite, fuyons!

Je voulais en descendre un de ces Anglais maudits, ces ennemis de la foi (1) qui brûlent nos maisons répondit l'enfant.

Au même instant, Marie-Louise fut saisi par deux mains brutales qui la terrassent. En tombant, elle se frappe la tête sur un tronc d'arbre et perd tout sentiment.

L'enfant a réussi à s'échapper et ...donne l'alarme; mais que peuvent de pauvres femmes et quelques vieillards infirmes contre un pareil attentat? Hélas! ils n'ont pour forces que leurs armes et leurs prières!

....

....

En reprenant ses sens, Marie-Louise constata qu'on l'avait transportée dans la grande cuisine de la ferme. Une bougie fumeuse posée dans le goulot d'une bouteille éclairait seule la salle d'une lueur blafarde. Une vingtaine de soldats, étendus sur le plancher, dormaient dans des poses plus ou moins pittoresques, la tête sur le havresac, le fusil à la portée de la main.

Au bruit que fit la jeune fille en se levant, un jeune cornette sortit de la pièce voisine et lui adressant la parole:

—Comment vous trouvez-vous? dit-il dans un français assez intelligible.

—Hélas! je suis brisée, répondit-elle. Monsieur, compte-t-on me retenir ici bien longtemps? ajouta-t-elle. Puis-je aller rejoindre les miens, qui doivent être dans une inquiétude mortelle?

—Entrez d'abord dans la pièce voisine; le commandant désire vous parler.

Marie-Louise obéit.

A la table auprès de laquelle la jeune fille avait passé tant de soirées délicieuses entre son père et Michel, était assis un vieil officier à la mine rebarbative qui lui indiqua un siège de la main et l'invita brutalement à s'asseoir. Il la couva quelques instants de son œil gris, tandis qu'elle baissait le regard sous le feu de ces prunelles rien moins que bienveillantes. On eût dit la douce colombe sur le point de tomber dans les serres du vautour.

D'une voix rendue rauque par l'habitude du commandement et l'abus sans doute des liqueurs fortes, comme semblait l'annoncer du moins l'enluminure de son appendice nasal, l'officier dit à Marie-Louise:

— Vous êtes libre de vous en aller, mais à une condition; nous savons que cette partie du pays est semée d'embuscades et nous voulons en finir avec tous ces guet-à-pens. Vous allez nous servir de guide pour nous aider à surprendre les hommes qui se sont réfugiés dans les bois.

La jeune fille garda le silence.

—M'avez-vous entendu? reprit l'officier en fronçant le sourcil. Je veux savoir où sont réfugiés ceux qui ont tiré ce soir sur mes hommes. Un de nos officiers sur lequel nous fondions les plus belles espérances a été tué et j'entends faire payer chèrement son assassinat.

—Je ne suis qu'une faible femme, répondit Marie-Louise, mais ne me croyez pas assez lâche pour trahir la retraite de mes compatriotes. Vous pouvez me torturer, me tuer, je ne dirai rien.

—Prenez garde de me pousser à bout, reprit l'officier en se levant. On ne se rit pas impunément de mes menaces. Encore une fois, nous savons la guerre d'embuches, de guet-à-pens qu'on veut nous faire, nous en avons déjà acquis l'expérience à nos propres dépens. Mais, je vous le jure, les représailles seront terribles.

Et voyant que la jeune fille se taisait de nouveau.

—Vous refusez? s'écria-t-il en frappant du poing sur la table, tant pis pour vous, vous l'aurez voulu...

—James, continua-t-il en s'adressant au jeune cornette, éveillez nos hommes et livrez-leur cette jeune fille.

—Ah! par pitié! pour l'amour de Dieu, au nom de votre femme, de vos enfants, si le ciel vous en a donnés, ne me livrez pas ainsi à cette soldatesque, et je bénirai votre nom toute ma vie!...

—Voulez-vous nous aider à surprendre les habitants réfugiés dans les bois?

—Non, je ne suis pas capable.

—James, faites votre devoir.

—Mon commandant, fit le jeune officier navré, indigné d'un tel spectacle, ne pourrait-on pas...

—Obéissez! vous dis-je! interrompit d'une voix sans réplique le commandant anglais.

Le jeune homme s'approcha de Marie-Louise, affaissée sur ses genoux, et s'aperçut qu'elle avait de nouveau perdu connaissance.

....

....

....

Toute la nuit, les habitants de la grande rivière Ste-Anne, en prières sous les arbres de la forêt, aperçurent sur la rive du fleuve de gran-

des gerbes de feu monter vers le ciel.

Au lever du jour, ces pauvres femmes et ces vieillards agenouillés virent apparaître une espèce de fantôme voilé dans lequel ils reconnurent Marie-Louise, mais Marie-Louise vieillie de vingt ans, épuisée, presque mourante...

La pauvre victime languit deux ans et mourut dans les bras de son père que les balles anglaises avaient épargné; mais personne ne revit ses traits cachés à tous les yeux par un épais voile noir.

On ajoute que pendant plusieurs années, dans un petit bosquet qui avoisine l'endroit où était située la ferme de l'Oseraie, à l'heure où s'éveillent les roses et se fait entendre le chant du rossignol, on entendait une voie plaintive. C'était, disaient les jeunes filles, la voix de la pauvre morte qui redisait ses malheurs aux échos du vallon.

Michel de la Muette revint au pays où il avait tant aimé avant la mort de Marie-Louise, mais il ne fut reçu que par le père Bolduc.

Le lendemain de la bataille de Ste-Foye, au printemps de 1760, on trouva le cadavre du jeune officier criblé de coups de baionnettes près du moulin Dumont, enseveli sous un monceau de montagnards écossais.

Dans un Yacht

DANS UN YACHT

I

C'était au mois de juillet de l'année dernière.

Fatigué du bruit de la ville et du tracas des affaires, j'avais accepté l'invitation d'un mien ami qui habite un charmant village situé à quelque trente lieues de Québec.

Parti le matin par le convoi de l'Intercolonial, accompagné de mon fidèle "Bismark"—un chien d'arrêt que m'envie plus d'un chasseur — nous recevions tous deux à notre arrivée à X..., le soir du même jour, l'accueil le plus aimable de la part de mon ami que nous désignerons, si vous me le permettez, sous le nom d'Auguste

Villeneuve. Dans la personne de sa jeune femme—que je ne connaissais pas encore et à laquelle il me présenta, je rencontrai les charmes d'une jolie personne jointe aux grâces d'une maîtresse de maison aussi bonne qu'aimable.

Nous donnâmes notre soirée à la causerie et à nos projets d'amusements pendant les huit jours dont j'avais à disposer. Il fut convenu, avant de nous séparer pour la nuit, que dès le lendemain nous irions en excursion à un petit lac qui se trouve à deux ou trois lieues dans les montagnes en arrière de la villa de mon ami.

De bonne heure, le lendemain matin, nous étions en route, et, de ma vie, je ne passai journée plus agréable. Le poisson abonde dans ce joli lac aux eaux bleues, et pour s'y rendre, l'excursionniste rencontre les paysages les plus agrestes, une nature aussi riche que variée.

Mais pardon, lecteur, mes souvenirs m'emportent et je m'arrête heureusement ici; car mon but, en écrivant cette nouvelle n'est pas de vous raconter mes impressions de voyage.

Nous étions de retour au village à la tombée de la nuit, harassés, fatigués de corps, mais dispos d'esprit et enchantés de notre excursion.

Dès neuf heures, en dépit du charmant babillage de madame Villeneuve, et peu habitué du reste aux exercices violents, je bâillais à me briser les mâchoires, quand, après m'avoir raillé un peu sur nos mœurs efféminées des villes, la femme de mon ami me donna mon congé.

Une vieille tante, arrivée pendant notre excursion au lac s'était emparée de ma chambre de la veille; madame Villeneuve s'excusa de me mettre coucher dans le cabinet de travail de son mari.

Auguste vint m'y conduire, et comme il arrive souvent en pareil cas, le déplacement m'ayant enlevé toute envie de dormir, nous nous mîmes à causer.

—Si nous buvions un punch? fit tout-à-coup mon ami. Qu'en dites-vous, journaliste en herbe, terreur future des gouvernements à venir?

—Je dis que l'idée est bonne, répondis-je, et que, par ma foi, si vous êtes aimable, vous allez la mettre tout de suite à exécution.

— Attendez-moi quelques minutes. Je descends le préparer moi-même à l'office; car les domestiques sont couchés.

—Si vous avez besoin d'aide?...

—Pas le moins du monde, merci; un moment de patience de votre part, voilà tout.

—Allez donc, et que Bacchus vous inspire.

Pendant l'absence de mon ami, je fis l'inventaire de sa bibliothèque, tous livres de choix, Car M. Villeneuve, quoique grand propriétaire-cultivateur, possède une nature de lettré et tourne même fort bien un vers.

Tout-à-coup dans le coin poudreux d'un des rayons, à côté d'une bourse élégamment travaillée, j'aperçus un rouleau de papiers manuscrits liés par une faveur rose.

Je ne saurais dire pourquoi ce manuscrit piqua ma curiosité, et sans réfléchir que je me rendais sans doute coupable d'indiscrétion, ou croyant peut-être tomber sur un ouvrage destiné à la publicité, j'enlevai l'attache et je me trouvai en possession de plusieurs lettres portant des dates déjà fort anciennes.

Un grand nombre de ces lettres étaient d'une charmante écriture de femme.

Honteux de mon indiscrétion, j'étais à remettre toutes choses en place, quand Augdste entra portant un énorme bol de punch fumant.

—Ah! je vous y prends donc, monsieur le fureteur dans les secrets d'autrui, s'écria mon ami en déposant son bol sur la table. Pendant que je m'évertue à vous faire du punch, vous cherchez à me ravir les secrets de ma jeunesse!...

—De grâce, mon cher, repris-je en rougissant de ma fausse position, je vous jure que je n'ai pas lu une seule ligne. Ce n'est que par un mouvement irréfléchi, et presque instinctif, que j'ai pu me permettre de prendre ces papiers dans mes mains. Si l'offense...

—Consolez-vous, interrompit Auguste en souriant de mon air embarrassé, vous n'avez été nullement indiscret. D'ailleurs vous êtes assez mon ami pour que je n'aie rien de secret pour vous. Si vous vous croyez réellement coupable envers moi, voici de suite le châtiment: je vous condamne à toutes les lire, ces lettres. Vous qui

écrivez, peut-être y trouverez-vous matière à feuilleton.

—Vous connaissez le proverbe, continua-t-il après quelques instants de silence: "On parle surtout de ceux et de ce que l'on aime!" ...

Ces pauvres lettres sont en quelque sorte l'histoire de mon mariage, et vous ne sauriez croire quel charme elles ont pour moi...

Que voulez-vous! ces papiers me rappellent que la femme qui est aujourd'hui la mère de mes enfants, même avant de me connaître, sans savoir si elle ne consommerait pas le malheur de toute sa vie, était cependant résignée à m'épouser dans le seul but de réparer une spoliation commise par son père au préjudice de ma famille.

Et comme j'ouvrais des yeux étonnés:

—Lisez, fit-il en me passant ces lettres. Si vous avez besoin d'explications, je vous les donnerai en vous racontant ce qui fait suite. 6

Sur ce, bonsoir, cher ami, et ayez la patience d'aller jusqu'à la dernière.

Ce sont ces lettres que je présente aujourd'hui au lecteur, sans y changer un seul iota. Malgré quelques incorrections, je croirais leur enlever quelque chose de leur fraîcheur et de leur originalité!

Plairont-elles autant qu'elles m'ont intéressé?

J'y compte. Fasse le ciel que mon espérance ne soit pas déçue!...

II

Québec, 4 août, 186...

Mon cher Gustave,

Les bons conseils que tu me donnes dans ta dernière lettre m'ont vivement touché. Je comprends qu'il est temps pour moi de dire un adieu éternel à cette vie tapageuse de garçon pour entrer dans le saint état du mariage,—style de l'ami commun Narcisse—.

Te le dirais-je? je vois arriver ce moment avec terreur, et cet effroi est d'autant plus réel, que je ne connais nullement ma prétendu fiancée.

On la dit fort gentille, très bien élevée, ins-

truction solide, cœur d'or, de l'esprit comme une parisienne et..... vingt mille louis de dot, étant fille unique de monsieur son père qui vaut un peu plus que la susdite somme.

Malgré tant d'attraits, mon cher, j'ai peur de tenter la première épreuve. Car si j'allais ne pas lui plaire à la belle et fière Eugénie!—T'ai-je dit qu'elle s'appelle Eugénie?—

Tu as beau me rappeler certains succès de salon, plusieurs de mes conquêtes — amourettes aussi vite formées qu'oubliées,—je puis fort bien, cette fois-ci, littéralement échouer.

Franchement, mon cher Gustave, j'en serais ravi... Pourquoi? dis-tu. Qui sait! peut-être précisément parce que ce mariage m'est imposé par des circonstances dont on n'a pas cru devoir me faire part jusqu'à ce jour.

Du reste, sais-je si elle me plaira cette jeune fille?

Je rêve une charmante blonde, aux yeux noirs, à la taille svelte et élancée, un peu romanesque, mais pas trop, et je me figure qu'on va me présenter pour fiancée une espèce de grosse paysanne aux joues rebondies, le teint haut en couleurs et taillée en gendarme.

Quoiqu'il en soit, je me proposais d'aller te rencontrer aux eaux en compagnie de ta charmante femme, et voilà mon voyage gâté par ce sot projet de mariage.

A quand la noce? me demandes-tu dans ta

lettre. Je ne puis te le dire avant d'avoir "essuyé" une nouvelle entrevue avec ma mère.

Dieu veuille qu'il survienne une cause qui empêche de donner suite à ces tentatives de mariage, et je m'envole vers toi.

Rappelle-moi au souvenir de madame Chèvrefils.

A toi de cœur,

AUGUSTE VILLENEUVE.

III

Québec, 15 août 186...

Mon cher Gustave,

Cette rupture de mon mariage, que je désirais de tous mes vœux dans ma dernière lettre, n'a pas répondu à mon appel. Bien au contraire, l'entrevue que je viens d'avoir avec ma mère m'a complètement décidé à faire les démarches nécessaires à la consommation de ce détestable hyménée.

Je pars demain pour X... où demeure ma fiancée.

Tu me pries de te tenir au courant de cette affaire; je m'exécute avec d'autant plus de plai-

sir que toi, du moins, qui m'aimes tu partageras mes ennuis.

Il est important que tu connaisses au préalable certaines circonstances pour t'expliquer cette persistance de ma mère à vouloir me faire épouser Mademoiselle Eugénie Senneterre.

Il y a deux heures à peine, cette bonne mère me fit prévenir qu'elle m'attendait au salon.

Je soupçonnai à l'instant qu'il s'agissait de la grande question de mon mariage.

Ce me rendis avec empressement à cette invitation, et au regard anxieux que me lança en entrant cette excellente maman, je compris qu'elle redoutait autant sinon plus que moi le résultat de cette entrevue décisive.

—Auguste, mon enfant, me dit-elle de sa bonne voix douce, viens t'asseoir près de moi, nous avons à causer sérieusement.

—As-tu réfléchi, ajouta-t-elle aussitôt que j'eus pris place à ses côtés sur le sofa, as-tu bien pensé au projet de mariage avantageux pour toi dont je t'ai parlé il y a un mois? Eh ! bien, mon cher fils, quelle résolution as-tu prise?

—Ma chère maman, répondis-je en essayant de paraître à l'aise, j'avoue candidement ne m'être encore arrêté à aucune décision que le délai accordé pour faire mes réflexions ne sera expiré que dans un mois.

—C'est vrai, mais des raisons graves—raisons que tu me permettras de taire quant à présent—

n'engagent seules à hâter ta décision. Si ce mariage échoue, mon cher Auguste, et par ta faute, tu pourras t'accuser de m'avoir causé un chagrin qui marquera dans ma vie.

Je sais qu'il te répugne d'entrer dans une vie nouvelle avec une femme que tu ne connais pas; mais ce que tu sais des qualités du cœur et de l'esprit de cette jeune fille peut te rassurer. Du reste ce mariage lui permettra de réparer une spoliation dont son père s'est rendu coupable envers nous.

Et comme je relevais la tête d'un air étonné, ma mère me raconta l'épisode suivant de l'histoire de ma famille.

"Ton grand'père Villeneuve, me dit-elle, fils unique d'un riche armateur, à la mort de son père se trouva possesseur d'une fortune assez considérable pour lui permettre de vivre dans l'opulence, même à la ville. Mais ses goûts étaient modestes et tranquilles, c'est pourquoi il préféra réaliser ses capitaux qu'il plaça dans les banques. Il s'acheta ensuite une magnifique ferme à X... et s'y fixa définitivement avec sa jeune femme.

"Faire cultiver sa ferme, s'occuper d'améliorations industrielles et de découvertes scientifiques, telle fut sa vie pendant un certain nombre d'années.

"Ta grand'maman mourut après un séjour de deux années à X... en donnant le jour à ton père.

"Quelque temps après, M. Villeneuve convola en seconde noce—il épousa une demoiselle Beaulieu—et de ce deuxième mariage naquirent deux filles.

"Cette belle-mère ne fut pas très-tendre pour le fils de son mari, à tel point que ton père fut élevé à la pension.

"Comme tu le sais déjà, l'auteur de tes jours, ton regretté père, étudia le droit et fit jusqu'à sa mort partie du barreau de Québec.

"Tout alla assez bien pendant quelques années, quand, un malheureux jour, ton grand'-père prit à son service un jeune contre-maître habile et insinuant qui réussit à capter sa confiance et à le convaincre qu'il pouvait doubler ses capitaux en peu d'années en faisant la traite des pelleteries sur la côte du Labrador.

"A cette époque, mon cher enfant, la fièvre du commerce des fourrures avait gagné tout le monde.

"M. Villeneuve, fort prudent d'ordinaire, et même un peu avare, quand il s'agissait de questions d'argent, poussé par les conseils de sa femme et par les habiles manœuvres de son contre-maître se laissa gagner avec une facilité qui surprit son entourage, et lança la plus grande partie de sa fortune dans ce genre d'affaires.

"Les premières opérations furent couronnées

d'un succès tel, que l'année suivante ton grand' père engageait le reste de ses capitaux dans l'entreprise.

"La bonne veine ne fut pas de longue durée. Une goëlette, chargée de fourrures, se perdit corps et biens sur l'île d'Anticosti l'automne suivant. Des avances de marchandises faites imprudemment par le contre-maître devenu agent, à des maisons peu sûres ne furent pas remboursées.

"Bref, de désastre en désastre, de catastrophes en catastrophes, en deux années, les capitaux étaient fondus, et de toute la fortune de M. Villeneuve, il ne restait que la ferme de X..., et quelques créances douteuses.

"Avec de l'économie et une bonne administration de la ferme, tout pouvait se réparer; mais Dieu ne voulut pas qu'il en fût ainsi.

"Tous ces malheurs n'étaient rien en comparaison de celui qui frappa notre famille quelques jours après. On s'aperçut que M. Villeneuve avait des allures bizarres et bientôt il ne fut plus possible de se dissimuler que ces pertes successives lui avaient dérangé l'esprit.

"Malgré une surveillance excessive, un soir, des garçons de ferme rentrant les animaux du labour, le trouvèrent pendu à un des soliveaux de la grange.

"Par testament olographe, datée de l'année précédente, M. Villeneuve instituait sa femme

légataire universelle de tous les débris de sa fortune.

"La tendresse de ton grand'père pour son fils, après son second mariage, n'avait jamais été bien grande; n'empêche qu'il fut cependant sincèrement pleuré.

"Mon mari fit ses offres de services à madame Villeneuve. Celle-ci répondit qu'elle était fort touchée de ses bons procédés à son égard, mais qu'elle n'en avait nullement besoin.

"J'achève, mon cher Auguste, ces détails pénibles, que tu ne pouvais ignorer longtemps.

"Deux ans après la mort de ton grand'père, madame Villeneuve perdait ses deux filles, qui succombaient à un mal terrible, la petite vérole, et cinq années plus tard elle allait elle-même rejoindre son mari.

"Grande fut la surprise, pour ne pas dire l'indignation de tout le monde, quand on apprit que madame Villeneuve laissait tous ses biens—quelques capitaux et la ferme de X...—au contre-maître, cause principale et première de la mort de ton grand'père.

"Le testament était attaquable, paraît-il, en invoquant captation; par respect pour la mémoire de l'auteur de ses jours, ton père ne voulut rien tenter pour le faire annuler.

"Mon cher Auguste, ce contre-maître est pré-

cisément le père de la jeune fille que l'on te destine dans le but de restituer à notre famille, par un moyen indirect, un bien qui lui appartient réellement.

"Il serait plus simple, me diras-tu, de te faire entrer en possession de propriétés qui ont plus que doublé de valeur depuis trente ans par une donation entre-vifs, par exemple. Malheureusement, M. Senneterre est un avare qui ne consentira jamais à se dessaisir volontairement d'une fortune à laquelle il tient d'autant plus qu'elle a été mal acquise.

"Sa fille unique— un ange de vertus que son père adore—le voit chaque jour s'avancer à pas rapides vers la tombe; la santé de M. Senneterre est chancelante. Elle n'a trouvé, la pauvre enfant, qu'un seul moyen d'amener son père à une restitution avant de mourir: c'est de t'offrir son cœur et sa dot."

Mon cher Gustave, voilà à peu près textuellement le récit de ma mère.

Que t'avouerais-je, en terminant cette trop longue lettre?

Que le dévouement, les démarches si délicates de mademoiselle Senneterre, le courage dont elle fait preuve en allant se jeter ainsi au-devant de l'inconnu pour sauver l'âme de son père me touchent vivement? Eh! bien, oui, mon ami, je crois que je l'aimerai cette jeune fille.

Du moins, je suis convaincu que si je ne ressens jamais pour elle ces tendres sentiments que j'avais rêvés, le respect, l'admiration et la reconnaissance que je lui voue dès aujourd'hui seront toujours des motifs assez puissants pour me faire trouver auprès d'elle la vie douce.

Donc, mon cher Gustave, ma décision est prise: j'épouse!...

Tout à toi,

AUGUSTE.

IV

Rivière-du-Loup (en bas) 30 août 18..

Quel sort étrange! Je pars de Québec pour aller faire ma cour à mademoiselle Senneterre, que je dois épouser, et me voilà enchaîné à la poursuite de la plus charmante créature que j'aie connue. J'étais décidé à faire tout au monde pour tâcher d'aimer la femme que l'on me destine, quand, sur ma route se rencontre la seule personne que je consentirai à épouser si le ciel permet que son cœur réponde au mien.

Quel est donc l'auteur qui a dit: "L'amour, entre deux jeunes cœurs jeunes et bons, nait presque toujours spontané!"...

Il a raison, cet auteur, du moins si j'en juge par ce qui m'arrive; car me voilà amoureux fou

d'une jeune fille que je n'ai vue qu'une fois, pendant quelques heures à peine.

Quelle aventure! mon cher Gustave, aventure, dont j'ai été le héros. Au risque de t'ennuyer, je te la raconte dans tous ses détails.

Mon départ de Québec était fixé par ma mère à vendredi dernier. Mais plutôt que de prendre le convoi de la Rivière-du-Loup pour me rendre à X..., je préférai ne lui confier que mes malles et faire le trajet en yacht.

"L'Hirondelle", tu le sais, file sur l'onde avec la vitesse de l'oiseau dont elle a emprunté le nom, et en compagnie de mon fidèle vieux loup-de-mer Tom, j'oserais affronter sur ce yacht les fureurs de l'océan.

Nous partîmes de Québec à midi, en prenant le chenal nord de l'île d'Orléans, afin d'admirer les magnifiques campagnes de la côte de Beaupré, et vers cinq heures, par une légère brise, nous étions un peu en haut du cap Tourmente.

La température avait été accablante de chaleur tout le jour; de gros nuages à l'horizon, et j'attendais un grain à toute minute.

L'attitude de mon vieux Tom, placé à l'avant me l'indiquait du reste d'une manière certaine: poings sur les hanches, jambes écartées, nez en l'air et humant la brise qui fraîchissait de plus en plus, pipe à babord et chi que à tribord baromètre infaillible, signe certain qu'il y avait solite.

—Eh! bien, maître Tom, m'est avis vu'il ne

fera pas bon louvoyer tout à l'heure sans prendre nos ris?...

—Sans prendre nos ris!... Dites tout de suite, M. Auguste, qu'il vaudrait mieux pour notre sauté nous voir solidement attaché à la douane à Québec.

—Est-ce que décidément tu crois qu'il y aurait danger à tenir la mer tout à l'heure?

—Dame, quand ce serait-il seulement pour me mettre la boussole à l'envers, je suis certain que vous ne suivrez pas mon avis, M. Auguste, mais si j'étais patron à bord et que je voulusse conserver le fils à Madame Villeneuve, j'enverrais sur le grand large et j'irais mouiller à l'île Madame, ou mieux encore, dans l'anse de l'Argentaye. Tenez, voyez-vous ces gros nuages-là? Ils ne me disent rien de bon.

Au grand ébahissement de Tom, peu habitué à me voir si docile à ses avis, je mis le cap sur St. François, et une demi-heure après, le yacht, bien assis sur ses ancres, Tom et moi nous fumions philosophiquement une bonne pipe dans la cabine.

Le vent se déchaînait alors avec une violence extrême, accompagné de grêle et de pluie.

Rien n'égale pour moi la volupté d'être confortablement à l'abri, quand mugit au dehors la tourmente et que j'ai pu àéchapper à ses fureurs.

Quand l'orage me parut un peu calmé, je me risquai hors de la cabine. Le vent soufflait

encore avec rage, mais la pluie avait cessé, ce qui me permit d'interroger l'horizon.

Tout-à-coup, j'aperçus un point noir au sud du cap Tourmente qui me parut une petite embarcation chavirée. J'avais heureusement une

Quelle fut ma surpeise, quand je constatai que lunette marine à bord.

ce point noir était en effet une légère barque de pêche, montée par une femme et un jeune enfant de sept à huit années. Tous deux étaient agenouillés au fond de la barque et dans l'attitude de la prière.

Même au péril de sa vie, il était impossible de ne pas voler au secours de ces infortunés, et crois, mon cher, que je balançai pas un seul instant.

—Tom, Tom, vite, m'écrai-je, à la manœuvre, le temps presse, pas un seul instant à perdre...

Et déjà moi-même, je déferlais les voiles.

Tom ne semblait rien comprendre à ma précipitation et me regardait d'un air tout ahuri.

—Qu'y a-t-il donc pour tant se presser le tempérement, M. Auguste? dit-il.

—Tiens, regarde dans cette direction, répon dis-je en lui passant la lunette.

—Ah! mille barbasses de douze marins, mais ils vont aller se briser sur la pointe de l'île Madame... Ah! sacre...

—C'est précisément pour les empêcher d'y aller périr que nous allons à leur secours... Vite,

dépêchons... Prends la barre, vieux marsouin, et fais porter.

—M. Auguste, reprit Tom tout en exécutant mes ordres, c'est folie d'essayer à prendre la mer par un temps pareil; mais vous êtes le maître et j'obéis.

—Bah! fit-il, après quelques instants de silence et d'un accent qui me remua, c'est pas par fanfaronnade que nous nous exposons ainsi, mais pour sauver des créatures du bon Dieu. C'est une bonne action ça, et quand on fait de ces actions-là, ce n'est plus le marin qui conduit la barque, c'est le bon Dieu qui tient la barre du gouvernail!... Enfin, à la grâce de Dieu!...

La tentative que nous faisions était aussi fort périlleuse; je le constatai aussitôt que nous eûmes doublé la pointe de St-François.

Mais deux personnes allaient périr sous nos yeux et nous devions faire notre possible pour les sauver. Bref, comme mon matelot Tom, je ne dis "à la grâce de Dieu", et je ne m'occupai plus que des meilleurs moyens à prendre pour opérer le sauvetage des infortunés que nous avions sous les yeux.

Debout au pied du mat, j'observais les mouvements de la barque qui dansait sur les vagues, tout en cherchant à surmonter les obstacles du sauvetage.

Ces obstacles me semblaient grandir et se multiplier à mesure que nous approchions. Le vent venait du sud-est, de sorte qu'il nous fal-

lait louvoyer et, en dépit du peu de toile que nous avions mis sur le yacht, à chaque tangage, j'étais littéralement couvert d'eau à l'avant.

Et comment aborder cette mauvaise barque déjà à moitié submergée? N'était-il pas à craindre que le moindre choc ne la fit chavirer, avant même qu'il fût possible de sauver les personnes qui la montaient? Valait-il mieux la prendre sur notre bordée, ou bien la dépasser de quelques encablures, et venir ensuite vent en poupe?

Je m'arrêtai à la première idée et j'adoptai le plan suivant. Je me ceinturai d'un cordage assez long pour me permettre de me pencher tout le corps en dehors du bateau, cordage que j'attachai solidement au pied du mat. J'ordonnai à Tom d'en faire autant pour lui à l'arrière et de serrer le vent au plus près, afin de raser la barque au passage.

—Te sens-tu capable, criai-je à Tom, de saisir en passant le jeune enfant sans perdre un coup de barre? je me charge d'en faire autant pour sa compagne.

—Oui, M. Auguste, je vais me servir d'un raban. (1).

—Attention; nous y sommes dans un instant.

A peine étions-nous alors à une encablure de la barque. Je distinguais fort bien les personnes qui la montaient, un jeune enfant de sept

(1) Mot dont se servent les caboteurs pour désigner un cordage qui leur sert à maintenir la barre du gouvernail en l'absence d'une roue.

huit années à l'avant, une jeune fille à l'arière, enveloppée d'une légère robe de toile, les heveux au vent, affolée par la peur et tendant ers nous des mains suppliantes.

Le moment critique est arrivé.

Déjà l'avant de la barque me dépasse. Je n'ai ue le temps de saisir d'une main les haubans t de me pencher en dehors du yacht. J'enlace troitement de mon bras libre la taille de la eune fille, et d'un rigoureux effort, je me hisse ur le pont. En me retournant, j'aperçois le eune enfant dans les bras de Tom.

—Dieu soit loué! m'écriai-je, les voilà à peu rès sauvés!

Soit émotion, soit épuisement, la jeune fille ue je venais de sauver perdit connaissance out-à-coup, et n'eût été mon bras qui la tenait nlacée, les flots l'engloutissaient pour touours.

Je laissai à Tom le soin de nous diriger vers n lieu sûr—le vent continuait toujours à souffer avec la même violence—et mille fois menacé 'être jeté par-dessus bord avec mon précieux urdeau, je parvins à conduire la jeune fille ans la cabine, où nous trouvâmes son companon, avec l'insouciance de son âge, occupé à uire l'inventaire de mes engins de pêche et de nasse.

La pauvre jeune fille grelottait dans ses haits trempés. Je la couchai dans mon cadre, je ui bassinai les tempes avec de l'eau-de-vie mêlée

d'eau et lui en introduisit quelques cuillerées dans la bouche.

Je ne pus retenir un cri de joie quand elle repris connaissance quelques minutes après.

—Vous sentez-vous mieux, mademoiselle? lui dis-je.

—Où suis-je? fit-elle en promenant un regard dans la cabine... Ah! je me souviens... Mon Dieu... mon Dieu... Victor?

—Sain et sauf, mademoiselle. Rassurez-vous, le danger n'existe plus et bientôt vous serez rendue à ceux qui vous pleurent déjà sans doute.

—Ah! quelle reconnaissance nous vous devons, monsieur; car si nous sommes sauvés, c'est grâce à vous.

—Et grâce aussi à mon matelot. Mais ne parlez pas maintenant, je vous en prie; vous êtes épuisée et le repos vous est nécessaire.

Il est impossible cependant que vous gardiez ces habits trempés, continuai-je; ce serait vous exposer à contracter une maladie peut-être mortelle.

Je ne puis malheureusement vous offrir des habits conformes à votre sexe. En revanche, vous trouverez dans cette valise de voyage, dont je vous laisse les clefs, de chaudes flanelles et une ample robe de chambre qui vous permettront d'attendre que vos vêtements soient séchés.

Je vous prie d'en disposer sans vous croire in-

discrète, et si vous ne suivez pas mon avis, je resterai sous l'impression que vous voulez me désobliger.

Quant à moi, je vais aider Tom à nous mettre tous en sûreté. J'emmène votre... jeune frère sans doute?

—Mon jeune cousin.

—Que je vous confierai, aussitôt votre toilette terminée, pour qu'il se change également. A bientôt, mademoiselle.

Quand je montai sur le pont, le yacht filait comme une flèche sur la vague et nous nous dirigeons vers le sud.

Connaissant peu la côte nord, Tom avait cru prudent de mettre le cap sur le bassin de Berthier. Ces parages lui sont familiers, et la nuit venue nous mouillions dans une petite anse, à l'abri de la tempête qui se faisait sentir encore avec assez de violence au large.

J'entrai dans la cabine, où je trouvai ma "passagère" occupée à boucler la chevelure de son jeune cousin complètement englouti dans une vareuse de Tom.

Elle était gentille à croquer dans son hétérolite robe de chambre.

Avec cette science naturelle que possède toute femme jeune et élégante, elle avait su s'improviser une toilette de circonstance qui ne lui enlevait rien de ses charmes.

Je la laissai toute à son occupation, ce qui me permit de l'examiner en détail et sans indiscrétion...

Te rappelles-tu cette vierge de Léonard de Vinci, au regard pensif et souriant, que nous admirions tant dans le salon de madame N...?

Elle y ressemble.

Dans les plis de sa bouche, une expression ingénue et enfantine qui atténue les lignes un peu sévères de son profil. Elle a la plus opulente chevelure "chataine" du monde, un peu ondée, de grands yeux noirs, le teint blanc. La taille, les traits sont délicieux par l'harmonie; sa personne n'offre rien d'outré et cette mesure, jointe à une sorte de mélancolie en fait la femme la plus charmante que j'aie connue jusqu'à ce jour.

— Monsieur, fit-elle tout-à-coup en se tournant vers moi, j'ai entendu tout à l'heure le grincement de la chaine qui m'annonce que nous sommes arrêtés. Il nous faudra donc passer la nuit ici; car, je présume qu'il est impossible de nous ramener ce soir à nos parents?

—Pour deux raisons, mademoiselle: d'abord vous ne m'avez point fait encore l'honneur de me dire où il faudra vous conduire; puis, seconde raison—celle-là seule est sérieuse, continuai-je en m'inclinant—la navigation qui presentait des difficultés grandes pendant le jour deviendrait tout-à-fait dangereuse cette nuit.

—C'est juste, reprit-elle avec vivacité, je me résigne à ce contre-temps, et n'était la pensée que nos parents sont plongés dans une inquiétude mortelle, je me réjouirais presque d'avoi

le temps de vous exprimer mieux que tantôt notre suprême reconnaissance.

—De grâce, mademoiselle, plus un mot sur ce sujet, puisque tout homme à ma place en eut fait autant.

Me pardonneriez-vous mon indiscrétion si je vous prie de me raconter les circonstances qui vous ont exposés, vous et cet enfant, à un si grand danger?

—Rien de plus facile, monsieur. Je suis en promenade chez une de mes tantes à la Baie St-Paul—la mère de cet enfant.—

Habituée à conduire seule une légère embarcation, je me risquai, cette après-midi, avec mon petit cousin, à une distance un peu trop considérable du village. J'ignorais qu'il existât près du Cap aux Rats un courant dangereux...

—C'est cela même, dit la jeune fille en se

—Qu'on nomme le "gouffre" et qui retient au large? interrompit Tom qui faisait son entrée en ce moment.

retournant vers son interlocuteur.

—L'ouragan nous surprit dans ce courant et nous entraîna, continua-t-elle. Je ne puis vous dire nos angoisses, notre frayeur jusqu'au moment où vous êtes arrivés à notre secours.

—Je bénis le ciel, repris-je, qui nous a fait arriver à temps pour vous sauver.

Mais puisqu'il nous fait passer la nuit ici, soupons d'abord, et vous prendrez ensuite un

peu de repos, jusqu'à ce que nous puissions vous traverser à la Baie St-Paul.

Quelques instants après, Tom avait mis à contribution la soute aux vivres Let aux liqueurs pour nous improviser un souper assez convenable.

—Maintenant, dis-je à ma belle inconnue en lui présentant une aile de poulet, je ne sais si vous êtes de mon avis, mademoiselle; mais je trouve que rien n'est gênant comme de rester plusieurs heures en tête-à-tête sans savoir de quel nom s'appeler.

Remarquez bien que je respecte trop les lois de l'hospitalité pour vous demander votre nom ; je vous prie seulement de me désigner une appellation quelconque à l'aide de laquelle je puis vous adresser la parole.

Quant à moi, pour vous mettre à l'aise, je vous dirai que l'on a l'habitude de m'appeler Auguste Villeneuve, et voici mon équipage dans la personne de Tom Cloutier—que je me permets de vous présenter—âgé de 56 ans, père de famille, qui a parcouru l'Afrique et l'Amérique pour venir s'échouer sur le yacht l' "Hirondelle".

A la façon des vieux marins, Tom tira une mèche de ses cheveux gris, et moi, en terminant cette longue tirade, j'esquissai une profonde révérence.

—Je suis entièrement de votre avis, reprit la

jeune fille. Appelez-moi, si vous le voulez bien, Clara,... Clara Lajeunesse.

J'avais saisi chez elle, au moment où je déclinai mon nom, un air de vif étonnement, et je lui en fis la remarque.

—Aurai-je la bonne fortune, ou la mauvaise—ceci dépend de la manière dont on m'aura présenté—que le nom de mon humble personne fut parvenu jusqu'à vous?

—Rassurez-vous, monsieur; on n'a jamais prononcé votre nom en ma présence. Seulement, un volume de poésie, signé A. Villeneuve, m'est tombé sous la main, il y a quelques jours, et j'ai pensé que vous pouviez en être l'auteur.

—Vous ne vous êtes pas trompée, mademoiselle. Et puis-je vous demander si ces modestes poésies ont trouvé grâce devant vous? La distinction de votre personne, l'élégance et la pureté de votre langage, tout m'assure que vous devez être un juge en pareille matière aussi jolie que compétent.

La question était indiscrète et le compliment malheureux, n'est-ce pas? mon cher Gustave. Mademoiselle Clara Lajeunesse me le fit bien comprendre.

—Avouez avec moi, monsieur, reprit-elle, en souriant que vous me mettez dans l'impossibilité de vous répondre. Si je déclare que je les trouve beaux, ces vers, vous pourriez m'accuser d'ingratitude, ce qui serait pis encore...,

Je m'avouai battu. Il était impossible de se mieux tirer d'une question importune.

Tom ne tarda pas à se coucher dans son cadre, en compagnie du petit Victor, et je restai à causer avec ma jolie passagère.

La lune était sortie des nuages et nous versait ses rayons argentés. Il ne soufflait plus qu'une légère brise caressant les flots, et cependant les vagues houleuses, poussées du large, balançaient mollement la carène du léger yacht et me portaient à la rêverie.

J'étais sous le charme de poésie, qui se dégageait comme un parfum de toute la personne de cette jeune fille. Je cherchais en vain à rappeler ma raison, je me sentais devenir amoureux malgré moi de cette inconnue. J'oubliais et le but de mon voyage, et les projets de ma mère, pour ne penser qu'à mon amour naissant pour Mademoiselle Lajeunesse et au moyen de le lui dire.

Mais aussitôt qu'elle me surprenait sur la pente d'un aveu de mes sentiments à son égard, elle savait donner à la conversation un tour nouveau qui m'en éloignait de plus en plus.

Les étoiles blanchissaient au firmament et à l'horizon, et à mon grand désespoir, je n'en était guère plus avancé.

Irrité contre moi-même, qui n'avais pas été assez habile pour amener un dénouement; mécontent contre elle qui repoussait l'offrande d'un cœur ne cherchant qu'à se donner, je se-

couai le charme qui me tenait auprès d'elle, et la marée était propice pour exécuter la traversée, j'éveillai Tom.

J'engageai mademoiselle Lajeunesse à prendre quelque repos.

Elle accepta, cette fois, et trop agité moi-même pour dormir, je pris la barre du gouvernail.

Nous arrivions à la Baie St-Paul quand la jeune fille s'éveilla.

Le soleil sortait en globe de feu de l'horizon quand je la déposai avec son jeune cousin sur le rivage; il était cinq heures à ma montre.

Mon intention était de l'accompagner jusqu'au village et j'avais donné mes ordres en conséquence à Tom. Après quelques minutes de marche, elle s'arrêta tout-à-coup, m'èxprima de nouveau sa reconnaissance et me pria de ne pas l'accompagner plus loin.

J'insistai pour jouir plus longtemps de sa compagnie; car il me semblait impossible de la quitter si tôt.

—Vous semblez tenir à mon amitié, me dit-elle avec un air de souffrance qui me frappa, du moins si j'en juge par vos déclarations de la nuit dernière. Si vous tenez réellement à rester mon ami, vous qui avez été mon sauveur, de grâce n'insistez pas. Ma conduite vous semblera peut-être étrange, n'en croyez rien et ne me jugez pas sur les apparences. Qui sait si un

jour il ne me sera pas parmis de vous expliquer l'espèce de mystère qui m'entoure!...

En attendant, "notre" sauveur, adieu!... ou plutôt au revoir!

Vous allez à X..., continua-t-elle, vous me l'avez dit tout à l'heure. Eh! bien partez immédiatement pour X..., et vous aurec mis le comble à vos bienfaits. Dites, le voulez-vous?

Comment résister à cette prière et à l'éclat de deux beaux yeux noirs fixés sur moi et priant encore plus que ses paroles?...

Je pressai, en m'inclinant, la belle main qu'on me tendaît, j'embrassai l'enfant, et je m'éloignai à grand pas, amoureux fou, épris d'elle plus que jamais.

Avant que d'embarquer dans mon yacht, je me détournai. Elle était à la lisière du bois qui borde la batture. Elle se retourna, tenant son jeune cousin par la main, agita son mouchoir en signe d'adieu et disparut bientôt derrière les grands sapins.

Pour moi, je m'embarquai la mort dans l'âme et je ne desserrai les dents de toute la journée.

Nous sommes arrivés ce soir, à la Rivière-du-Loup, et je me propose à N... demain.

Tout à toi,

AUGUSTE.

V.

Baie St-Paul, septembre 186...

Par télégramme, je t'annonçais mon arrivée et mon départ de X... pour la Baie St-Paul.

Est-il besoin de t'expliquer ma préférence pour ce dernier endroit? Non. Tu as compris que, Don Quichotte nouveau, me voilà à la poursuite de mon inconnue.

Deux heures après avoir touché le quai de X... je me présentai chez M. Senneterre qui habite une jolie villa située à l'extrémité du village.

Un domestique m'introduisit dans un salon remarquable par sa lourde somptuosité et son fastueux mauvais goût, un vrai salon moderne. En inventoriant d'un regard toute la pièce, je me représentais bien, dans ce luxe équivoque, l'orgueil d'un riche parvenu.

M. Senneterre, auquel j'avais fait passer ,ma carte, me rejoignit quelques instants après, et

je me trouvai en présence d'un homme vêtu d'un habit noir à boutons de soie de même couleur, d'un gilet blanc sillonné par une énorme chaîne d'or, à laquelle était suspendue une poignée de breloques, à la chevelure grisonnante, de soixante ans à peu près, et voulant en paraître quarante.

L'œil de M. Senneterre est vif, mais plutôt rusé que spirituel. Ses lèvrès sont si minces, qu'au lieu de saillir au dehors, elles rentrent en dedans. Les pommettes des joues larges et saillantes, signes d'astuce, la dépression du front, de grandes oreilles, contribuent à donner à cette physionomie un caractère repoussant qui n'est pas propre à me disposer à épouser sa fille pour peu qu'elle lui ressemble.

M. Senneterre, quoique n'attendant pas ma visite avant la fin de septembre, me reçut fort bien et se mit, lui et ses gens, à mon entière disposition pour me rendre le séjour de X... le plus agréable possible.

L'ayant prié de me permettre de présenter mes devoirs à mademoiselle sa fille, il m'apprit alors avec un air de dépit marqué que mademoiselle Senneterre était en promenade pour quelques jours chez une parente éloignée.

Il ne m'en dit pas plus long, et je ne crus pas devoir m'informer où perchait pour le quart d'heure mademoiselle Eugé

Ma visite fut courte, et quoique M. Senneterre m'eût engagé, avec une courtoisie dont je

l'aurais cru incapable, à me considérer à sa villa comme chez moi, je déclinai, du moins pour ce jour-là, son offre d'hospitalité et je descendis à l'hôtel.

Je sentais le besoin de me trouver seul pour rêver à la céleste jeune fille que j'avais laissée là-bas. Bien loin d'essayer à chasser de mon esprit son image, d'appeler à mon aide les raisons qui me font presque un devoir de travailler à aimer mademoiselle Senneterre, je me faisais un délice de ma passion naissante. Je voyais cette Clara à mes côtés, unis tous deux par un lien indissoluble, nous faisant de notre amour un bouclier pour combattre et surmonter les misères de la vie.

Je repassais dans mon esprit les moindres détails de notre rencontre, je me rappelais la douceur de sa voix, la finesse de son esprit, sa beauté, l'espèce de nuage mystérieuse dont elle s'est entourée.

Bref, mon cher Gustave, le spleen s'empara de toute ma personne à un degré d'intensité tel, que je décidai de me mettre immédiatement à sa recherche, ne fût-ce que pour la revoir une dernière fois.

Je ne me demandai pas si ma démarche allait lui déplaire; je n'eus pas même une pensée de regret pour la rupture de mon mariage. J'envoyai un mot à M. Senneterre lui annonçant qu'un télégramme me rappelait à Québec; je te donnerai ma prochaine adresse dans une dépêche

et une demi-heure après l' "Hirondelle", toutes voiles dehors, voguait vers la Baie St-Paul.

Mais n'y est-on pas déjà à la Baie St-Paul.

Que va penser M. Senneterre de mon espèce de fuite?

Peu m'importe: je suis décidé à ne pas épouser sa fille, et ma résolution est irrévocable.

Arrivé à la Baie St-Paul la nuit dernière, dès ce matin, je me mis à la recherche de mon inconnue. Mais en vain ai-je fouillé tous les hôtels, questionné les rares amis que le ciel m'a donnés dans ces parages sur le séjour de mademoiselle Lajeunesse parmi eux, on semble ne pas me comprendre, et tout le monde m'assure qu' aucune jeune fille de ce nom n'a été vue cette année à la Baie St-Paul.

C'était à devenir fou, et j'étais à me demander moi-même si je n'avais pas été frappé d'une hallucination pendant quelques jours, quand, heureusement, m'est arrivée la preuve que j'étais bien dans mon bon sens.

Ce soir, j'allais réclamer mes lettres au bureau de poste. Après en avoir délivré reçu, on me remit une boîte de faibles dimensions adressée évidemment par une main de femme. Quoique déguisée, l'écriture n'avait pas vingt ans,

Je courus m'enfermer à l'hôtel pour empêcher qu'aucun œil profane ne fut témoin du contenu de ce trésor pour moi; car—pardonne à ma fatuité,—je ne doutai pas un seul instant que ce

paquet allait me donner des nouvelles de mademoiselle Lajeunesse.

J'ouvris d'une main tremblante d'émotion cette boîte. Elle contenait une magnifique bourse en soie rouge mêlée or. Sur un côté le monogramme de mon nom, sur le revers : "Hommage de reconnaissance", et signé : "Victor et Clara".

Le tout était accompagné du billet suivant:

"En dépit de votre promesse, vous cherchez à me revoir.

"Comment l'ai-je appris? C'est mon secret et... je le garde.

"Je vous absous cependant pour cette fois, et pour gage de la sincérité de mon pardon, acceptez, dè Victor et de votre humble servante ce faible souvenir de notre reconnaissance.

"En vain me chercherez-vous à la Baie St-Paul et à la Malbaie, où je suis maintenant, vous ne me trouverez point, parce que Clara Lajeunesse n'est pas mon véritable nom. Ne m'accusez pas de vous avoir trompé; des raisons graves ne me permettent pas de vous faire connaître ce nom, du moins quant à présent. Jusqu'à nouvel ordre, pour vous, je serai donc "Clara Lajeunesse".

"Vous avez manqué à votre parole une première fois. Je ne croirais pas à une seconde ; c'est pourquoi je ne vous demande plus de renoncer à ma poursuite. Je suis sûre qu'à peine serez-vous en route pour l'endroit que j'habite,

que je serai prévenu. Je partirai alors pour d'autres parages.

"Si vous demeurez quelques jours à la Baie St-Paul, je vous permets de m'écrire un mot d'accusé de réception. Sinon, inutile d'écrire, votre lettre ne sera pas reçue.

"Adressez:

"CLARA LAJEUNESSE,"

"Bureau restant".

"Pointe-à-Pic, Malbaie."

Dans ta dernière lettre, tu me mets en garde, mon cher Gustave, contre la jeune fille de mes pensées.

"Qui sait! me dis-tu, si tu ne t'adresses pas à une espèce de contadine, si tu ne seras pas victime d'une de ces aventurières comme on en rencontre si souvent, et qui te fera commettre de nouvelles folies."

Merci du compliment, mon cher, et pour te punir, je te promets, quoiqu'il arrive, de te faire mentir et de me venger complètement en n'en faisant plus des folies.

Sur le compte de mon inconnue, tu te trompes étrangement. Est-il possible, dans notre pays qu'une femme qui écrit le français avec tant de

pureté, qui emploie un langage aussi correct ne soit pas du meilleur monde. Je me trompe peut-être. Quoiqu'il en soit, je l'aime, et les amoureux aimeraient-ils, s'ils n'étaient?

Je tente l'aventure et je lui écris ce soir.

Tout à toi,

AUGUSTE.

VI.

Baie St-Paul, ce 15 septembre 186...

A Mademoiselle Clara Lajeunesse,

Bureau restant,

Pointe-à-Pic, Malbaie.

Mademoiselle,

Avez-vous lu "Les Mille et Une Nuits"? Notre histoire commence comme un de ces contes arabes.

Vous vous rappelez sans doute cette belle princesse que deux génies malicieux firent voir un soir à un fils de roi, pour le rendre fou, et qui disparurent ensuite pendant son sommeil.

Le prince, au désespoir d'aimer une inconnue, jura qu'il la retrouverait à tout prix, et il y réussit. Car la princesse — c'est ici que leurs aventures s'écartent des nôtres —la princesse, disais-je, bonne et compatissante, l'y aida un peu.

Je sais bien que les choses dans ce triste bas monde ne se passent pas comme dans les contes bleus. Mais enfin, ni plus ni moins que si j'étais fils de roi ou filleul de fée, me voilà sous un charme que votre présence seule saurait rompre.

Faut-il me mettre à votre recherche? Impossible, vous ne voulez point et vous me menacez de peines si sévères, que je ne consentirais point pour tous les biens du monde à faire la moindre démarche pour transgresser vos ordres.

Dans la cabine de mon yacht, l'autre jour, vous entamiez fort éloquemment le procès des hommes, de leur égoïsme, de leur nullité.

Avez-vous songé jamais à les plaindre, mademoiselle, ces hommes et à vous demander ce qu'ils feraient de leur cœur si, par hasard, ils en avaient un?

Quoique jeune encore, j'ai déjà coudoyé bien des femmes jusqu'à ce jour. Je les ai toujours connues tantôt bonnes filles, tantôt pédantes, toujours à l'affut de nouvelles conquètes, dédaigneuses de l'encens qu'elles ont une fois respiré, ne se souciant que d'éblouir, se moquant d'ailleurs qu'on les aime, mourant au fond de

peur de grandes émotions, des grands périls que comporte ce grand mot d'amour.

Ou bien encore, type plus détestable que les premières: je vois de ces femmes, espèce de faux docteurs en Sorbonne en jupons, plus pédantes, raisonneuses sur tous les sujets, voire même en politique, lisants les journaux sérieux, si tant est qu'il en existe ici, s'essayant à disséquer les actes bons ou mauvais de nos hommes d'état, se torturant l'esprit pour devenir des êtres insupportables, fléau de la société, supplice de leur intérieur et des hommes d'esprit, qui ne cherchent qu'à les fuir sans y parvenir souvent.

Oh! j'en suis sûr, le ciel n'a pas permis que vous fussiez de celles-là; mais peut-être êtes-vous des premières.

Je suis un peu, mademoiselle, comme ce grand sage Don Quichotte qui, sans savoir s'il existait de par le monde une dulcinée de Toboso ou si ce n'était qu'une chimère, se mettait à la poursuite d'une dulcinée de Toboso ou de sa chimère.

Pourtant je me reprends à croire aux femmes crées par mon imagination et qui n'étaient ni coquettes, ni égoïstes, ni perfides, mais la bonté, le naturel, la sincerité et l'indulgence, comme vous devez être.

Secourez-moi, aidez-moi à ne pas devenir comme la foule de ceux qui ne pensent qu'à eux-mêmes.

N'allez pas croire que j'écrive sous l'excitation du moment, piqué peut-être par un amour qui a tout l'attrait du fruit défendu; dans un an, dans dix ans, je vous tiendrais le même langage.

Rien ne m'empêchera de penser à vous, de vous aimer toujours, ni votre silence, ni votre secret que je respecterai cependant jusqu'à ce qu'il vous plaise d'y mettre un terme.

Seulement, songez aux conséquences. Peut-être un jour arrivera-t-il où ma passion, rendue à son paroxysme, me fera commettre des folies.

Quelles folies? Je n'ose y penser.

Me laisserez-vous ainsi fatalement exposé aux dangers les plus grands?

Si vous m'opposez mes professions de scepticisme de l'autre jour, je répondrai tout simplement qu'avant de vous aimer, je niais... tout, précisément parce que je ne connaissais rien.

J'ai plus vécu depuis quinze jours que dans toute ma vie, et s'il faut tout vous dire, mademoiselle, nous recommençons notre causerie de l'autre nuit. Je vois le riel radieux et la terre souriante; je sens autour de nous un souffle de jeunesse qui n'a rien que de pur, de noble et de digne de vous. J'ose le mettre à vos pieds, ne vous demandant que de me plaindre et de ne pas m'enlever une dernière espérance.

J'obéis, mademoiselle, et vous me voyez docile à vos injonctions. Je reste ici jusqu'à ce que vous vouliez bien me rappeler de l'exil.

Est-il besoin de vous dire combien je suis sensible à l'idée qui préside à votre cadeau. Soyez bénie, vous qui apportez un rayon de soleil parmi les nuages qui s'amoncelaient sur ma tête!...

AUGUSTE VILLENEUVE.

VII

Malbaie, ce 2 octobre 186...

A Monsieur Auguste Villeneuve,

Baie St-Paul.

J'ai tort sans doute de vous répondre: soyez content, monsieur, au risque de commettre une faute, je vous écris.

Vous ditez que vous m'aimez. Le ton original et pénétré de votre lettre m'en aurait convaincu, si j'eusse eu quelque chose de commun avec ces pauvres femmes que vous flagellez sans pitié.

Etes-vous bien sûr de n'être infidèle à personne, monsieur, quand vous me parlez d'amour?

Je sais tout; et les projets de mariage de votre mère, et les raisons qui vous engagent à ne

pas contrarier les intentions de madame Villeneuve. Je n'ignore pas même, maintenant, que vous étiez en route pour vous rendre auprès de votre fiancée quand le ciel a permis que je sois sauvée par vous.

Vous voyez bien, monsieur, qu'il m'est impossible d'accepter l'offre de votre amour. Car, né sous de tels auspices, cet amour ne saurait être heureux et béni, et plus tard nous attirerait de part et d'autre des récriminations, parce que nous n'aurions ni l'un ni l'autre fait notre devoir,

D'ailleurs qui vous dit que je ne suis pas en tout semblable à ces pauvres femmes que vous maltraitez tant dans votre lettre? Qui vous assure, qu'après m'avoir mieux connue vous ne reviendrez pas de votre enchantement à mon égard? Oh! alors vous tomberez d'autant plus haut, vous souffrirez d'autant plus de vos illusions envolées, que votre attente aura été plus grande.

Accusez-moi d'être prêcheur, si vous le voulez; je me fais un devoir de vous désillusionner complètement parce que je veux rester votre amie, une amie inconnue, mais dévouée.

Croyez-moi, monsieur, oubliez bien vite ce rêve un instant entrevu, ce chimérique amour — aberration momentanée de la tête et non du cœur—amour qui n'aurait jamais existé, si vous ne m'aviez pas rencontrée dans des circonstances aussi romanesques.

Allez bien vite vous jeter aux pieds de la femme que l'on vous destine, et demandez-lui pardon d'avoir tant hésité à vous montrer reconnaissant de ses bonnes dispositions à votre égard.

Et plus tasd, quand vous aure zdit adieu à votre première jeunesse, quand la maturité de l'âge vous aura mis à l'abri des folles passions, vous saurez reconnaître la sagesse de mes conseils.

Ne m'écrivez plus. Quand cette lettre vous parviendra, je serai partie de la Malbaie pour retourner dans ma famille.

Adieu, mon sauveur, soyez heureux.

CLARA.

VIII

Baie St-Paul, Oct., 186...

Peux-tu t'imaginer mon dépit, mon désespoir après la lecture de cette lettre, mon cher Gustave.

L'oublier, dit-elle, aller me jeter aux pieds de mademoiselle Senneterre! Mais je l'aime cent fois plus, cette jeune fille, et le mariage projeté me devient de jour en jour plus odieux.

Oh! je la retrouverai, dussé-je dépenser à sa recherche ce qui me reste de patrimoine et bouleverser le Bas-Canada.

Evidemment, cette jeune fille n'est pa s une femme ordinaire et ne peut que se cacher à Québec, patrie des jolies femmes et des gens d'esprit.

Je me rends donc à Québec, et je tombe chez toi presque aussitôt que ma lettre. Tu m'aideras de tes conseils, et ta charmante femme ‹ toi vous me donnerez des consolations; je suis si malheureux!...

IX

X... Novembre 186...

A madame Gustave Chèvrefils,

A Québec.

Ma chère Arthémise,

Je n'ai pu, dans ma dernière lettre, que te dire de quelle manière miraculeuse j'avais fait connaissance de mon fiancée. Mon trouble était encore si grand, que je ne te l'ai pas même présenté.

C'est un jeune homme de vingt-cinq ans à peu près, grand, svelte, avec de beaux yeux noirs, et des cheveux d'ébène. Il y a dans toute sa personne un cachet de distinction qui attire vers lui. On trouve dans son œil, quand il vous reest tempéré par un sourire des plus doux qui

garde, un air calme et de résolution. Cet air met à découverte les plus belles dents du monde.

Tu m'as toujours accusée de froideur et d'indifférence. Sois contente, ma cher Arthémise, je ne me reconnais plus moi — même depuis que j'ai fait sa connaissance. Je sens en moi des aspirations qui m'étaient inconnues jusqu'à ce jour. Les obstacles les plus grands, les difficultés les plus sérieuses me sembleraient faciles à surmonter. Pour arriver à lui, je me croirais de force à rouler le rocher de Sysiphe.

J'ignorais ce que c'était que ce sentiment divin que l'on nomme amour. Pas un homme n'avait encore fait battre mon cœur. Je n'en avais pas encore distingué un seul, parce que je les avais tous trouvés calqués sur le modèle de celui qui, dès mon premier quadrille m'avait dit: "Il fait bien chaud, mademoiselle!"

Tous défilaient devant mes yeux, et malgré mon désir d'être impartiale, je ne découvrais qu'une espèce de petits crévés ne s'occupant qu'à apprendre un nœud de cravate nouveau ou à admirer leur petite insignifiance dans un miroir de poche.

M. Villeneuve est bien différent des pantins que j'ai connus jusqu'à ce jour. Une "nuit" de causerie m'a convaincu qu'il n'était ni blâsé, ni content de soi. J'ai constaté qu'il ne ressemble en rien à ces petits maîtres précoces, incapables de passion ou de fougue qui composent la génération actuelle, et qui ne valent cer-

tainement pas la peine de se créer des ennuis et des périls pour eux.

Voilà ce qui fait que je ne suis plus la même. Voilà la cause qui m'a révélé que j'avais dans mon cœur des flots de tendresse à l'état latent. Ce cœur n'attendait qu'une nature assez forte et assez habile pour le faire battre et réveiller ces sentiments endormis. Je l'ai rencontrée, cette nature; prie avec moi le ciel qu'il me la donne et me la conserve pour toujours.

Quand me sera-t-il donc permis de mettre fin à "notre" exil? S'il souffre autant que moi de l'absence, il doit être bien malheureux.

Et dire qu'un seul mot pourrait faire cesser le malentendu qui existe entre nous. Mais madame Villeneuve ne veut pas encore qu'il soit prononcé, ce mot, et mon amour-propre de "femme refusée" par lui me fait un devoir de me venger un peu de ses hésitations, de son refus de m'épouser, moi et ma dot.

Je l'aimerai plus après pour le dédommager. Car c'est ma vie que je lui consacre; mais en retour, je veux la sienne toute entière. Je deviens même jalouse du présent; du passé, de quiconque à des yeux pour admirer ce que j'aime.

Voilà où j'en suis rendue, moi, "la froide et

Tu vois qu'il est temps que vous vous entendiez pour rappeler le calme dans mon âme. Pour la fière Eugénie" comme tu m'appelais.

y arriver, il vous suffira de ne plus troubler le repos de mon prétendu fiancé.

Toujours à toi,

EUGENIE SENNETERRE.

X.

Montréal, janvier 186...

Mon cher Gustave,

Que me parles-tu de mon voyage aux Etats-Unis? Pendant des jours, des semaines, j'ai vécu sans bien savoir où je me trouvais. J'ai vu tous les lieux parcourus à travers ma tristesse, ou plutôt je n'ai regardé qu'au dedans de moi-même. Toujours l'image de mon inconnue. Je suis effrayé moi-même des ravages que cette passion a causé dans toute ma personne.

Parti avec l'espoir que le déplacement, une vie nouvelle me ferait oublier cette jeune fille, je vous reviens plus calme, il est vrai mais non moins amoureux.

De tout mon voyage, je ne me rappelle distinctement que deux étapes, Boston, ville ennuyeuse avec ses rues qui s'entrechoquent, où le voya-

geur est toujours prêt à s'égarer, et qui me parut charmante parce qu'un jour, arrêtée devant la vitrine d'un magasin, j'aperçus une jeune la vitrine d'un magasin, j'aperçus une jeune fille répondant tellement au souvenir qui m'est resté de celle que j'ai sauvée, que je crus la voir devant mes yeux. Je fus vite detrompe pourtant quand elle se retourna. Quoique jolie comme une américaine qui se le permet, ce qui arrive peu souvent à mon avis, la femme que j'avais devant moi, malgré une ressemblance assez frappante, n'avait ni le regard candide, ni l'harmonie des traits de mademoiselle Lajeunesse.

Les forêts agrestes du lac Champlain, ses belles eaux, ses tannières audacieusement plantées sur les rochers me parurent des sites atroces, parce qu'au départ de R..., joli village où j'ai séjourné plusieurs jours, étant allé réclamer mes lettres au bureau de poste, j'en trouvai une adressée par une main de femme. J'espérai, tant les amoureux nourrissent de chimères, que la jeune fille que je cherche à oublier s'était laissée toucher par mon amour et qu'elle me rappelait auprès d'elle. Il n'en était rien malheureusement; certaine cousine m'écrivait pour me demander je ne sais plus quel service.

Notre année de 186... sera remarquable par un acte généreux de la jeunesse canadienne. J'apprends par la lecture des journaux qu'un détachement de jeunes gens part de Montréal

dans quelques jours pour aller s'enrôler dans l'armée du pape. Puisqu'il m'est impossible de "la" retrouver, mon cher Gustave, je descends à Québec la semaine prochaine pour mettre ordre à mes affaires et je pars avec ces jeunes gens.

Ma mère est assez riche par elle-même et n'a pas besoin de mon travail pour vivre; je quitterai donc le pays sans inquiétude. Qui sait ! peut-être parviendrais-je à oublier là-bas ou à me faire tuer !

AUGUSTE.

XI

A Mademoiselle Eugénie Senneterre,

Village de œ

Ma chère Eugénie,

Ce sors de chez madame Villeneuve, et à sa prière, je t'écris immédiatement pour te prévenir que le bal de madame D... est fixé à mercredi prochain, 25 courant.

Il est donc indispensable que tu te hâtes de monter ici pour le grand jour qui doit mettre un terme à tes angoisses amoureuses et à celles de ce pauvre Auguste.

A propos, sais-tu bien qu'il devient intéressant, ton Auguste, et que si j'étais un peu malheureusement comme tant de ces femmes que je connais je m'étudierais à le guérir. Rassure-toi, va, je lui préfère encore de beaucoup mon Gustave, ne t'en déplaise.

Je n'aurais jamais cru ce jeune homme aussi

susceptible d'un amour sérieux. Tu peux te vanter d'être véritablement, sincèrement aimée.

Il désespère pourtant de te retrouver, et le voilà même qui se dispose à voler au secours du pape dans le but d'oublier ta charmante personne.

Mais il compte sans nous et sans ce prochain bal où il peut être certain de rencontrer là ce qu'il n'y viendra pas chercher.

C'est à grand peine que nous l'avons décidé à paraître à la soirée de madame D..., et la considération seule qu'il la blesserait s'il ne s'y montrait pas, l'a engagé à nous promettre d'y assister. D'ailleurs Gustave veillera au grain, passe-moi cette expression que j'emprunte à mon mari.

Aussitôt descendue chez ta tante à Québec, qu'Auguste ne connaît pas et où par conséquent tu pourras garder ton incognito, fais-moi prévenir.

J'ai mis madane D... dans la confidence et elle m'a chargée de te faire parvenir une carte d'invitation.

Je t'embrasse, et mon mari me charge de tè dire mille choses aimables de sa part.

Tout à toi,

ARTHEMISE B. CHEVREFILS.

XII

Tout Québec en parla longtemps du bal costumé de madame D..., car ce fut le mieux réussi de la saison et le dernier.

Il s'agissait d'éclipser toutes les fêtes précédentes et on y parvint.

Madame D... occupait une vaste maison à quelques deux milles de la ville, ayant en arrière serres et jardins.

Dès neuf heures, une file d'élégantes voitures d'hiver jetaient sur le péristyle de la maison les nombreux invités du bal, emmitouflés dans leurs manteaux de fourrure, invités qui reparaissaient après quelques minutes de toilette dans les salons étincelant de mille feux jaillissant des candelabres, sous des arceaux de feuillages improvisés en plein hiver.

L'orchestre était caché au fond d'un bosquet attenant à la serre éclairée "a giorno".

Bientôt défila un cortège unique de costumes qui, comme ceux que nous consacre malheureusement la mode de nos jours, avaient le triste

avantage de décolleter un nombre assez considérable de grandes dames.

On comptait là pas moins de deux cents invités. Ici un arménien avec sa longue robe, se faisant personnage aimable auprès d'un essaim d'abeilles; plus loin un grave Nostradamus donnant le bras à une bohémienne, tandis qu'à droite et à gauche papillonnaient gais hussards, brigands calabrais, gentilles paysannes albanaises, de Pouzzoles et du lac de Fusaro.

Et que sais-je, moi?

Ma plume est incapable de décrire ce magnifique tableau, et cette longue galerie peuplée d'assez belles peintures, figures presque vivantes, entre les piliers où s'enroulaient des fleurs naturelles. Et ces girandoles de cristal enflammées, ces poissements de soi, et ces voix rieuses et vibrantes, la gaieté devenue poésie, les imaginations exaltées, les propos galants, les spirituelles réparties que permet le masque.

Cependant, un arlequin adossé à un massif près de la porte de la serre, sa batte oisivè sous le bras, semblait étranger à tous les enivrements de ce bal. Il n'avait engagé de dialogue avec personne, et c'est à peine s'il répondait par monosyllables aux provocations de toutes sortes dont il était l'objet en raison même de son silence.

Il était néanmoins observé depuis quelques instants avec assez de persistance par Nostradamus et la bohémienne.

Tous deux semblèrent en prendre leur parti; et s'approchant de l'arlequin:

—Tu sembles bien ennuyé, beau masque, au milieu de tous ces divertissements, fit Nostrada-Aurais-tu perdu, par hasard, forte somme au jeu? La dame de tes pensées t'aurait-elle été mus. Oublies-tu donc le lieu où nous sommes et le rôle obligé de déguisement que tu portes ? infidèle? Car, arlequin, mon ami, tes larges soupirs depuis ton apparition en cet endroit te dénoncent. Parle, me suis-je trompé?

—Va, crois m'en, continua-t-il en quittant le bras de sa compagne et voyant que son interlocuteur restait silencieux, chasse de ta pensée la femme qui te fuit et prend consolation auprès de cette jolie bohémienne. Sa science devinatoire est grande et peut-être trouvera-t-elle moyen de te dire pourquoi tu souffres et ce qu'il faudrait pour te consoler.

Après cette longue tirade, et avant même que l'arlequin eût le temps de répondre, Nostradamus avait esquissé une profonde révérence et s'était perdu dans la foule des invités.

La bohémienne était restée en face de l'arlequin fort décontenancée de sa fausse position: Celui-ci s'aperçut de l'embarras de la jeune fille, et en homme du monde, il lui offrit son bras, qui fut accepté après un moment d'hésitation, et tous deux se mirent à faire le tour des salons.

—Franchement, fit tout-à-coup l'arlequin sem-

blant plutôt répondre à sa propre pensée qu'à engager la conversation, j'oubliais là, tout à l'heure, près de ce massif, et le lieu où nous sommes, et le rôle obligé du costume que je porte, comme me l'a si bien rappelé Nostradamus. Que voulez-vous! je ne suis pas venu à ce bal pour m'amuser, mais bien dans le seul but de ne pas désobliger une vieille amie, Madame D... qui désirait me voir à sa jolie soirée.

—Seriez-vous du nombre des petites jeunes gens de notre époque, reprit la bohémienne, qui, dès l'âge où ils devraient êtrè encore dans toute la fleur des illusions et des joies du cœur se posent en personnages blasés? Car, il ne faut se le dissimuler,—du moins c'est l'avis compétent de la vieille amie dont vous parliez tantôt — la jeunesse d'aujourd'hui ne vaut pas celle d'autrefois. Avouez-le vous-même, monsieur, l'amabilité sera bientôt chose inconnue parmi nous et... mais pardon...

—Continuez, je vous en prie. L'amabilité sera bientôt chose inconnue?...

—Non, monsieur, je serais peut-être un peu sévère, et qui sait! loin de vous guérir, de chasser les idées sombres dont vous m'avez semblé envahi tout-à-l'heure, ne réussirais-je qu'à les augmenter,

—Eh! bien, j'avoue que vous n'avez pas tout-à-fait tort, reprit l'arlequin après quelques moments de silence, et n'allez pas croire vue je plaide la cause de la génération actuelle en

plaidant la mienne. Mais seulement, si l'on en recherchait la raison ne trouverait-on pas que votre sexe est un peu responsable d'un état de choses que je déplore aussi sincèrement que vous, je vous l'assure.

—Voyez, ajouta-t-il en montrant une espèce de bergère dont les formes étaient mises en relief par un étroie fourreau, le mariage de bonne heure serait sans aucun doute un des remèdes à ce mal, si on nous élevait des femmes de cœur, à l'esprit cultivé, connaissant mieux les détails d'un intérieur domestique que les figures d'un quadrille, et voyez, disais-je, voilà ce qu'on nous fait épouser après deux ou trois saisons de bal qui ont mis toute une ville au courant des charmes de notre future femme.

Vous qui regrettez tout le passé, à votre tour, dites-moi qu'est devenue cette timidité virginale, la vraie pudeur, ce parfum des cieux que, dans sa bonté, Dieu avait mis sur la terre! Dites-moi s'il est facile de s'engager sans ridicule à protéger une enfant qui porte si délibérément, sous le feu de tant de regards, un pareil accoutrement?

—Mais toutes les femmes ne sont pas comme celle que nous avons sous les yeux.

—Heureusement pour toutes les femmes.

—Cherchez et vous trouverez peut-être l'idéal que vous rêvez. Etes-vous certain même de n'en pas connaître, de ces femmes, qui partagent joies et chagrins avec leurs maris, qui

sont pour eux des compagnes honnêtes, des épouses dévouées à leur intérieur, comme vous les désirez?

—Je doute qu'il y en ait beaucoup.

—Je veux vous convaincre avant de vous quitter et il me suffira de vous faire rentrec en vous-même. Vous vous plaignez des femmes de notre époque, vous allez même jusqu'à douter qu'il existe un idéal tel que vous le rêvez. Vous n'êtes pas sincère.

—Comment pouvez-vous l'affirmer?

La bohémienne hésita pendant quelques instants, puis semblant prendre une resolution extrême:

—Je veux être franche, fit-elle en se plaçant en face de son interlocuteur. Vous maudissez, les femmes, vous leur refusez tout, même le dévouement; n'avez-vous pourtant pas rencontré une jeune fille qui, s'il faut en croire du moins l'opinion que vous avez d'elle dans vos lettres, possède toutes les qualités du cœur, celles que vous désirez surtout chez une épouse?

Vos impressions sont-elles fausses? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que cette femme, si le ciel permet que vous l'épousiez, fera consister son bonheur à vous rendre heureux. Déjà même ne vous a-t-elle pas donné des preuves de son dévouement à votre égard?

—Oh! vous êtes mon inconnue! s'écria l'arlequin. Au nom de ce que vous avez de plus

cher au monde, dites-le moi et mettez aux angoisses d'un homme qui vous consacrera sa vie...

—Vous vous trompez, monsieur, répartit la bohémienne en arrêtant du geste l'arlequin qui allait se précipiter à ses genoux. Ne vous torturez pas l'esprit en vain pour me connaître, vous ne réussirez pas à trahir mon incognito ; car je suis bien en effet une inconnue, une véritable inconnue pour vous.

Je m'en vais, du reste, et voici précisément Nostradamus qui me cherche. Adieu!...

Sur ces derniers mots, elle quitta brusquement le bras de son Cavalier et prit celui de Nostradamus qui arrivait en ce moment.

L'arlequin se précipita à leur poursuite, et, s'adressant à Nostradamus qui sortait du premier salon avec sa compagne:

—De grâce, monsieur, fit-il, joignez-vous à moi pour prier madame de me fixer sur son identité ou de me répondre un mot d'espérance. Mettec le comble à mon bonheur en me donnant le nom de madame et le vôtre. Quant à moi, vous le voyez, je me démasque.

Et l'arlequin, en effet, retira son masque, ce qui laissa voir la figure jeune et belle, quoiqu'un peu fatiguée, d'Auguste Villeneuve.

La bohémienne dit deux mots à l'oreille de Nostradamus qui répondit d'un ton solennellement comique:

—Monsieur Villeneuve, je ne puis trahir le se-

cret du nom de madame, qui me le défend. Quant au mot d'espérance, le voici: demain, vos peines de cœur seront finies. Sur ce, je suis bien, ainsi que madame, votre très-humble serviteur.

Et saluant tous les deux, ils se dirigèrent à pas pressés vers le salon de sortie où se trouvait la maîtresse des céans.

L'arlequin, ou plutôt Auguste Villeneuve, puisqu'il nous est maintenant connu, continua sa poursuite, et les voyant s'arrêter auprès de madame D..., il s'informa de tous les côtés.

Il ne put recueillir aucuns renseignements sérieux. Les uns lui déclarèrent peu connaître ce grave personnage et pas du tout sa compagne ; les autres se moquèrent de son peu de perspicacité; quelques railleurs lui nommèrent madame X... qui persiste à recueillir, malgré son grand âge, grâce à ses déguisements et à une tournure éternellement jeune, les compliments et les déclarations.

Bref, furieux de ces moqueries, et voyant le couple, objet de ses recherches infructueuses lui échapper par la grande porte de sortie et se diriger vers une voiture sans numéro, il endossa à la hâte son manteau de fourrure, et avisant un cocher de louage qui dormait sur son siège. il l'éveilla et lui montrant la voiture qui partait au grand trot de ses deux chevaux, se dirigeant vers la ville:

—Cinq dollars, dit-il au cocher, si tu suis

cette voiture sans la perdre de vue un seul instant, jusqu'à ce que les personnes qui la montent en descendent.

Auguste ouvrit lui-même la portière et s'élança au-dedans, tandis que le cocher, à grands coups de fouet, faisait prendre à ses maigres horidelles un trot assez rapides.

XIII

Le jeune homme était dans un état d'agitation extrême.

—Il faut que je sache à tout prix quelle est cette femme qui connaît mes secrets aussi bien que moi-même, se disait-il en mettant la tête à la portière de minute en minute. Quand il me faudrait violer un domicile, commettre une indiscrétion, je saurai si la scène de ce soir était préméditée ou si je ne la dois qu'au hasard...

M'est-il possible de croire que cette jeune fille soit mon inconnue de l'été dernier? Ne serait-ce pas plutôt une de ses amies mise par elle au courant de mon aventure, à laquelle j'aurai été certainement signalé par Madame D...? Voilà sans doute une plaisanterie de madame D..., un de ces coups montés dont elle est si coutumière. Qui sait si elle ne soupçonne pas mon amour malheureux? si elle ne le connaît pas? C'est cela sans aucun doute, puisque depuis mon retour des Etats-Unis, elle ne m'appelle plus que "le beau ténébreux".

Mais qui lui aurait dit ? Personne autre que Gustave ne connait cet amour!...

Après tout sa femme a pu surprendre mes lettres, ou Gustave lui-même a peut-être trahi ma confiance? Car il aime trop sa femme — ce à quoi j'aurais dû réfléchir plus tôt—pour ne pas la mettre à demi dans tous ses secrets et... ceux de ses amis.

Mille et mille autres pensées assaillaient l'esprit du jeune homme, pensées brûlantes, projets insensés, idées qui font souffrir et que l'on regretterait n'avoir pas connues, parce qu'elles ont leur charme.

Qui de vous, lecteurs, n'a pas eu de ces heures d'angoisses amoureuses, chagrins créés souvent par une imagination enfièvrée, déception d'un moment, craintes jalouses d'un rival? Qui n'a pas souffert d'un de ces amours vrais, sincères, qui vous rendraient capables, il vous semble, des actions les plus héroïques, amour qui forcerait la nature la plus apathique à se créer un avenir brillant, comme il sera pour bien d'autres une source d'obstacles.

Vous souffrez, et cependant quand, après l'angoisse, arrive le calme dans votre âme et votre esprit, quand ces ennuis n'existent plus qu'à l'état de souvenir, il vous ferait peine de les avoir ignorés. ...

Cependant la première voiture, suivie de près par celle d'Auguste Villeneuve, passa bientôt le pont Dorchester, prit la rue St-Joseph et en-

fila la côte du Palais. Arrivée sur le sommet de cette côte, elle fit quelques pas dans la rue St-Jean, s'arrêta tout-à-coup, et le cocher — probablement d'après les instructions de son maître—se retourna sur son siège et sembla s'assurer si la seconde voiture mettait de la persistance à suivre.

Auguste, pour ne pas donner l'éveil, prit une direction contraire, et, comme pour justifier ses appréhensions, la première voiture se remit immédiatement en marche à une allure peu rapide.

Rendu au coin de la rue la Fabrique, notre héros descendit de voiture et paya son cocher. Pour ne pas être reconnu, il releva le collet de son manteau, enfonça son casque de loutre sur ses yeux et revint à la course sur ses pas.

Après avoir détourné le coin de la rue d'Auteuil, la voiture de Nostradamus venait de s'arrêter.

Quelle fut la surprise d'Auguste, quand il le vit entrer, avec sa compagne, à la résidence de son ami, Gustave Chèvrefils.

—Ah! décidément, se dit-il, j'en aurai le cœur net.

Sans réfléchir, qu'il était une heure du matin et ce que sa visite pouvait avoir d'étrange à une heure aussi indue, à peine Nostradamus et la bohémienne étaient-ils entrés, qu'il frappait à la porte de son ami.

Un domestique vint ouvrir quelques minutes après.

Nous croyons avoir déjà dit quel degré d'intimité existait entre Auguste Villeneuve et Gustave Chèvrefils. Plus d'une fois, Auguste, arrivait de voyage au milieu de la nuit, allait de préférence frapper à la porte de son ami plutôt qu'à celle de sa mère.

Le domestique parut cependant frappé de l'altération des traits et de l'agitation du jeune homme. Il s'empressa de répondre à la question d'Auguste que monsieur et madame étaient au salon.

Ce salon était situé au second étage. La porte donnait sur le palier et était entrebaillée.

Auguste, en montant les marches de l'escalier, entendit de frais éclats de rire et reconnut la voix de madame Chèvrefils.

Après quelques moments d'hésitation, il frappa timidement. Le silence se fit aussitôt et la voix de Gustave cria: "Entrez".

Auguste poussa la porte et resta pétrifié, stupéfié, les pieds cloués au sol dans l'encadrement, tandis que trois exclamations simultanées saluaient son apparition.

Etait-il possible qu'il en fut autrement? Que le lecteur soit juge.

Il y avait là Gustave en frais d'enlever sa vaste robe de docteur et qui resta du coup à mi-chemin à l'entrée d'Auguste, les bras ballants et la bouche ouverte, madame Chèvrefils,

nonchalamment couchée sur un sofa, et à ses pieds, assise, encore en costume de bohémienne et son masque sur les genoux, la jeune fille du sauvetage, la jeune fille follement aimée par Auguste, l'inconnue enfin du yacht, la prétendue Clara Lajeunesse!...

—Parbleu! d'où diable sors-tu et qui t'amène si tard? fit Gustave.

Ces simples mots semblèrent réveiller Auguste qui se précipita vers son inconnue.

—Ah! enfin, je vous retrouve donc, s'écria-t-il, et qu'on vienne maintenant essayer de nous séparer! Qu'on me refuse le droit de vous dire que je vous aime, que je vous cherche depuis le jour où je vous ai connu. Oh! si vous saviez comme j'ai souffert!...

—Est-il possible, continua-t-il, que vous ne me disiez pas, après tant de preuves d'amour et de constance, que vous êtes sensibles à mes sentiments? Me tairez-vous plus longtemps le nom de la femme à qui j'ai donné depuis six mois toutes mes pensées, tous mes désirs, tout mon être?...

Gustave intervint.

—Allons, allons, dit-il à son ami, mettons-y plus de décorums et permets que je te présente dans toutes les règles à mademoiselle Eugénie Senneterre, du village de X.... la bonne amie, la compagne de couvent de ma femme.

—Ainsi, c'était vous? reprit avec une stupéfaction croissante le jeune homme. Oh! pourquoi m'avoir fui si longtemps!

—Avouez avec moi, monsieur, répondit en souriant la jeune fille, qu'au risque de m'exposer à un échec d'amour-propre, échec que je me sentais incapable de supporter, vos premières

lettres à M. Chèvrefils n'étaient pas de nature à me convaincre que vous teniez beaucoup à faire ma conquête.

—Ah! pour cela, il ne suffisait que de vous montrer, répliqua Auguste en prenant la main de mademoiselle Senneterre et qu'elle ne lui retira pas.

—Mais m'expliquerez-vous?...

—C'est moi qui suis chargée de vous donner des explications, mon cher Auguste, fit madame Chèvrefils, et croyez que vous voyant réellement souffrir, plus d'une fois j'ai failli trahir le complot ourdi pour un instant contre votre repos par madame votre mère et la jolie bohémienne que voilà.

Vous vous rappelez votre répugnance à contracter une union aver mademoiselle Senneterre parce que vous ne la connaissiez pas.—Cette raison était-elle suffisante pour vous excuser?—

Nous étions alors à Rimouski; et Gustave me communiquait vos lettres.

—Oh! le traître! fit Auguste en souriant.

—Ne lui en faites pas un crime, reprit la jeune femme, car s'il en eût été autrement, peut-être ne jouiriez-vous pas ce soir d'un bonheur que vous recherchez si activement depuis six mois.

S'est ainsi que je connus l'idée que vous vous faisiez de mon amie et votre grrrande répugnance à lui donner votre nom.

Il me semble qu'il était de mon devoir de lui en dire un mot. Eugénie reçut ma lettre le lendemain du jour où elle fut si chevaleresquement sauvée par vous. Si elle se donna un nom d'emprunt dans cette circonstance, vous comprenez comme moi tout ce que sa position avait d'anormale et une sorte de pudeur instinctive l'engagea à se taire. Après la lecture

de ma lettre le lendemain, les rôles étaient changés et elle ne voulut rien entreprendre sans nous avoir consultées, madame Villeneuve et moi sur la conduite à tenir envers vous.

Mon cher Auguste, jusqu'à présent votre mère vous trouvait un peu légèr dans vos affaires de cœur. Cette belle fille—dont je connais le cœur et le caractère—ne méritait pas d'être abusée. Je savais même que si elle venait à vous aimer et qu'elle fut trompée, c'était le malheur de toute sa vie.

Enfin, voilà donc votre temps d'épreuve explique, dit en terminant madame Chèvrefils ; c'est votre mère elle-même qui nous a dicté la conduite à tenir envers vous. Qui sait! madame Villeneuve a peut-être eu également la pensée de vous punir un peu de votre dédain à l'égard d'une jeune fille pour laquelle une foule de jeunes gens ont pourtant soupiré.

—Du dédain? Oh! madame!...

—Je sais, je sais que vous avez changé d'opinion depuis. Reste à savoir si vous trouverez grâce devant mademoiselle, si vous êtes encore assez intéressant pour qu'on vous porte un peu d'intérêt et qu'on soit indulgent. Qu'en dis-tu? ma chère Eugénie.

La jeune fille baissa la tête en rougissant et ne répondit pas.

—Mademoiselle, fit Auguste, je puis avoir

— Mademoiselle, fit Auguste, je puis avoir
mauvaise tête, mais le cœur est resté bon, mes amis ici peuvent l'affirmer. Je vous en fais le serment, et soyez certaine qu'il sera tenu: si vous consentez à devenir ma femme, vous n'aurez pas à vous plaindre de votre sort. Je sens que je vous aime sincèrement, saintement et que le but de toute ma vie, l'unique pensée qui pré-

sidera à toutes mes actions sera celle de vous rendre heureuse. Ne me direz-vous pas d'espérer?..,

—Dis donc, mon cher Auguste, interrompit Gustave, ne crois-tu pas comme moi qu'une demande en mariage, toute belle qu'elle soit, est toujours intempestive à deux heures du matin et après une soirée de bal? Attends le jour au moins, mon ami, et pour te faire prendre patience, je t'annonce que mademoiselle Senneterre consent à demeurer quinze jours avec nous, pendant lesquels quinze jours, il te sera permis de lui faire ta cour tant que tu le voudras.

—Gustave, mais... dit madame Chèvrefils en s'adressant à son mari.

—Laisse donc, ma mie, interrompit celui-ci, c'est pour son bien ce que j'en dis. Ne vois-tu pas qu'une veille trop prolongée dans un état de sentiments aussi fulminants peut lui causer préjudice à ce grand garçon-là?

—Tiens, Auguste, ajouta-t-il, accepte un cigare et... va te coucher. Je ne t'offre pas l'hospitalité aujourd'hui. A demain, ou plutôt à tout à l'heure.

Auguste se leva en souriant et se dirigea vers la porte du salon, reconduit par mademoiselle Senneterre, tandis que Gustave s'éloignait discrètement avec sa femme à l'autre extrémité de l'appartement pour donner loisir aux deux jeunes gens d'échanger un mot sans témoins.

Le jeune homme, s'arrêta sur le seuil et tendant sa main à la jolie bohémienne:

—Si vous voulez que mes angoisses cessent tout-à-fait, dès à présent, fit-il, oh! ne le direz-vous pas ce mot d'espérance que je vous demandais tout à l'heure?

La jeune fille releva sur Auguste son doux et franc regard et, mettant sa main dans la sienne:

—Eh! bien, oui, répondit-elle, ce mot que vous me demandez, j'ai peut-être besoin de vous le dire. Espérez, aimez-moi bien toujours; car moi aussi je vous aime!

Et elle s'enfuit sur ces derniers mots en refermant la porte du salon.

....
....
....

Un mois plus tard, un jeune homme et une jeune femme en toilette de voyage, accompagnée d'une vieille femme à la physionomie douce — probablement la mère de l'un des époux—et d'un couple d'amis, attendaient le départ du convoi de la Rivière-du-Loup à la gare de Lévis.

—Combien de temps comptez-vous demeurer chez M. Senneterre? disait la vieille femme au jeune couple. ...

—Oh! un mois. Tout au plus, répondit le jeune homme.

A ce simple échange de deux phrases, le lecteur perpicace a déjà déviné qu'il s'agit ici des divers personnages de notre récit.

Nous sommes en effet en présence pour la dernière fois d'Auguste Villeneuve, marié sans bruit, sans étalage, la veille à la charmante Eugénie Senneterre, et qui vont passer leur lune de miel à X...

La mère d'Auguste, Gustave Chèvrefils et sa femme accompagnent les jeunes épousés jusqu'à la gare.

Pendant que madame Villeneuve s'entretient avec son fils et madame Chèvrefils, Gustave offre le bras à la jeune femme de son ami.

—Voilà donc enfin ce pauvre Auguste heureux, dit-il, heureux pour toute sa vie. Comment pourrait-il être en être autrement; vivre auprès d'une ange telle que vous!...

—Oh! trève, vous qui m'aviez juré que je ne serais plus jamais le but de vos railleries, fit en souriant la jeune femme.

—C'est vrai. Je me fais sérieux pour un moment, et pour preuve de ma sincérité, permettez-moi de vous donner un conseil avant de vous quitter.

—Voyons le conseil.

—Auguste, madame, est une bonne nature, un cœur d'or, mais un caractère un peu léger, qui sera cependant la perle des maris si vous savez l'aimer comme il doit l'être. Cherchez à le comprendre, étudiez ce caractère un peu fantasque, au besoin demandez conseil à madame Villeneuve, qui n'a qu'une seule pensée, faire le bonheur de son fils. Et comment Auguste serait-il heureux, si vous ne l'étiez pas vous-même? Car il vous aime bien, madame.

Faites qu'il vous chérisse toujours, et pour y arriver certainement, menagez votre amour, ne le dépensez pas en une semaine. S'il en était autrement, votre mari vous délaisserait peut-être pour chercher des distractions qui ne vaudraient pas celles qu'il trouverait auprès de vous.

—N'ai-je pas fait la conquête de son cœur une première fois et croyez-vous que je ne saurais pas l'amener à moi une seconde?

—C'est vrai. Vous avez su, en mettant du romanesque, du mystérieux dans votre conduite

avouez qu'en cela le ciel vous a protégée—arrêter à vous cet esprit léger et inconstant. Mais admettez avec moi que le moyen était extrême et que vous avez même failli échouer. Vous en doutez?

—Un peu.

—Ignorez-vous qu'Auguste a eu la pensée sérieuse de s'engager dans les pontificaux? Si je n'avais pas connu son projet à l'avance et qu'il eût donné suite à son idée, il était certainement perdu pour vous. Car le déplacement et une vie nouvelle, active, auraient commencé à vous éloigner de son esprit, et le temps aurait fait le reste. C'est pour ces raisons que j'ai trouvé plus d'une fois votre épreuve un peu longue. Qu'en dites-vous? madame.

La jeune femme devint sérieuse et après un moment de silence:

—Après tout, dit-elle, j'ai réussi!...

—Voilà bien un mot de femme, riposta Gustave en riant; mais je m'incline, madame, tout est bien qui finit bien!

—"All on board"! cria d'une voix de stentor le conducteur du train.

FIN.

La Bibliothèque
versité d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE

a39003 004244199b

FC 386 .R65 1903B
ROUSSEAU, EDMOND
DEUX RECITS

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 02 04 01 09 7